



BOUND TO PLEASE

J. KESSEL

LES CAPTIFS

roman

nrf

GALLIMARD



LILLY LIBRARY

EARLHAM COLLEGE

In Memory of
AURETTA M. THOMAS
Member of the faculty
1918 - 1954

WITHDRAWN



Digitized by the Internet Archive
in 2022 with funding from
Kahle/Austin Foundation

5 - 38

LES CAPTIFS

Œuvres de
JOSEPH KESSEL

nrf

- LA STEPPE ROUGE (1922).
L'ÉQUIPAGE (1923).
MARY DE CORK (1925).
LES CAPTIFS (1926).
LES CŒURS PURS (1927).
DAMES DE CALIFORNIE (1928).
NUITS DE PRINCES (1928).
LA RÈGLE DE L'HOMME (1928),
illustré par Marise Rudis.
BELLE DE JOUR (1929).
VENT DE SABLE (1929),
frontispice de Geneviève Gallibert.
WAGON-LIT (1932).
STAVISKY, L'HOMME QUE J'AI CONNU (1934).
LES ENFANTS DE LA CHANCE (1934).
LE REPOS DE L'ÉQUIPAGE (1935).
LA PASSANTE DU SANS-SOUCI (1936).
LA ROSE DE JAVA (1937).
HOLLYWOOD, VILLE MIRAGE (1937).
MERMOZ (1938).
MERMOZ,
illustré pour la jeunesse

Traduction

- LE MESSIE SANS PEUPLE,
par Salomon Poliakov (1925),
version française de J. Kessel.

J. KESSEL

LES CAPTIFS

roman

nrf

GALLIMARD

Quatre-vingt-neuvième édition

L'ÉDITION ORIGINALE de cet ouvrage a été tirée à DOUZE CENT HUIT exemplaires et comprend : cent quatorze exemplaires réimposés dans le format in-quarto tellière, sur papier vergé Lafuma-Navarre au filigrane nrf, dont neuf hors commerce marqués de A à I, et cent cinq destinés aux Bibliophiles de la Nouvelle Revue Française, numérotés de 1 à CV, mille quatre-vingt-quatorze exemplaires in-octavo couronne sur papier vélin pur fil Lafuma-Navarre dont quatorze hors commerce marqués de a à n, mille cinquante destinés aux Amis de l'Édition originale numérotés de 1 à 1050, et trente exemplaires d'auteur, hors commerce, numérotés de 1051 à 1080.

PQ

2621

E7.7

C3

EARLHAM COLLEGE

MAR 8 1971

LILLY LIBRARY

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by librairie Gallimard, 1926.

A SANDI

PREMIÈRE PARTIE



I

Marc Oetilé vint chercher sa mère à l'heure dite.

— Je t'attendais depuis longtemps, dit madame de Canonges avec un accent plaintif.

— Pourquoi, maman ? Suis-je en retard ?

Elle regarda sa montre dans l'espoir de le trouver en défaut, fût-ce de quelques minutes. Mais il était désespérément exact. Madame de Canonges soupira.

— Tu as raison, mon petit, murmura-t-elle... comme toujours. Mais tout de même, je pars pour trois mois et nous n'aurons le temps de nous rien dire.

— Vous aviez quelque chose d'important à me faire savoir ?

Madame de Canonges n'essaya pas de répondre, sentant de nouveau entre elle et son fils l'incompréhension contre laquelle elle butait si souvent. D'ailleurs elle l'oublia vite pour s'écrier :

— Nous parlons, nous parlons comme si le rapide allait m'attendre.

— Mais votre train ne part que dans une heure et il nous faut...

— Oui, oui, je sais, vingt minutes avec ta voiture. Mais tu vas encore conduire comme un fou et puis, tu as beau dire, la gare de Lyon est au bout du monde.

— Vraiment, on dirait, maman, que vous n'êtes pas encore adaptée à l'automobile.

— Et toi tu l'es trop.

Madame de Canonges eut un rire voilé, charmant.

— J'ai raison, j'ai raison, reprit-elle avec une joie enfantine. Ces moteurs, ces châssis, vous voulez tous être comme eux et cela fait qu'on ne reconnaît plus la jeunesse. Mais voilà encore que j'oublie mon train. Émilie, Émilie, où sont mes gants ? Dépêchez-vous... Marc, aide-la donc. Elle ne trouvera jamais.

Oetilé obéit sans murmurer. Il lui semblait que par une déférence parfaite il rachetait l'absence de tout autre sentiment. Il suivit la femme de chambre à travers des pièces bouleversées qui sentaient le camphre et la lavande, où aboyaient des chiens, où jacassaient des perruches, tâchant d'abolir toute sa mémoire pour ne pas se souvenir des années qu'il avait vécues là et qu'il détestait, années sans père, au milieu de femmes exaltées, noyé dans une sensiblerie désordonnée, stérile et si anémiant que'il

gardait au collège et même à la guerre une reconnaissance secrète d'avoir fait de lui un homme.

Comme il allait gravir l'escalier qui menait au second étage de l'hôtel, sa mère le rappela.

— Viens, Marc, ce n'est pas la peine.

Et, le voyant :

— Ils étaient dans mon sac, ajouta-t-elle avec une confusion qui répandit beaucoup de grâce sur son frivole visage.

Mais Oetilé y était insensible, ainsi qu'à la vivacité, à la minceur qui, de dos, faisaient prendre madame de Canonges pour une jeune fille, ainsi qu'à sa faiblesse et son ingénuité. Au contraire, il éprouvait parfois à leur spectacle une colère obscure qui lui semblait ne pas être sienne seulement.

Elle se glissa en lui à la vue de l'automobile encombrée de cartons, de petites valises (tous objets nécessaires, disait madame de Canonges, et qu'elle voulait sans cesse avoir près de soi), et ne s'apaisa que lorsque Marc eut pris le volant et qu'il sentit la puissante machine, équilibrée, précise, lui obéir silencieusement, jusqu'au moindre boulon.

A la gare, il aida sa mère à descendre, appela un porteur, acheta des fruits, des journaux. Madame de Canonges la laissait agir, admirant comme au théâtre l'économie de ses gestes et qu'il sût si bien et en si peu de mots se faire entendre. Toutes les actions de Marc avaient pour elle cette résonance extérieure et non le retentissement profond, animal, comme si un morceau d'elle-même était en

jeu, que lui donnait la seule pensée de son fils cadet. Ils étaient pourtant construits de même façon, grands, larges d'épaules et de nuque. Mais elle se retrouvait en Philippe, capable de retards, de gâtés sans raison, facilement angoissé, d'une affection exigeante, tandis que chez Marc, elle ne voyait rien qui fût à elle sauf, peut-être, le brillant humide des yeux et, dans la voix, par instants, quelque chose de flexible qui étonnait.

— Attendons-nous au buffet ? demanda Oetilé.

— Non, voyons, le train pourrait partir.

A peine furent-ils dans le compartiment, que madame de Canonges porta à son visage un mouchoir imprégné d'un parfum violent et s'écria :

— Cette odeur de suie est horrible.

— Je ne trouve pas, répondit Marc, lentement. Elle sent, déjà, le voyage.

— Mais qu'avez-vous donc tous les deux à ne pouvoir rester en place ? Philippe, toujours à bord de son torpilleur, alors qu'il pourrait facilement être au ministère. Ah ! pour cela, il est bien...

Madame de Canonges n'acheva point, effrayée, après tant d'années pourtant, de ressusciter l'image de celui à qui elle ne voulait point que Philippe ressemblât. Mais Marc l'avait comprise et, d'un brusque mouvement où la volonté n'entrait pas, était allé vers la fenêtre.

Le cœur lui battait rudement, doucement. Il se rappelait mal son père, ses parents s'étant séparés très vite. Depuis le divorce, il ne l'avait plus revu.

Comme il l'aimait cependant. Comme il sentait que c'était de cet homme presque inconnu que lui venaient un sang plus épais et plus fort que celui de sa mère, la haine du désordre et des effusions, sa vigueur, son appétit de vie et de victoire, son orgueil.

— Écoute, Marc, dit madame de Canonges, je sais que tu n'aimes pas écrire. Mais quand tu recevras des nouvelles de Philippe, promets-moi de me les transmettre.

Elle poursuivit avec attendrissement :

— C'est si touchant de voir deux grands garçons comme vous et qui s'aiment. Car vous vous adorez, n'est-ce pas ?

Marc retint mal une contraction de ses lèvres minces.

— Sans doute, maman, dit-il. Mais quelle nécessité d'en parler ?

Sa mère parvenait à lui faire honte de la seule tendresse profonde qu'il éprouvât. En passant par la voix de madame de Canonges, l'amitié si chère et si virile qui le liait à son frère plus jeune, lui semblait devenir une insupportable sensiblerie.

Nerveux, Marc entr'ouvrit son manteau. Voyant qu'il était en habit, sa mère demanda :

— Tu sors, ce soir ?

— Oui, avec des amis.

— Tu vas encore rentrer tard. On m'a dit que tu ne te couchais jamais avant l'aube. Et tu as l'air si fatigué.

— Voyons, maman...

Il avait dit ces mots avec une telle impatience et son visage était devenu si dur, que madame de Canonges, saisie, crut en voir un autre à sa place.

— Comme tu ressembles à ton père, murmura-t-elle sans le vouloir.

— Je vous en prie, maman. Pas ce sujet.

Il y avait chez Marc un amer plaisir à imposer le silence sur son père. Il lui semblait défendre ainsi leur entente secrète. Et madame de Canonges s'étonna une fois de plus de retrouver irréductible, chez un fils élevé par elle, cet amour pour un homme qui ne s'était jamais soucié de lui. Il en avait toujours été ainsi. Une fois, il y avait très longtemps, elle avait essayé de lutter ouvertement contre cette main-mise qui la révoltait. Elle parla de la violence de son mari, de son despotisme. Quand elle eut achevé, Marc baissa la tête et répondit lentement :

— Je lui disais *tu*.

Elle ne comprit pas ce que l'enfant voulait exprimer, mais son instinct lui fit deviner une si profonde alliance qu'elle se découragea. Et, année par année, — dans les attaches noueuses, dans le port superbe de la tête, dans l'inflexibilité de la décision, dans le goût et le inpris des femmes, — elle vit le disparu prendre possession de son fils.

Ils étaient si perdus dans leurs pensées que le cri de l'employé qui annonçait le départ les surprit.

— Oh, mon Dieu ! s'écria madame de Canonges, tu ne vas pas pouvoir sortir.

— Mais si, mais si, maman. Au revoir. Reposez-vous bien dans le Midi.

Quand le train s'ébranla, Marc se sentit subitement épuisé.

— C'est étrange, se dit-il. A la même heure...

Depuis une semaine, en effet, chaque jour, au moment d'aller dîner, il lui semblait que son grand corps n'avait plus d'armature. L'idée lui vint de ne pas rejoindre ses compagnons de nuit, mais il la chassa aussitôt comme indigne de sa volonté et murmurant :

— Je ne suis pas le fils de maman seule, heureusement.

Les paroles ralenties, les muscles dilués, l'orchestre plus sonore dans la salle presque vide, la triste fumée des dernières cigarettes — tout cela composait la matière d'un épais enchantement. L'aube approchait. On ne pouvait en saisir, dans le cabaret hermétiquement clos, ni la grisaille, ni l'humidité, mais les visages étaient sensibles à ses dissolvants effluves et lorsque les quelques acharnés qui demeuraient encore, rencontraient dans les glaces leurs traits plus creusés et plus mous, leurs yeux flétris, ils se refusaient à reconnaître ces étrangers insomniaux.

— Il faut aller se coucher, murmura Sellier.

Marc Oetilé haussa les épaules et répliqua :

— A quoi bon maintenant !

Son visage net était le seul à sortir intact de la nuit. Au contraire, dans ses joues tirées, ses yeux brûlaient plus fermes.

— Tu as une terrible santé, reprit mollement Sellier. Regarde ton associé.

Il indiqua un gros homme qui sommeillait à leur table.

— Nous avons l'excuse de faire ce métier chaque soir, dit Marc.

— Et Reine, regarde Reine, elle n'en peut plus.

La jeune femme tressaillit, son regard effleura le front fermé de Marc et elle dit précipitamment :

— Moi ? Pas du tout... Je suis prête à recommencer.

— On voit que vous ne chantez que le soir, répondit Sellier. J'ai deux opérations ce matin.

— Assez. Bois, cria Marc avec violence. On fait les choses jusqu'au bout.

Il voulut vider d'un trait sa coupe de champagne, mais, dès la première gorgée, s'arrêta.

— Tu tousses beaucoup ce soir, mon chéri, dit Reine.

— Ce n'est rien. Allons danser.

Elle se leva, obéissante et heureuse. Les instants où leurs corps n'étaient pas séparés étaient les seuls où la jeune femme se sentît l'égale de Marc, où elle échappât à la contrainte d'un re-

gard indifférent à tout, sauf au désir de dominer. Quand ils revinrent s'asseoir, Reine porta la main à son épaule.

— J'ai froissé ta robe ? demanda Marc.

— Non, mais tu avais la paume si brûlante que j'ai le dos en feu.

— Il fait atrocement chaud ici.

— Allons-nous en, supplia Sellier. Je te dis que j'ai deux opérations.

— Tu les feras sans te coucher, comme je vendrai les deux machines que j'ai à vendre.

— La Buick et la Sizaire, fit d'une voix molle le gros homme assoupi à la table de Marc, émergeant pour une seconde de sa somnolence et y retombant aussitôt.

— Lunelle est merveilleux, dit Oetilé en riant. Même quand il dort, il a des antennes pour notre affaire.

Il réfléchit un instant et ajouta avec une douceur si étrange de sa part et en ce lieu que Reine le regarda comme si elle le voyait pour la première fois :

— C'est comme Philippe, pour son bateau.

— Où est-il, ton frère ? demanda Sellier en bâillant.

— Entre Beyrouth et Tripoli.

— Et sa femme, toujours au sanatorium ?

Oetilé ne répondit pas et, s'adressant à Reine :

— Te rappelles-tu, dit-il, cet air que Philippe m'avait appris ?

— Tu sais que je n'aime pas chanter dans un restaurant.

— Allons, mon petit, ne te fais pas prier. Tu me ferais plaisir.

La voix de Marc avait pris des inflexions pénétrantes, ingénues. Un sourire hésitant les accompagnait. Ce reste d'enfance dans un visage presque cruel par sa précision, lui donnait un charme auquel les femmes résistaient mal, mettant au compte de la bonté une simple expression héréditaire, car, sans qu'il s'en doutât, Marc avait reçu de madame de Canonges les armes les plus sûres de sa séduction.

Reine se mit à développer à mi-voix une complainte de marins, triste et forte comme une bordée. Dans le chant, son visage sensuel devenait candide comme celui d'une morte.

— Tu sais, dit-elle, ayant achevé, j'étudie cela pour la scène.

— Tu as raison, approuva Marc gaiement. Je te prédis du succès.

— Et je penserai à toi, ajouta Reine assez bas.

— Si tu y tiens, dit Marc en haussant les épaules. En attendant, viens pour ce tango. Le dernier. J'ai pitié du chirurgien.

Il avait à peine conduit Reine au milieu de la salle que la chanteuse poussa un léger cri. Marc en devina aussitôt la cause. Un couple venait de passer près d'eux et le danseur avait bousculé la jeune femme. C'était un solide garçon, au visage

bien nourri et satisfait. La vue de sa béatitude fit courir un tressaillement dans les paupières de Marc.

— Excusez-vous, dit-il d'une voix étouffée. Tout de suite.

L'homme, surpris par le ton, s'arrêta.

— Excusez-vous, répéta Oetilé plus bas encore.

Et, sur l'épaule du danseur, il posa sa main. Elle était belle, mais plébéienne, large de paume, avec des doigts puissants.

— Laissez-moi, dit l'homme en repoussant Marc.

Les mâchoires d'Oetilé se crispèrent si fort qu'elles semblèrent percer ses joues maigres. Reine voulut faire un geste. Il n'était plus temps. Comme une bête violente, le bras de Marc se détacha de son corps. L'homme vacilla, recula, s'écrasa sur une banquette.

— Prenez ma carte, dit Oetilé au maître d'hôtel. Ce goujat voudra, sans doute, aller en justice.

Il revint vers ses amis.

— Pour un coup... commença Sellier, mais il ne poursuivit point et son regard, terni jusque-là par la fatigue, se fit clair, professionnel.

C'est qu'il venait d'apercevoir, au lieu du visage de Marc, un masque étrange : des pommettes lie de vin, un front en sueur, des yeux noyés dans un cerne fragile. Et cette quinte de toux qu'il n'arrivait pas à éteindre.

— Dis donc, mon vieux, dit-il, tu iras voir Jangot, à l'hôpital, aujourd'hui même.

Marc voulut protester, mais, derrière les lu-

nettes de Sellier, il découvrit quelque chose de sérieux qui lui imposa silence.

« Pas une question de semaines, mais une question de jours... question de semaines, question de jours... jours, semaines... semaines, jours... semaines... »

Tout à coup Oetilé surprit le travail imbécile de son cerveau et la conscience qu'il prit de son désarroi lui fut plus pénible à supporter que le coup même dont l'avait atteint le verdict du docteur.

Qu'il fût touché au point de devoir quitter Paris sans délai, voilà qui, déjà, suffisait à le meurtrir dans l'orgueil qu'il avait de son corps, mais que, par surcroît, son esprit, si solide, se mît à ruminer la même phrase comme l'aurait fait celui d'un vieillard, quelle honte ! Il serra les mâchoires, appela un chauffeur.

— Au Bois, dit-il.

On était en décembre. Sur les allées solitaires, de tristes perspectives s'ouvraient largement à travers les arbres nus. Quand le vent soufflait, il se faisait dans les taillis un bruit gémissant de branches et de gouttes secouées.

Oetilé ne voyait rien de ce paysage. Les yeux ouverts, mais aussi aveugles que s'ils eussent été clos, il s'appliquait à tenir son visage immobile, à le défendre contre d'étranges tics qui l'attaquaient depuis qu'il avait quitté l'hôpital. Seules ses lèvres

remuaient un peu, comme si, pour mieux se convaincre, il lui fût nécessaire de préciser ses pensées en phrases muettes.

— Une lésion au poumon droit... Tuberculose... Tuberculose. Sale mot... Jangot le dit si facilement... Pas même besoin d'analyse, assure-t-il. L'oreille suffit... Donc c'est sérieux. Oui, sérieux. Mais faut-il croire Jangot sur parole ? Si j'allais en voir un autre. Non. Une lâcheté inutile. Jangot est un homme. S'il dit de partir, il le faut. Partir, mais Lunelle veut prendre des vacances... et Reine, je lui ai promis Cannes pour les fêtes... et mes rendez-vous... Je n'ai jamais manqué de parole... C'est par trop stupide.

Il eut un des mouvements de colère qui lui étaient familiers, mais celui-ci ne pouvait se tourner contre personne et lui fit très mal. Il se sentit faible, plein de récriminations.

— Et pourquoi, pourquoi ? reprit-il en lui-même. Évidemment, les nuits blanches... Mais je suis solide. Mon poing porte... Hier encore... Alors pourquoi ? Mes deux blessures à la plèvre, dit Jangot. Mais j'en connais d'autres... Et si je restais... Peut-être, en faisant attention... Il indique le *Pelvoux*... Le *Pelvoux* ?... Ah oui, le sanatorium de la femme de Philippe... Que va-t-il dire quand il saura que moi aussi ?... Il paraît qu'elle supporte bien cette vie. Mais c'est une femme, et qui vient des Antilles... Elle n'a rien eu à quitter ici. Mais moi, moi...

Il s'arrêta dans sa divagation pour peser le prix de tout ce qu'il lui fallait abandonner et constata avec étonnement que, examinés un à un, dissociés, il n'y avait aucun des éléments de son existence auquel il tînt vraiment. Les affaires ? Il était assez riche pour s'en passer. Reine ? Il eut un sourire crispé. Ses amis ? Lequel d'entre eux lui manquerait ? Ce qu'il aimait ce n'était que le mouvement qui l'emportait de l'un à l'autre, mais hors de ce mouvement il n'avait pas de raison de vivre.

Un virage trop court le fit basculer. Une douleur si aiguë lui traversa l'épaule droite qu'il en resta une seconde étourdi. Le mouvement qu'il fit pour se rétablir porta son visage devant la glace étroite de l'automobile et ce visage était tel que Marc dit à haute voix :

— Je comprends et Sellier et Jangot. Il faut partir.

Il se renversa dans un coin de la voiture, recueillant sa volonté en déroute. Il ne sut jamais combien de temps l'automobile mena sa ronde à travers le bois dépeuplé. Enfin, pour délier le nœud qui lui tenait la gorge, il alluma une cigarette. Mais, dès les premières bouffées, il l'écarta d'un mouvement brusque, considéra le bout embrasé, en sentit l'odeur de fumée et de miel.

— Ce sera sans doute le plus dur, murmura-t-il, en la jetant.

Alors, comme si ce premier sacrifice lui rendait la maîtrise de lui-même, il ordonna dans son esprit ce qu'il allait liquider.

Pendant deux jours, Marc régla son temps minute par minute. Visites, achats et signatures l'occupèrent mécaniquement. Tandis qu'il agissait avec un soin minutieux, un raidissement intérieur anesthésiait son être sensible et ne laissait vivre en lui que ces régions superficielles où tout est régi par la seule intelligence et par la volonté. Encore meurtri de la prostration dont la surprise l'avait frappé, il acceptait le combat avec la maladie et entendait en sortir victorieux. Seulement, il ne pouvait s'empêcher d'éprouver du dégoût pour le bruit des rues, pour la démarche équivoque des femmes.

Quand il eut achevé ses préparatifs, Oetilé se rendit aux ateliers de carrosserie automobile qu'il dirigeait avec Lunelle. Ne le trouvant pas à leur bureau, Oetilé examina le plus récent courrier, passa des commandes.

Sa figure semblait si bien faite pour cette pièce meublée nettement et sa voix pour les ordres brefs qu'il donnait au téléphone, que, parmi les employés, personne ne soupçonna que Marc était sur le point de les quitter pour longtemps. Mais lui, tout à coup, se sentit, à ces hommes, à ces choses, horriblement étranger.

Lunelle entra, luisant, joyeux.

— Je viens de régler le contrat des vieux châssis, dit-il. Nous n'y perdons rien. Au contraire.

Il se frotta les mains, avala une gorgée de l'eau

minérale qui ne quittait jamais sa table et qui le reposait des alcools absorbés chaque nuit. Puis compulsant des papiers :

— Et toi, ça boulotte ? demanda-t-il.

Oetilé répondit machinalement :

— Mais oui.

Devant l'activité, la bonne humeur de son associé, il était pris d'une lassitude profonde. Que lui importaient maintenant toutes ces affaires qui avaient été, jusque-là, le noyau même de sa vie ? Il regarda les murs, les classeurs, la fenêtre par où l'on voyait la branche la plus haute d'un arbre cherchant un point d'appui auquel il pût se retenir. Mais rien ici ne l'intéressait plus et Lunelle, avec sa calvitie précoce penchée sur des dossiers, moins que le reste.

— J'ai revu le médecin, dit tout à coup Oetilé.

— Et alors ?

— Je pars pour six mois, un an peut-être. Je suis très ennuyé de te laisser seul pour l'échéance. Mais il n'y a rien à faire.

Lunelle, avec application, força sa bouche à la gravité. Puis il dit, moins pour consoler Marc que pour n'avoir pas à le plaindre :

— Allons, vieux, ce n'est pas grave. Avec tes épaules.

Ce faux encouragement fut pénible à Marc comme une fausse note, mais, malgré lui, son orgueil se prêta au jeu de Lunelle.

— Oh, je t'enterrerai sûrement, dit-il.

— Hé bien, poursuivit Lunelle, prends le repos qu'il te faut. Il va de soi que rien n'est changé dans ton pourcentage.

Oetilé ne répondit pas tout de suite, attendant peut-être d'autres paroles. Mais ils avaient eu beau vivre deux années côte à côte dans leur bureau et les restaurants de nuit, ils ne trouvèrent rien de plus à se dire. Déjà, Lunelle souriait en homme content de vivre et heureux d'avoir réglé une affaire délicate. Oetilé dit brusquement :

— Merci, et au revoir. Je prends le train cette nuit. Ah, voici ma nouvelle adresse.

Il traça, d'une écriture un peu moins serrée qu'à l'ordinaire.

« Sanatorium *Le Pelvoux*. — Aiguilles Bleues, Suisse. »

Pour quitter l'agence, il fallait traverser un garage. A l'accoutumée, Marc s'y attardait quelques secondes. C'était le meilleur instant de sa journée. Il aimait le vernis sobre des voitures, leur forme rigoureusement établie et leur silence de bêtes au repos. La chaude odeur d'huile, de graisse et d'essence comme celle d'une tanière de fauves en métal ; les mécaniciens en cottes bleues, leurs voix éraillées, la sorte de cynique amour qui les unissait aux machines, tout cela donnait à Marc un plaisir qui tenait d'un ordre en même temps volontaire, intelligent et sensuel.

Cette fois encore, Oetilé s'arrêta. Malgré l'heure

tardive, quelques ombres travaillaient dans des coins éclairés crûment. Ces hommes connaissaient Oetilé. Ils le savaient peu loquace, assez distant, mais l'aimaient pour le goût qu'il avait de leur métier. Un ajusteur lui cria :

— Ah ! vous savez, monsieur Marc, elle m'en donne de l'ouvrage cette charogne d'Américaine. Mais je saurai bien ce qu'elle a dans le ventre.

— Avec vous, Julien, je suis tranquille, dit Oetilé.

Mais aussitôt cette pensée lui vint :

— Moi, je ne le saurai pas.

Alors, les voitures luisantes, la voûte du hall immense, le faible éclat des moteurs démontés, les hommes penchés sur eux, furent isolés de Marc par une vapeur glacée. Il eut besoin de chaleur humaine et, avant de sortir, d'un geste qu'il feignit distrait, tendit la main à Julien étonné.

A peine dans la rue, il eut honte de ce mouvement.

Aussi, quand Reine, qu'il avait priée de venir, entra dans sa chambre, Oetilé, avant même qu'elle l'embrassât, lui dit :

- - Mon petit, Sellier avait raison. Je m'en vais. Comme tu as toujours été parfaite pour moi, je voulais te dire adieu.

Il se tut, estimant que la séparation était consommée.

Mais, à voir brusquement fléchir les belles épaules de la jeune femme il craignit que le lien

ne fût pas dénoué aussi aisément qu'il l'avait cru. Il en conçut un ennui profond.

Reine ne disait rien, se bornant à fixer sur lui de grands yeux clairs où il n'avait jamais cherché à lire. Marc lui prit le poignet et passa une bague sur un doigt nu.

— Voici le cadeau d'adieu, dit-il en souriant.

Elle eut un mouvement de recul comme pour refuser, mais Oetilé avait un bras robuste. Une fois de plus Reine n'osa rien montrer ni de sa tristesse, ni de son élan, mais ce fut d'une voix enrouée qu'elle demanda :

— Alors, on ne se reverra plus, Marc ?

— Je crois que non, mon petit, je m'en vais pour longtemps.

— Ah ! bien, je comprends...

Elle se tint debout au milieu de la pièce, gauche, désarmée, enchaînée par la peur et l'amour qu'elle avait.

— Je sentais bien, dit-elle enfin, que je ne t'ai jamais donné de bonheur.

Oetilé eut envie de hausser les épaules. Ce mot faisait partie de ceux qu'il trouvait inutiles et que les hommes faibles avaient posés, comme des masques sans forme, sur les angles nets de la vie. Bonheur, rêve, amour, nostalgie, nature, autant de syllabes vides. Il y avait la faim, la soif, le désir, l'amusement, les affaires, le sommeil. Cela ne suffisait-il pas à remplir l'existence ? Et surtout la santé qui permettait d'en jouir.

— Excuse-moi de te bousculer, dit-il fermement, mais j'ai beaucoup de choses à faire avant mon départ. Disons-nous adieu, mon petit.

Elle se laissa embrasser, froide et douce, conduire vers la porte. Là, elle se retourna, murmurant :

— Tu ne veux pas que je t'accompagne au train ?

Oetilé eut la vision de larmes, d'un mouchoir agité, d'une minute ridicule.

— Pourquoi faire ? répondit-il avec le sentiment de rendre service à son amie... Je ne peux plus rien pour toi, il vaut mieux que tu m'oublies vite.

II

Les grands trains s'arrêtent à peine à la gare d'où l'on monte vers les Aiguilles Bleues. Ils arrivent d'une cité vivante, soufflent un instant, repartent pour une autre cité vivante, jalonnant de bruit, de fumée et de feu la route infinie des hommes libres.

Les rails luisent. Leur acier toujours neuf mène vers les richesses et les beautés du monde.

La petite gare n'a qu'un porteur, un vieil homme à moustaches épaisses, tout couvert de rides. Celles qui rayonnent autour de ses yeux sont pleines à la fois de simplicité et de malice. Il n'attend pas que les voyageurs l'appellent. Il entasse leurs valises sur un chariot qu'il fait rouler jusqu'au funiculaire.

Le vieil homme sait que les voyageurs des grands trains ne viennent pas visiter la petite ville dont la gare porte le nom, qu'ils vont plus

haut, vers le morceau de ciel durement cerné par les montagnes.

Et le funiculaire s'ébranle. Les deux voitures étroites, longues, propres, suivent d'abord les rues de la petite ville. Ces rues ont un silence profond, mais dépouillé de mystère. Les passants s'y croisent parfois. Leurs yeux sont clairs, sans dessous, leurs gestes et leurs silhouettes quelconques. Dans les rares cafés on n'entend pas de bruit. Un ordre parfait règne sur les maisons ni hautes ni basses, sur les gens ni tristes ni gais, sous un ciel sans éclat, sur une terre sans beauté ni laidur. Mais c'est encore, quoique réduite à sa plus transparente fadeur, de la vie saine.

Du funiculaire on la regarde.

Voici que les toits disparaissent, que les voitures se cabrent. La montée commence. La voie unique déchire de son tracé brutal le flanc de la montagne. Entre les pâturages d'abord, puis parmi les sapins moroses, elle va tout droit, plus haut.

Accroché à sa crémaillère, le petit train grimpe comme un terne insecte articulé. Rien de plus régulier que sa marche. L'une après l'autre, il mord aux dents qui l'entraînent. Les saccades se fondent en un battement équilibré, monotone et dur, comme ceux d'un métronome.

Ni précipitation, ni mollesse. Une lenteur implacable, invincible. Il semble que le funiculaire soit attiré vers les cimes par une force au-dessus

de l'impatience humaine. Dans sa marche sans hâte, ferme et longue, se marque le pas du destin.

Le paysage, à cette cadence, bouge si peu que le voyageur ne s'aperçoit pas de sa fuite. Le regard, parfois, s'arrête sur un buisson pauvre, sur une trouée plus large où paraît un profil de rivière, où scintille un pic tout neigeux. Puis la forêt de sapins accueille le funiculaire et l'escorte de ses troncs gercés, rugueux comme des peaux de pachydermes. Les ramures bruissent faiblement. Lorsque le vent souffle, il apporte un écho de clochettes.

C'est ainsi que, sans heurt, insensiblement, se détache la terre et que les premières maisons de santé apparaissent. D'elles, on ne voit que les terrasses. Chaque étage a les siennes, couvertes et séparées par des cloisons, étranges ruches aux rayons blancs. Là, sur leurs lits et presque nus, des hommes et des femmes s'offrent au soleil. Ils reposent sans mouvement, si brûlés que l'on dirait des sanguines. Au passage du train, des visages se lèvent. Sur les uns éclate un rire puéril, d'autres ne montrent qu'une morne curiosité. D'autres semblent ne pas regarder, mais ce sont les plus attentifs : incapables de tourner la tête, ils épient dans un miroir les reflets de la vie. De l'une à l'autre de ces maisons le funiculaire monte toujours plus haut jusqu'au tunnel où des portiers galonnés viennent recevoir les malades.

Puis, à la même allure, il redescend vers la petite ville.

Au printemps, en été, le long de la voie, poussent des boutons d'or, des pervenches, des soldanelles. L'herbe est très grasse et très verte. De petits champs de roses éclatent soudain. L'odeur des sapins chauffés entre dans les voitures.

Mais, dès l'automne, des nuages capturent à mi-chemin le funiculaire et c'est à travers eux qu'il avance. La brume glacée couvre les champs, estompe les arbres. Elle dérobe le monde aux regards, enferme les corps dans son inconsistante prison. A mesure que monte le funiculaire, elle se fait plus serrée et plus froide. Il semble qu'elle ne permettra point de retour.

Quelquefois, avant de toucher à son terme, le train perce la couche de brouillard. Alors le ciel, le soleil resplendissent sur le cirque de montagnes qui enferme la ville des malades. Un monde lumineux, clos, repose entre la blancheur des nuages et celle des cimes.

Ce fut par un de ces matins magnifiques et désolés que Marc arriva.

III

Mademoiselle Alice, infirmière suédoise, frappa deux coups à la chambre de Thérèse Géranne. Sans attendre qu'on lui répondît, elle entra d'un pas net et qui suffisait à faire deviner la longue habitude qu'elle avait des malades, la conscience que ses instants étaient comptés, une virilité naturelle.

Au bruit de la porte poussée, Thérèse se redressa brusquement, promena un regard effrayé sur sa chambre et, distinguant dans le fond la blouse blanche tendue sur un corps sec, comprit que le matin était venu.

— Je vous ai réveillée ? demanda l'infirmière d'une voix sans souplesse. Excusez-moi, mais vous n'avez pas l'habitude de dormir si tard.

— Oh ! je ne vous en veux pas, mademoiselle Alice, au contraire, vous m'avez délivrée de mauvais rêves.

L'infirmière avait fermé la fenêtre. Thérèse vit que dehors la vallée était blême et que le brouillard fumait jusque sur la terrasse.

— Encore une journée grise, murmura-t-elle avec accablement.

— Non, il fera très beau, répondit l'infirmière.

— Vous croyez ?

Il y avait tant d'espoir et d'angoisse dans sa voix que mademoiselle Alice ne put s'empêcher de sourire. Du coup, sa bouche morte devint très puérile.

— Comme vous êtes impressionnable, dit-elle. Vous aurez du soleil, je vous le promets.

Elle avait imbibé d'alcool un gant de crin, défait les couvertures ; ces gestes professionnels avaient ramené sur ses traits une singulière inertie.

Thérèse, qui avait besoin de sympathie comme de l'oxygène, souffrait chaque matin de ce visage glacé, consciencieux et comme elle savait que la curiosité seule pouvait le rendre vivant elle dit :

— On s'est encore amusé tard chez Stream.

— Vraiment ? Quel monde y avait-il chez lui ?

— Je ne sais pas au juste. J'ai reconnu quelques voix. Celle d'Antoinette de Verneuil.

— Cette petite a tort, dit l'infirmière, soudain animée. Ses imprudences la mèneront à une rechute. Je vous demande si l'on est ici pour s'amuser ! Quant à Stream, il finira sûrement mal. Il n'avait presque rien en arrivant ; aujourd'hui les deux côtés sont pris. Le docteur...

Trois coups de sonnette vinrent l'interrompre.

— C'est pour moi, dit-elle. Je reviens vous frictionner tout de suite.

Thérèse attendit sans impatience. Maintenant, elle avait pris contact avec la journée nouvelle. Ce qu'elle redoutait le plus, c'était le réveil et le passage du sommeil à la vie qui se faisait toujours difficilement, comme s'il y avait eu là une place vide où elle trébuchait.

Elle écouta les premiers bruits du *Pelvoux*, la course des femmes de chambre dans les corridors, le choc des fenêtres fermées, la toux matinale.

C'était la lamentable symphonie qui l'accueillait, à peine tirée des limbes de la nuit, depuis un an. Elle en imaginait sans peine la suite. Après la friction on lui apporterait le déjeuner. Puis la cure de grand air, puis la promenade parcimonieuse, puis le repas, puis des bavardages insipides, de nouveau la cure, le thé, la cure, le dîner, le sommeil lent à venir, le réveil obscurci d'angoisse.

Les mêmes actes aux mêmes heures, les mêmes visages, les mêmes propos, les mêmes lieux.

Par quel obscur maléfice fallait-il qu'elle retrouvât, encore plus restreinte, encore plus morte, l'existence de pensionnaire à laquelle l'avaient obligée des parents sans amour et dont son âme passionnée avait souffert comme d'une prison ?

Au début, lorsque le mal était pressant, elle

avait subi sans révolte cette bienfaisante monotonie, mais, à mesure que revenaient ses forces, chaque heure, calquée sur celle du jour précédent, lui paraissait plus longue. Et rien, au cours de ces mornes semaines, rien qui pût permettre de les oublier, pas un instant de chaleur, de tendresse. Personne, sauf les salariés aux soins mécaniques — qui lui accordât cette attention du cœur dont elle avait faim.

Parfois la solitude de Thérèse était si grande qu'elle regrettait le temps où sa vie avait été en danger. Alors du moins le docteur se penchait chaque jour vers elle avec son sourire qui était un don ingénu.

L'infirmière revint bientôt.

— Ce sont les Japonais, dit-elle, vous savez, les jeunes mariés arrivés avant-hier, et tous les deux malades. Le mari a 39 ce matin. Et figurez-vous qu'il est impossible de les séparer. Le docteur a eu beau leur répéter qu'ils se font du mal mutuellement ils ne veulent rien entendre.

— Ils s'aiment si fort, dites ?

— Peut-on savoir avec ces jaunes, dit mademoiselle Alice de sa voix terne.

Mais, au regard surpris de l'infirmière, Thérèse comprit qu'elle avait dû mettre dans sa question toute la violence d'un désir secret.

Cependant mademoiselle Alice avait commencé sa friction. Le long corps de Thérèse était nu sous le gant qui appuyait tour à tour sur le dos lisse,

les seins pleins et doux, les jambes charnues mais de ligne noble. Et malgré sa tristesse, la jeune femme ne pouvait empêcher que de sa chair plus chaude et de son sang plus vif lui vînt une volupté qui, légèrement, élargissait sa bouche.

Quand l'infirmière fut partie, Thérèse coiffa rapidement ses lourds cheveux et d'un mouvement devenu aussi machinal que celui de respirer se glissa dans le sac de fourrure qui tapissait sa chaise longue sur la terrasse. Il y régnait un froid déjà tout traversé de soleil. Une tache ronde et d'une pâleur éblouissante se montrait en effet au fond du brouillard plus ténu. Il sembla que sa pression refoulait les bancs de brume et que celle-ci, vaincue, allait amasser plus bas ses lambeaux en déroute. Ainsi, elle cédait la place aux montagnes et Thérèse eut devant les yeux une arène étincelante de neiges et de cimes bleuies par la lumière.

La jeune femme avait de la beauté un sentiment si vif que cette harmonie la pénétra tout entière. Le matin fut en elle comme un fruit humide et frais, comme une liqueur de vie. Mais le ravissement dura peu. Cette splendeur était glacée, inerte. On ne la pouvait soutenir sans défaillance qu'un instant, ou alors il y fallait une âme toute dépouillée et que Thérèse savait ne point avoir.

Elle ramena son regard sur le balcon. Il était nu et séparé des autres par des cloisons métalliques

montant à hauteur d'homme. Aussi lorsqu'elle vit apparaître au-dessus de l'une d'elles le jeune visage de Stream, coiffé d'épais cheveux blancs, Thérèse éprouva le saisissement que lui donnait chaque fois la taille de cet immense garçon. Il avait posé son menton sur le rebord de fer ouvragé et souriait.

— Bonjour, madame, dit-il. Je viens m'excuser de la petite fête de cette nuit. Nous avons fait marcher le phono assez tard, je crois. Cela ne vous a pas trop gênée, j'espère ?

Il parlait avec lenteur un français choisi. D'un accent britannique à peine perceptible, ses phrases tiraient une politesse mesurée et charmante.

— Mais non, répondit la jeune femme, je me suis endormie en musique. Ce n'est pas désagréable. Mais vous, comment faites-vous pour être déjà debout ?

— Vous savez, je dors peu. Alors, que je me couche tôt ou tard, quelle importance ?

— Et pas de fièvre, ce matin ?

— Pas plus qu'à l'ordinaire.

Avec un rire d'écolier dont la fraude a réussi, il ajouta :

— Vous verrez que le docteur me fera compliment de ma température. Et n'ai-je pas bonne mine ce matin, madame, vraiment ?

Thérèse considéra ses joues fraîches qui paraissaient rasées sous la peau même, mais le ton de cuivre, qu'y avait répandu la pratique du grand

air, cachait mal, aux tempes trop creusées, une funeste usure.

— Pourtant, j'ai bien bu hier soir, reprit Stream, je me serais cru encore en escadrille.

Thérèse hocha la tête. Cet orgueil puéril lui faisait mal. Elle essaya de convaincre Stream, mais elle savait d'avance son effort inutile, ce qui donnait à ses paroles de la mollesse et une sorte de complicité.

— Ne buvez pas tant, dit-elle ; cela ne peut vous faire du bien : vous le payerez cher un jour.

— Chère madame, dans la maladie, comme à la guerre, il n'y a que la chance qui compte. J'en ai toujours eu. Pourquoi ne continuerais-je pas ? Mais puisque vous croyez à la cure, je vous laisse.

La tête aux cheveux blancs disparut, comme tranchée. Thérèse entendit le bruit d'un liquide versé dans un verre.

— Son whisky du matin, pensa-t-elle.

Elle l'imagina absorbant la boisson néfaste et l'envia. Stream se détruisait sans doute, mais il avait à portée de sa main le repos.

D'autres, dans le sanatorium, usaient de stupéfiants moins dangereux : les cartes, les collections, la médisance, la religion. Thérèse avait essayé de tout cela en vain. Rien n'avait pu la distraire du désir acharné et naïf qu'elle avait d'un bonheur nourri par l'amour.

Valide elle se fût peut-être étourdie, mais là, sur ce balcon, face au ciel et aux monts déserts, elle était sans armes contre son obsession de douceur, d'abandon et de joie.

Incapable de la supporter plus longtemps, elle regarda sa montre. Il était onze heures. Elle avait fait son devoir de plein air. Alors elle se dirigea vers la chambre d'Edith Lane.

Cette chambre, à la différence de la plupart des autres était pleine, habitée. On sentait en elle un refuge suprême. La table ronde avec ses rayons dissimulés, ses étagères laquées à portée du lit, les étoffes recouvrant les murs, la profusion des fleurs, la beauté des vases, tout y portait la trace d'un arrangement patient conduit avec amour.

Quand Thérèse entra, Edith examinait avec une jeune femme un livre colorié. Ses longs cheveux, étalés sur les coussins, formaient une masse magnifique, mais étrange : d'un blond fané, comme artificiel, et pareil à celui des chevelures coupées, souvenirs que l'on voit parfois sous verre. Deux taches mauves cernaient les pommettes d'un dessin si précis qu'elles semblaient peintes.

Pourtant, il était bienfaisant de regarder ce visage que la maladie réduisait chaque jour. Il n'y avait aucun désespoir, aucune tristesse même au fond des yeux un peu hallucinés, mais une invincible lumière et tous les traits resplendissaient de la puérilité miraculeuse dont sont

armées parfois les filles les plus fragiles de l'Amérique.

— Je ne vous gêne pas ? demanda Thérèse.

— Pas du tout, chérie, répondit Edith d'une voix exténuée. Connaissez-vous mon amie Syn-gie ? Non ? Alors je suis bien contente que vous vous rencontriez chez moi. Vous êtes si gentilles toutes les deux.

L'amie d'Edith Lane s'était levée. Thérèse l'avait vue dans la salle à manger du *Pelvoux*, mais elle ne semblait connaître personne et s'éloignait, son repas à peine achevé. Elle portait un châle noir à ramages d'où s'élevait, délicate et pure comme sur les vases antiques, une nuque couleur d'ambre. Tout le visage avait ce ton. Les yeux brillants et légèrement bridés en prenaient plus de profondeur, la bouche longue plus de vie. Sous les cheveux coupés courts, un front très haut chargeait d'un charme grave, clos, le visage, mais sa jeunesse était si grande qu'un sourire suffisait pour qu'elle seule triomphât.

— Thérèse, pourquoi êtes-vous triste ? demanda soudain Edith. Vous avez si bonne mine.

La jeune femme, gênée du réconfort qu'elle était venue chercher dans cette chambre de condamnée, répondit par un mensonge.

— Je n'ai pas eu de lettres.

— Ah oui, je sais, cela fait du mal à bien des gens, dit naïvement Edith. Moi je n'en souffre pas. C'est sans doute une habitude d'orpheline.

Malgré sa faiblesse elle eut un rire plus clair que celui d'un enfant.

— Vous savez, reprit-elle, j'aime beaucoup ce mot. Il est joli. Parfois, en le répétant, je m'attendris sur tout le monde, je pleure et je suis si heureuse.

— Et comment allez-vous ce matin ? demanda Thérèse en s'asseyant près du lit.

— Mieux, beaucoup mieux. J'ai passé une excellente nuit. Je me lèverai sûrement bientôt. Je pense aller à Florence l'automne prochain. Vous voyez, nous regardions les images. Syngie dit que le mois de septembre y est merveilleux. N'est-ce pas, Syngie ?

— Merveilleux, chérie, tout à fait pour nous.

Elle avait une voix étouffée par la timidité et un accent indéfinissable qui allongeait un peu les syllabes, donnant à chaque mot une grâce molle.

— Oui, sûrement c'est là que j'irai, reprit avec animation Édith. Regardez, Thérèse, quel ciel, quelles petites rues ! D'y penser seulement me fait du bien. J'ai déjà l'indicateur et je combine le voyage.

Par-dessus les cheveux sans vie pareils aux souvenirs que l'on voit sous verre, les yeux de Thérèse et de Syngie se croisèrent pour se fuir aussitôt... Puis elles se penchèrent sur le guide qu'Édith feuilletait avidement d'une main transparente.

Soudain, les trois jeunes femmes levèrent la tête. Sans frapper, un homme avait ouvert brutalement la porte. Il demeura quelques secondes sur le seuil, comme pour laisser le temps d'admirer le costume de sport havane qui serrait étroitement son corps bien fait.

— Bonjour, mesdames, dit-il, j'espère que vous vous portez aussi bien que moi.

Il avait enlevé son chapeau, mais parlait sans toucher à la cigarette collée au coin de ses lèvres impudentes.

— Quel temps, hein ! poursuivit-il. Sur moto de course et plein les gaz !

Édith le suivait d'un regard gêné et ravi à la fois. Il était visible qu'elle était habituée à ses éclats de voix et que seule la présence de ses amies lui faisait saisir leur vulgarité.

— Victor, dit-elle, très doucement, je crois que vous ne connaissez pas madame Oetilé.

— Mes hommages, madame, dit le jeune homme avec fatuité en baisant la main de Syngie. J'espère que nous deviendrons bons, — il allait dire copains, mais il rencontra un regard si fermé qu'il acheva : bons amis.

Sa cigarette étant consumée, il en alluma une autre. Édith se mit à tousser :

— Vous avez tort de fumer ici, dit Thérèse.

— Mais, non, mais non. Je la pratique plus que vous, allez. N'est-ce pas, Édith, que cela ne vous gêne pas.

La jeune fille lui sourit.

— Ce n'est pas pour moi, dit-elle, mais pour vous que la cigarette est mauvaise.

Il haussa les épaules.

— Des visions ! Le tabac anglais n'a jamais fait de mal à personne. Les docteurs ne savent plus quoi inventer. J'ai fait deux ans d'hôpital comme externe. On ne me buffe pas.

Il mit les mains dans ses poches, alla examiner les livres qui chargeaient les étagères, en prit un.

— J'emporte ce bouquin sur Raspoutine, dit-il. Il m'intéresse, ce gars-là, il faisait l'amour nuit et jour. Quelle carrosserie !

— Édith, dit soudain Syngie, je vais faire un tour ; cela me donnera peut-être faim pour le déjeuner.

— Voulez-vous que je vous accompagne ? proposa Thérèse.

— Mais, avec plaisir.

La neige, dehors, était si bien prise par le gel que la trace des pas s'y marquait à peine. L'ombrelle dont Syngie protégeait son torse trop étroit faisait derrière elle une large fleur d'ombre.

Les jeunes femmes marchèrent quelque temps sans parler. Enfin Syngie demanda :

— Mais qu'est-ce que c'est que ce garçon ?

Thérèse haussa légèrement les épaules, sourit.

— Victor est le fils d'un industriel trop riche,

dit-elle. Je connais un peu sa famille et j'ai vu Victor tout enfant. Il a fréquenté les mécaniciens de son père.

— Cela se voit.

— On l'a flatté, il s'est cru supérieur à tout le monde. De plus, il a la maladie du mensonge. Il nous a dit qu'il avait été externe. Je crois qu'il a juste une inscription de médecine. Et tout est à l'avenant.

— Et c'est le fiancé d'Édith ?

— Vous ne l'aviez donc jamais rencontré ? demanda Thérèse avec surprise.

Syngie sourit faiblement.

— Je vois si peu de monde.

— C'est vrai, on ne vous rencontre guère, ni dans le hall, ni dans le jardin d'hiver. Et vous ne vous ennuyez pas ?

— Non pas du tout, vraiment.

— Mais que faites-vous toute la journée ?

La jeune femme eut un geste imprécis, mais qui, malgré elle, dessinait la courbe nonchalante de ses heures.

— Vous savez : le lit, la cure, les livres, les pensées, la nuit arrive vite.

Tout en parlant, elle s'était légèrement éloignée de Thérèse. On eût dit que toute question sur sa vie blessait un repliement volontaire et qu'elle cherchait à se protéger. Thérèse sentit qu'un grand charme venait de cette réserve sérieuse.

Un instant, elle voulut l'imiter, mais sa nature trop expansive, ennemie de la solitude aussi bien morale que physique, ne put durablement contenir l'élan qui la poussait à se livrer à qui lui paraissait digne de confiance.

C'est ainsi que, sans s'en apercevoir, croyant parler d'Édith, elle parla d'elle-même.

— Ils se sont connus depuis longtemps, dit Thérèse. A Davos, Édith était presque guérie, lui malade. Elle l'a soigné, et vous devinez avec quel dévouement. Ce dévouement a pris une forme plus profonde. Elle s'est terriblement fatiguée. Comme Victor a voulu venir ici où il avait des camarades, elle l'a suivi. A peine arrivée, rechute. Et ce n'est pas Victor qui la guérira. Quel avenir se prépare-t-elle ? Vous l'avez vu, lui, n'est-ce pas ! Mais tout de même elle n'est pas à plaindre. Non. Elle aime. Elle a pour qui vivre tant qu'elle vivra. Qu'importe l'objet de son sentiment ! C'est le sentiment seul qui compte. Ah ! ne pas sentir tout ce qu'on a de meilleur rester inemployé, inefficace. Ne pas être tendre à vide...

— Mais vous êtes mariée, je crois, dit Syngie timidement et comme gênée par cette ardeur trop ouvertement étalée.

— Oh ! si peu, si mal ! et puis...

Elle s'arrêta net, se rendant compte soudain qu'elle surprenait cette inconnue par tant d'abandon. Une expression inquiète crispa ses traits construits pour la gaieté. Elle souffrait une fois de plus

d'avoir à se contenir dans les effusions que lui inspiraient certains visages. Comment faire comprendre à ceux qui l'écoutaient pour la première fois que ce besoin venait du désert où elle avait grandi, d'une enfance sans parents, d'un mariage sans tendresse et qu'un front charitable, des yeux attentifs faisaient jaillir d'un seul coup toute la misère et l'appel de son cœur ?

Elle ne dit plus rien, allongea le pas.

Syngie, quelques instants, tâcha de la suivre ; une fierté commune à tous les malades l'empêchait d'avouer qu'elle s'essoufflait. Bientôt pourtant elle dut s'arrêter. Thérèse se retournant la vit haletante. Par délicatesse, elle fit semblant de ne pas remarquer la belle figure devenue soudain pitoyable, et le mouvement trop précipité des épaules.

— Pardonnez-moi, dit-elle, je marche trop vite, je crois.

— Oui, un peu, répondit Syngie en essayant vainement de sourire, car sa respiration heurtée brisait la ligne de ses lèvres. C'est que j'ai le poumon droit comprimé.

— Reposez-vous. Nous avons tout le temps.

Mais la promenade n'offrait plus aucun plaisir pour Syngie. Elle se sentait le corps mou, la nuque humide et n'aspirait qu'à s'étendre. La désolation de sentir son mal si vif amplifiait sa fatigue.

— Merci, je vais rentrer, dit-elle, s'efforçant à un ton léger. Assez d'exercice pour ce matin.

D'ailleurs, il faut que je me repose, car mon beau-frère arrive par le train de midi, et comme il ne m'a pas vue depuis que je suis ici, je ne veux pas lui faire peur.

IV

Dans le hall, Oetilé n'aperçut pas tout de suite Syngie. Il y avait beaucoup de monde. Marc, étonné, regardait cette foule élégante et qui semblait joyeuse. La sinistre ascension ne pouvait lui faire prévoir ni le ciel éclatant, ni cette réunion d'hommes et de femmes animés et vêtus de maillots vifs.

C'était lui, qui, les traits et les vêtements froissés par le voyage, avait l'air d'un malade triste au milieu d'une station d'hiver en fête.

— Marc, vous ne me reconnaissez pas ? demanda Syngie en s'avançant vers lui.

Il lui baisa la main, s'excusa en plaisantant de son désarroi. Elle reprit :

— Vous êtes vraiment gentil d'être venu me voir, malgré toutes vos affaires.

Oetilé la considéra un instant sans comprendre. Mais comme elle insistait, il devina que Syngie le croyait simplement en visite. Il se souvint alors

que, dans la lettre par laquelle il annonçait son arrivée il avait omis de parler de sa maladie. Mais outre qu'il lui répugnait d'en prononcer et surtout d'en écrire le nom, il n'avait pu supposer un instant que l'on se trompât sur la cause de son voyage. Certes, il se sentait envers sa famille des devoirs stricts et que rien au monde ne l'eût empêché d'accomplir, mais il n'était pas homme à dissiper quelques journées pour venir voir une femme qu'il connaissait mal et qui, matériellement, n'avait pas besoin de sa présence.

— Ma chère Syngie, dit-il, ne me remerciez pas, c'est en collègue que je viens.

— Quoi ? Vous aussi touché ?

Il inclina un peu la tête comme pour acquiescer, mais surtout pour qu'elle ne vît point l'amertume et l'espèce de honte qu'il avait encore d'avouer son mal. Cependant, deux réactions contraires se disputaient la sensibilité de Syngie. L'une la poussait à plaindre cet homme jeune, orgueilleux, frappé en pleine marche dans la vie. L'autre lui représentait, trop crûment pour qu'elle n'en souffrît pas, la rupture d'une solitude qu'elle défendait avec passion. Et puis, elle connaissait peu le frère de Philippe et ne l'aimait guère. Il ne ressemblait en rien à son mari. Il était d'une autre race, acharnée, dévorante.

Mais très vite elle se reprocha ce mouvement égoïste et, de sa voix la plus attentive, demanda :

— Est-ce grave ?

Marc redressa son front dur.

— Non, presque rien, répondit-il avec défi. Je ne pense pas moisir ici.

Cette brutalité blessa profondément la jeune femme. Elle dit avec effort :

— Allons déjeuner, voulez-vous... J'ai demandé que l'on mette votre couvert à ma table aujourd'hui.

Oetilé sentit la restriction, mais n'en fut point touché. Il préférerait, au contraire, qu'une situation nettement établie dès le début lui permît de conserver sa liberté.

Dans la salle à manger, il eut un sentiment d'aise. Elle était vaste, revêtue de boiseries luisantes et si pleine de lumière qu'elle semblait donner sur l'Océan. Toutes les tables portaient des vases minces où plongeaient des tiges d'œillets. Des serveurs en veste blanche glissaient avec discrétion sur le parquet qui sentait la cire fraîche. Les sons atténués d'un orchestre arrivaient jusqu'à la salle. Rien ne rappelait la maladie.

« Ce sera supportable », pensa Marc en s'asseyant.

— Le menu est bon, dit-il après avoir consulté la carte. Quel vin préférez-vous ?

— Merci. Je ne prends que de l'eau, une goutte d'alcool me congestionne.

Alors seulement Oetilé se rappela qu'il ne s'était pas encore informé de la santé de Syngie.

— Excusez-moi, dit-il, de ne vous avoir point

demandé comment vous alliez, mais vous avez si bonne mine que l'on n'y songe pas.

Elle hocha la tête et répondit simplement :

— C'est long, il faut de la patience.

La bonne humeur de Marc disparut. Syngie venait de prononcer les mots qu'il redoutait le plus. Avec une attention crispée il examina les gens autour de lui. C'étaient tous des malades, ses compagnons pour des semaines, peut-être pour des mois. Il tâcha de lire sur leur visage leurs sentiments, leurs espérances. Mais comme il était peu experts en ces sortes d'investigations, il ne put rien découvrir qu'une tranquillité uniforme.

On ne toussait point. Les traits pour la plupart étaient reposés. Ceux que marquait la fatigue, il en avait rencontré de pareils dans toutes les grandes villes. Il se sentit rassuré. Mais tout à coup Syngie le vit saisir son verre d'une main trop pressée. Elle suivit la direction de son regard.

Là-bas, dans le fond de la salle, un jeune homme mangeait dont on ne voyait que le dos. Le veston serrait de trop près des omoplates misérables, et la colonne vertébrale perçait d'une arête aigüe l'étoffe bleue.

— C'est le pauvre petit Aldo, murmura Syngie, un Italien de dix-huit ans. Il ne descend que très rarement aux repas. Les deux poumons sont pris, mais si le pneumothorax bilatéral réussit, on espère le sauver.

— Comme vous êtes savante ! dit Marc avec une surprise qui cachait mal son ironie.

— Vous le deviendrez vite aussi, je vous l'assure. C'est le sujet principal de nos conversations. Quelques semaines ici et les médecins n'ont plus rien à nous apprendre.

Il ne voulut point la détromper, mais il était décidé à ignorer toute cette science. Son cas était des plus simples. Il n'irait pas fouiller dans une terminologie odieuse par morbide plaisir. Il venait se guérir, lui. Les autres n'avaient qu'à l'imiter.

Pour changer le cours d'un entretien qui lui devenait pénible, il demanda :

— Avez-vous reçu récemment des nouvelles de Philippe ?

— Pas depuis deux semaines, et vous ?

— Oh ! moi, il m'écrit une fois par croisière. Nous nous aimons beaucoup, mais sans littérature, quoiqu'il soit officier de marine.

Ils parlèrent longuement de Philippe Oetilé. Comme ils avaient pour lui une tendresse qui, bien que différente, était très forte, leur conversation eut un ton plus chaud. Marc subissait avec étonnement la tranquillité de la jeune femme, la mesure de ses paroles et la plénitude intérieure dont chacune d'elles était gonflée. Il n'avait conservé d'elle qu'un souvenir assez défavorable, celui de son mariage où, enlaidie par ses voiles blancs et sa timidité, elle lui avait paru une créole insignifiante.

Une idée lui vint : « Se pourrait-il que la maladie lui eût fait du bien ? » Mais il la chassa aussitôt, car elle était de celles qu'il estimait dictées aux faibles par un détestable désir de consolation.

— Vous m'excuserez de vous abandonner, dit Syngie, le repas fini ; je monte dans ma chambre.

— Si vite ?

— Oui, toujours. Je ne veux pas me mêler aux gens, cela me fatigue trop.

— Alors, vous ne connaissez personne ?

— A peu près. Sauf quelques grands malades que je vais voir chez eux.

Devant le geste de Marc, elle ajouta :

— Mais vous n'êtes pas forcé de m'imiter. Tout dépend des tempéraments et, si j'ai un conseil à vous donner, profitez de cette dernière journée où vous êtes encore libre ; demain, sans doute, le docteur vous internera.

Resté seul, Oetilé se promena quelques secondes dans le hall. Il vit des jeunes femmes gaies, dont beaucoup lui parurent jolies, des hommes empressés. Il nota qu'on le considérait avec curiosité, surprit à son passage quelques paroles qui évidemment avaient trait à sa personne.

— Son mari ?

— Un amant ?

Puis, quelques pas plus loin, il entendit une voix assurée :

— Mais non, c'est son beau-frère, elle me l'a dit.

Il regarda plus attentivement celle qui parlait ainsi. C'était une haute jeune femme aux traits agréables.

V

Tous les matins, au *Pelvoux*, le docteur Albert passe chez les malades.

Un autre suivrait une à une les chambres dont les numéros s'alignent le long des corridors du vaste bâtiment. Lui dédaigne cet ordre mécanique. Il sait qu'en ce moment, telle jeune femme s'éveille très tôt, couverte de sueur, et que déjà l'angoisse est à son chevet. C'est par elle qu'il commencera. Puis, même s'il lui faut descendre quatre étages, il ira voir ce garçon, trop nerveux, qui ne peut manger utilement sans l'avoir entendu. Mais il évitera jusqu'à une heure avancée la pièce voisine où repose longuement une nouvelle arrivée qui souffre d'insomnie.

Le docteur ne raisonne point le sens de ses démarches, ne mesure pas la tension de son effort. Plus que sa science, il écoute sa charité. Mais celle-ci a pris la précise acuité d'une machine vivante. Depuis des années le docteur se penche sur

l'usure des poitrines, sur les épaules délicates comme un bois intérieurement rongé. Il y ausculte, en même temps que les signes du mal, le souffle de la peur, le tremblement fragile de l'espoir. Quand il se relève, rien ne peut être discerné sur sa figure : ni l'inquiétude, ni le désappointement, ni la satisfaction. Il interroge d'une voix grave et si calme, si calme que la confiance ranime le sein le plus ravagé.

Pourrait-il en effet parler avec tant d'assurance, s'il se trouvait impuissant devant la maladie ? Il est sûr de la vaincre, il ne peut en douter : il est vraiment, avec le destin, maître des vies dans cette immense nef blanche où chaque matin des yeux, par dizaines, l'interrogent en silence avec effroi.

Puisqu'il en supporte le feu d'un regard si tranquille, c'est qu'il veut, qu'il sait et qu'il doit sauver. Il ne parle jamais de guérison, ne fait pas de promesses, mais toutes les possibilités, tous les miracles ne sont-ils pas en puissance dans les recommandations minutieuses qu'il fait ? Lutterait-il avec tant de sérénité, s'il prévoyait ses soins inutiles ? Et ne sourirait-il, en partant, d'un sourire où s'éveillent toute la bonté et la vaillance humaines, ne sourirait-il ainsi que pour tromper ?

Comme on l'attend dans les chambres encore pleines de bruits nocturnes et déjà riches du soleil levant ! Il semble que la journée, commencée

sans lui, serait intolérable. Après, viendront les distractions, les calculs, les intrigues, les heures de plaisir. Pour l'instant, avec peine et crainte, chargée encore des chaînes de la nuit, éclôt la vie menacée.

Il lui faut l'élixir matinal qui fortifie, qui permet d'oublier, jusqu'à l'aube suivante, la mort et son cortège. De porte en porte, le docteur le dispense.

Il va par les corridors interminables. Sur le miroir sombre du linoléum, son pas menu ne fait aucun bruit. La blouse blanche, boutonnée jusqu'au menton, déplace un jeu d'ombres très douces. Il va, pressé, sérieux, ainsi qu'un ouvrier se rendant au labeur. De grosses moustaches dissimulent sa bouche, peut-être tendre ; des lorgnons épais, ses yeux, peut-être apitoyés. Pour le reste, le visage est figé, comme de bois. Il n'y aura tout à l'heure que le sourire qui trahira quelques lueurs de cette âme close.

Mais comment ne pas sentir tout son tourment dans le geste attentif, pieux, dont il écarte les étoffes pour écouter le son des poitrines ? Et ne sait-on point qu'il est là, à son bord, chaque jour, chaque nuit, sans une heure de repos tout le long de l'année ?

Son existence entière est scellée entre ces murs de souffrance. Captif volontaire parmi d'autres qui ne le sont que malgré eux, il ne vit que de leur salut. Sa maison, que l'on voit de l'autre côté

de la route, sa femme, ses fils, lui sont-ils aussi proches que ces inconnus du monde entier, qui viennent, plus naïfs que des enfants et plus abandonnés qu'eux, remettre entre ses mains tout ce qui leur reste sur cette terre ?

Est-ce la fierté d'une si grave mission qui lui donne tant de force et tant de résistance ? Mais peut-être est-ce de la sentir si lourde et, au fond si hasardeuse, qui lui fait porter la tête toujours inclinée ? Nul ne pourrait le dire et lui-même non plus. Qu'importe ! Bien des jeunes visages ont refleurì plus vite de l'avoir vu chaque matin, bien d'autres se sont détendus dans la suprême sérénité qui, sans lui, n'auraient pas connu jusqu'au bout, l'espoir.

VI

Suivant la méthode invariable de la cure, Oetilé gardait le lit depuis quatre jours. Il s'était soumis difficilement à un ordre dont son organisme n'éprouvait pas la nécessité. Il aimait la lutte, mais véritable, faite d'attaques, de mouvements. Quand il songeait à la maladie, il serrait les mâchoires comme devant un adversaire. Quelle dérision de ne la combattre que par l'immobilité !

Autour de lui, tout, également, était comme enchaîné : les lignes rigides de la maison, les arbres chargés de neige cotonneuse, les grands monts arrêtés dans leur élan de vague, l'air même, fixe et pur. Cette torpeur était pour Marc la pire épreuve.

Combien eût-il préféré la table d'opération où, par trois fois, la guerre l'avait étendu ! Les muscles déchirés, les nuits de feu, toute souffrance était plus facile à supporter que celle de ne ressentir aucun malaise et d'attendre indéfiniment sur une chaise longue.

Il avait besoin de toute sa volonté pour vaincre l'impatience de son corps actif. Il lui fallait le maîtriser sans cesse, le forcer à la molle et insipide station dont on lui promettait tant de bienfaits. Mais n'était-il pas au *Pelvoux* pour guérir et guérir vite ?

Extrême et obstiné dans ses résolutions, il demeurerait, quel que fût le temps, la journée entière sur la terrasse. Il vit ainsi défiler les visages de la montagne. Tantôt, c'était la neige dans la brume. Le cirque rocheux avait disparu, les maisons étaient effacées. On n'apercevait qu'une masse grise rayée de traits blanchâtres. Un tremblement indécis régnait sur la terre et son balcon semblait à Marc la proue d'un bâtiment perdu en mer obscure. D'autres fois il arrivait que les nuages se mêlaient si bien aux neiges des cimes qu'elles en changeaient la forme et que les montagnes se déployaient soudain comme d'immenses fleurs blanches. Dans les heures très pures, on apercevait, à des centaines de mètres plus bas, la plaine. Elle apparaissait ocre et bleuâtre, libre de neige. Une rivière y peignait de douces teintes glauques. Des fumées légères flottaient toujours sur des maisons dont on ne distinguait ni la forme ni le nombre. Mais que c'était loin, inaccessible pour tous ceux qui, allongés sur les terrasses, regardaient le jeu des nuages et de la brume couvrir et dévoiler tour à tour la vie active des hommes.

Pour Oetilé, plus que pour quiconque, ce spectacle était pénible. Il avait toujours fait profession de négliger la nature. Que lui importaient les couchers de soleil qui faisaient de la neige des eaux miraculeuses ou le feu de la première étoile tremblant entre deux pics de soufre et de corail ? La mer de nuages, ses ondes mêlées d'écume et de lumière, pouvait-elle remplacer la joie des villes, du travail, de l'adversaire vaincu, de la femme prise, dans l'intégrité des muscles et le triomphe de la décision ? Les sommets n'étaient que les sentinelles de sa geôle. Tout ce que le vent et l'eau condensée y faisaient vivre de mirages, il n'en avait nul besoin. Il prenait l'air que donnait la montagne et le payait son prix. Le reste, il l'abandonnait aux cœurs moins fortement trempés que le sien.

A ceux-là, la pensée de Marc revenait sans arrêt. Il ne pouvait accepter encore de faire partie de ce troupeau débile, qui, invisible à ses côtés, nourrissait pourtant les mêmes espérances. Comme ils s'étaient tous installés dans leur mal ! Marc ne les avait aperçus qu'en passant, le premier jour, mais un coup d'œil lui avait suffi. Leur rire forcé, leur tranquillité, leurs promenades qu'il pouvait suivre de sa terrasse, les conversations sur leur température, ne trahissaient-ils point une défaite dont ils vivaient paisiblement ?

Oetilé se rappelait avec irritation la première question de Syngie entrant chez lui :

— Comment allez-vous arranger votre chambre ?
Voulez-vous quelques étoffes ?

Aménager cette pièce ! Marc s'interdisait même d'y songer, comme à une première défaillance. Apporter quelque adoucissement à son austérité, n'était-ce point déjà consentir d'y vivre ? Non, il la voulait telle qu'elle était, nue, froide, blanche et lisse, comme une tente que l'on dresse sommairement avec la certitude de la quitter vite.

C'est à faire le tour de ces pensées qu'Oetilé usa ces premiers jours. Il lisait peu, n'aimant que les journaux, ne fumait pas, tenace dans sa décision première, et ne voyait personne.

Cette solitude, il avait cru la supporter facilement. Grâce à la stupeur fébrile où il vivait, il le croyait encore. Mais le mouvement de joie qu'il eut en entendant frapper et l'empressement avec lequel il accepta les soins du coiffeur Portin lui firent comprendre que sa résistance à l'ennui touchait à sa fin.

Comme il s'apprêtait à quitter la terrasse, Portin lui dit :

— Ne vous dérangez pas, monsieur. Je peux aussi bien travailler à l'air.

— Par ce froid ?

— Je suis bien couvert, monsieur, j'ai l'habitude, et puis cela me fait du bien aussi.

Le coiffeur tira des ustensiles d'une énorme valise toute rongée d'usure qu'il avait déposée près de la porte. Ce mouvement fit ressortir la faiblesse

de son échine et un cou très pâle, très long qui dépassait de beaucoup le faux col. Sa maigreur frappa Oetilé.

— Vous êtes depuis longtemps ici ? demanda-t-il.

— Deux ans, monsieur, j'y suis venu pour ma femme et pour moi.

— Malades tous les deux ?

— Oh ! moi, ça ne va pas trop mal, mais c'est elle, la pauvre...

Il avait parlé sans émotion apparente, avec beaucoup de simplicité, tout en commençant son travail. La voix était retenue, prudente, comme si Portin en mesurait les forces.

Marc décida de ne plus poser de questions, pressé de voir partir cet homme aux cils pauvres qui, de temps en temps, se détournait pour libérer une toux que, malgré de visibles efforts, il ne parvenait pas à contenir. Mais le coiffeur racontait avec une confiance ingénue :

— Je ne sais pas au juste comment cela a commencé, mais je suis sûr que c'est venu des gaz.

Il suffit de ce mot pour changer les sentiments de Marc. Les gaz ! Il vit sa propre tranchée, les masques, groins affreux sur la face des hommes. En lui refluaient toute la guerre. Or, il l'aimait d'une inconsciente et robuste tendresse. Le souvenir des années rudes au milieu de la mort, de la boue, des camarades et de la peur était ce qu'il y avait eu de plus profond, de plus propre dans sa vie. Il

s'étonna lui-même de l'intérêt avec lequel il demanda :

— Comment avez-vous été pris ?

Portin secoua sa tondeuse et répondit :

— Bêtement. J'avais un copain qui avait perdu son masque. Il avait femme et enfant ; moi, je n'étais pas encore marié. Alors je lui ai passé le mien et j'ai tout avalé.

— Quelle prise, hein ! dit Marc, sans s'apercevoir que l'argot des soldats lui revenait à la bouche.

— Oh ! sur le moment, ça n'a pas été terrible. J'en ai même été content pour les mois d'hôpital et la convalo, mais, ensuite, ç'a m'a défait toute l'existence. Pensez donc, après la guerre je me marie bien : une belle femme et plus courageuse encore. Nous installons un magasin dans l'Isère. Comme nous connaissions le métier tous les deux, l'affaire est bien partie tout de suite. C'est alors que ça m'a pris la première fois. Le docteur a dit qu'il fallait me reposer. Je ne voulais pas me laisser aller, mais ma femme n'a rien voulu savoir. Elle m'a soigné comme dans un sana et en même temps elle tenait le magasin toute la journée. La chose a marché ainsi deux, trois mois. J'allais mieux, mais c'est elle qui est tombée d'un seul coup. Je lui avais passé le germe. Alors, pour elle, nous sommes venus ici où l'air est meilleur. On a vendu à perte, on a réinstallé une boutique avec de l'argent emprunté.

— Elle va mieux, votre femme ?

De sa voix unie, tout en continuant à égaliser soigneusement les cheveux de Marc, Portin répondit :

— Elle est perdue. Tous les médecins me l'ont dit, celui du village comme celui de chez vous, qui est un homme, un vrai. Il n'y a que lui qui la remonte un peu. Car, vous savez, on a beau lui dire qu'elle guérira bientôt, c'est une femme qui a trop de tête et qui voit les choses.

— Mon pauvre vieux, dit Marc avec une sympathie profonde.

— Oui, ce n'est pas juste. Une femme si courageuse, et par ma faute encore !

Portin s'arrêta. Une tête rougeaude passait dans l'entre-bâillement de la porte.

— C'est Verrard, le marchand de fleurs, expliqua le coiffeur.

— Qu'il entre, je voulais justement envoyer une gerbe à ma belle-sœur.

— Madame Oetilé ? je connais, c'est une de mes clientes et si gentille que tout le monde ici espère qu'elle guérira.

Cependant, Verrard s'était avancé sur la terrasse où ses gros sabots claquaient durement. Il avait dans ses orbites à peine creusées un regard craintif. Marc examina les bottes fraîches dans un panier que le fleuriste tenait gauchement.

— Je prends le bouquet de chrysanthèmes, dit Marc.

Comme Verrard ne semblait pas avoir entendu, il répéta plus fort :

— Les chrysanthèmes.

L'homme ne remuait toujours pas, avec une peur confuse dans les yeux.

— Êtes-vous sourd ? cria Marc. Allons, donnez-moi ça.

Il prit lui-même le bouquet et paya le fleuriste qui remerciait humblement.

— Quel crétin ! dit Oetilé au coiffeur, quand Verrard fut parti.

— Il ne faut pas trop lui en vouloir, monsieur. Il ne sait pas très bien son métier encore.

— Qu'il fasse autre chose !

— C'est que ça n'est pas commode pour un malade.

— Comment, lui aussi ?

— Il n'en a pas l'air, mais ça ne veut rien dire. Il était chanteur avant.

— Avec cette figure-là ?

— La voix était bonne, paraît-il. Maintenant, il ne peut presque plus parler, c'est la gorge qui est prise. Il croit qu'il a attrapé cette infection au camp où il était prisonnier en Allemagne.

Oetilé ne répondit rien. D'ailleurs, Portin se dépêchait, il avait encore beaucoup de travail.

Le coiffeur et Verrard revenaient vers le village. La nuit était froide. Les deux hommes prenaient des sentiers glissants pour arriver plus

vite. Le souci de ne pas tomber les rendit d'abord silencieux. Quand ils aperçurent les clartés des maisons, Portin demanda :

— Bonne journée ?

— Tu vois, dit le fleuriste, en agitant son panier vite. Tout est parti.

— Les fêtes approchent.

— Si j'avais un peu d'argent, je ferais certainement des affaires à l'heure qu'il est... Le pire, c'est que je ne connais même pas le nom des fleurs, je ne peux pas les mettre dans ma tête. Alors... Toi, c'est différent, tu as un magasin, un métier sûr, une affaire qui marche...

— Pas toute seule. Et mes dettes ! Il ne faut pas perdre de temps...

Il hésita avant de poursuivre.

— Et je te le dis à toi, entre nous, hein ! Je crois que ça recommence ici (il indiqua son poumon gauche), chaque fois que je monte avec ma malle là-haut, ça ne va pas.

Ils se retournèrent pour regarder la pente roide qu'ils venaient de descendre. Au-dessus, couronnant le flanc de la montagne, le *Pelvoux* étincelait de mille feux comme un grand paquebot de luxe. Portin soupira.

— Et dire, mon vieux, reprit-il, que là-haut il y a des gens qui boivent, d'autres qui dansent en cachette. Tiens, j'ai coiffé ce soir une pauvre petite dame — tu dois la connaître, — c'est toujours plein de fleurs chez elle : madame de Ver-

neuil. Rien qu'en lui mettant le peignoir, je lui sens les os. Penses-tu qu'elle fait sa cure ? Toujours dehors avec les bien portants et fumant plus qu'eux. Si gentille, si triste, ça fait mal à voir. Elle n'a donc personne pour lui dire.

Ils s'étaient remis en marche.

— Et ta femme ? demanda Verrard.

— Elle se soigne, mais tu sais...

Ils firent quelques pas en silence et Portin reprit :

— Quand elle ne sera plus là, je vais agrandir le magasin. J'installerai la parfumerie en haut.

— C'est une bonne idée, approuva le fleuriste.

Il ne trouvait pas que Portin manquât de cœur en prévoyant ce qu'il ferait après la mort de sa femme. Il savait que, malgré tout, il faut vivre.

Arrivé aux premières maisons du village, le fleuriste serra la main de Portin.

— Je m'en vais par là, dit-il, chez Hallier.

— Le *procureur* ? Je t'aurais bien accompagné, j'aime bien les gens instruits, mais, vrai, ma valise est trop lourde.

Verrard s'engagea dans une ruelle au fond de laquelle une vitre éclairée jetait une ombre jaune. Par cette vitre, le fleuriste, regardant à l'intérieur, vit un homme brun, en bourgeron maculé, qui buvait au goulot d'une bouteille. Verrard haussa les épaules et entra.

La pièce était basse, sordide. Il y régnait une odeur corrompue de cuir et de saleté humaine.

Partout, des souliers éculés, de grosses bottes, des pantoufles, des boîtes de cirage.

— Bonjour, monsieur Étienne, dit le fleuriste, je viens pour mes chaussures.

L'homme leva un visage tout souillé de graisse. La peau en était flasque, blême, mais tout au fond des yeux bouffis vacillait une lueur trop intense. Il grommela :

— Pas prêtes encore.

— Mais vous m'aviez bien promis...

— On fait ce qu'on peut. Tout ce matin, j'ai été sur le flanc.

Il reprit la bouteille, l'appliqua à ses lèvres. Ver-rard, qui avait détourné les yeux, aperçut sur l'éta-bli du cordonnier un livre. Il en regarda machina-lement le titre qui ne lui apprit rien : *Alfred de Vigny : les Destinées.*

VII

Oetilé venait de dépasser le grand terre-plein du *Pelvoux*, planté d'arbres en tutelle et géométriquement découpé de sentiers domestiqués. Derrière, une route libre et blanche montait vers le ciel.

Marc sortait pour la première fois et le matin magnifique emplissait sa poitrine.

Des deux côtés de la route, s'étendaient des champs de neige profonde, douce au regard. Plus haut, des sapins frappés par le soleil. Que de fraîcheur mâle, que de santé dans ce paysage ! L'air était du cristal liquide et se mêlait comme un baume au sang plus chaud de Marc. Comment douter d'une guérison prompte, quand il sentait si moelleux le jeu de ses muscles, quand toute sa peau n'était que bien-être et vigueur ?

Des enfants du pays, déjà trapus et de chair dure, glissaient en luge devant lui. Des parcelles de neige lui sautaient alors au visage ; sans les essuyer, il

suivait des yeux la course violente et silencieuse qui emportait ces gamins.

Un bruit de grelots le fit se ranger sur le bord de la route. De petits chevaux halaient sans peine une théorie de traîneaux pesamment chargés de sapins coupés. Les grands troncs lisses avaient la fauve couleur du bois vierge. Derrière, marchaient des hommes de même consistance. Raides, hauts, les épaules grossièrement, mais rudement taillées, ils étaient tout ligneux. Leur peau semblait de l'écorce.

Marc avait toujours admiré les bûcherons : la cadence de leurs mouvements, le bel éclair de la hache qui s'enlève et s'abat, remuaient en lui une adhésion profonde.

Ceux-là venaient des pentes abruptes, glacées. Ils portaient encore sur leurs vêtements l'odeur de la solitude et de la force. Marc les regardait passer, massifs, muets indestructibles, avec un respect presque religieux.

Mais quand ils eurent disparu, il se sentit brusquement las. Ces hommes lui inspiraient une comparaison inconsciente qui l'accablait. Il crut qu'il enviait leur solidité, mais un malaise persistant montrait que ses muscles n'étaient pas seuls à sortir diminués de cette confrontation.

Sentant son équilibre intérieur menacé, Marc appliqua son énergie à établir en lui un vide artificiel. C'était la méthode qu'il employait chaque fois qu'un appel confus montait de ces profondes

régions que parfois il sentait vivre avec trouble et répugnance. Son système réussit une fois encore, le refoulement s'opéra. Libre, Marc se remit en marche.

Il avait fixé comme borne à sa première promenade une faille entre deux monts qu'il apercevait de sa terrasse et qui s'appelait le Trou des Diables. Son pas régulier l'y mena assez vite.

Une sauvage déesse régnait sur cet endroit. Entre trois murs arides se voyait le lit d'un torrent. Des pierres gelées en semaient le parcours comme des ossements. Le pont jeté sur la crevasse glissait et gémissait sous le poids des corps. Comme le soleil ne pouvait pénétrer dans ce réduit de granit, il y faisait froid et sombre. Les sapins, noirs, en étaient les gardiens funèbres. De l'autre côté du pont, un grand calvaire. Oetilé regarda la date grossièrement gravée sur le socle : 1685.

Et de nouveau, il éprouva le malaise qui l'avait effleuré au passage des bûcherons, plus mordant encore. Mais un pas se fit entendre derrière la muraille sur laquelle s'appuyait le calvaire. Une femme parut.

Elle avançait vite, la figure rose, et dans l'étroit passage, se heurta presque à Oetilé. Marc la reconnut tout de suite pour celle qui avait parlé de lui, dans le hall, lors de son arrivée. Il se découvrit machinalement. Thérèse Géranne, qui s'était arrêtée, répondit à ce salut d'une légère inclinaison de la tête.

Un instant, ils restèrent face à face, interdits de cette brusque rencontre et se dévisageant. Marc fut le premier à se reprendre, s'effaça.

Tandis que Thérèse continuait son chemin, il l'accompagna du regard. Dans le port de la tête, dans la démarche, il retrouva les lignes qu'il aimait. La taille se creusait à peine au-dessus des hanches vigoureuses. Sur des jambes fermes le grand corps se tenait droit sans raideur. Cette jeune femme rappelait Reine.

En quelques foulées, Oetilé eut rejoint Thérèse, bien que, ayant deviné cette sorte de poursuite, elle eût, instinctivement, pressé le pas. Quand Marc fut à sa hauteur, il demanda sans trouble :

— Me permettrez-vous, madame, de vous accompagner jusqu'au sanatorium ?

‘ Puis, s'étant présenté :

— Je crois que nous sommes de la même maison.

Pour paraître naturelle, la jeune femme parla très vite.

— Il me semble, en effet, dit-elle, que je vous ai aperçu le jour où vous êtes venu au *Pelvoux*, mais depuis, vous avez disparu.

— Le docteur m'avait cloîtré.

— C'est son système. Il est bon, je vous assure, quoi que vous sembliez en penser.

Elle se mit à rire, sans savoir pourquoi, mais avec une joie qu'elle n'avait pas connue depuis longtemps. Cette gaiété plut à Marc. C'était, avec le

plaisir qu'elles procuraient, le seul trait qui lui parût aimable chez les femmes.

— Vous rentrez au *Pelvoux*? demanda-t-il.

— Oh ! non, pas encore. J'ai maintenant droit à deux heures de marche et ne veux pas en perdre une minute. Je vais faire quelques courses au village. Quel beau jour, n'est-ce pas ? Il console presque d'être ici.

Elle parla avec enthousiasme de la montagne, des jeux du soleil et de l'ombre sur la neige, du sentiment de vie éternelle qui naissait à ce spectacle. Au fond de lui, Oetilé dédaignait cette exaltation qu'il estimait factice et sans objet, mais il était sensible au feu dont elle animait tout le visage de la jeune femme, et surtout aux mouvements qui faisaient battre plus vite sa gorge pleine.

Aussi approuvait-il distraitement, mais de cette voix trompeuse que lui donnait, sans qu'il le voulût, le plaisir de plaire. Thérèse, reconnaissante au sort de voir le reflet des belles choses terrestres sur un visage ardent et dur, que portait un corps aux fières épaules, éprouvait un étourdissement heureux dont elle s'étonnait elle-même.

Ainsi s'établissaient entre eux de fausses images. Elle lui croyait ses propres goûts et certaines qualités de son âme, alors qu'il ne cherchait en elle qu'un élément physique. Et Marc supposait à Thérèse une gaieté constante, une humeur facile, qui, en réalité, venaient seulement de sa présence et de ce que, par erreur, elle lui prêtait d'elle-même.

Mais ce malentendu les avait déjà liés mieux qu'un accord, et lorsqu'ils furent arrivés devant le *Pel-voux*, Octilé ne songea pas à quitter la jeune femme. Voyant qu'il s'apprêtait à la suivre, elle demanda :

— Le docteur vous permet déjà de si longues promenades ?

— Je n'en sais rien, mais je m'en donne l'autorisation.

Elle aima ce ton ferme après la délicatesse qu'il lui avait semblé découvrir.

— Vous n'êtes pas très touché, n'est-ce pas ? dit-elle.

— Pas plus que vous, je pense.

— Moi, ce n'était presque rien. Une lésion au sommet droit.

— Tiens, j'ai la même chose.

Ils parlèrent de leur mal commun, et si Marc avait été tout à fait le même homme que lors de son déjeuner avec Syngie, il se fût étonné de l'intérêt qu'il prenait à cette conversation et qu'il pût entendre une femme discourir de cavernes, de tissus fibreux, de température, et de bacilles sans concevoir pour elle la moindre répulsion.

Au village, les cris d'enfants chaussés de raquettes, les accueillirent.

— Nous ferons du ski ensemble, dit Marc.

— Mais, je n'ai jamais essayé.

— Ce n'est pas difficile, et si vous tombez, je vous relèverai.

Thérèse ne fut pas surprise de le voir décider pour elle sans la consulter. N'était-ce pas naturel de la part d'un homme qui avait des traits si nets et un regard qui ne se détournait pas ?

— Donc, c'est entendu, reprit Marc, avec le sourire charmant qu'il tenait de sa mère, je m'occupe de vous.

Nulle parole, mieux que celle-là, ne pouvait toucher Thérèse. Il lui sembla que venait de se rompre l'anneau enchanté de sa solitude.

« Comme il s'intéresse à moi ! » pensait-elle avec une émotion enfantine, tandis qu'Outilé ne songeait qu'à son corps plus nu sous le costume de sport.

— Mais où allons-nous ? demanda-t-il, comme elle évitait le hameau et prenait un chemin qui en suivait le contour.

— J'ai donné un sac à recoudre dans un endroit..., mais non, vous verrez vous-même. Nous y voilà.

Ils étaient devant une vieille ferme. Dans un mur lépreux s'encastrait étroitement une porte cintrée. Comme Outilé attendait que Thérèse passât, elle dit :

— Non, entrez le premier.

Il la regarda étonné, puis avec une ironie amicale :

— Je devine, dit-il. Il y a un chien derrière qui vous fait peur.

Thérèse rit de ce rire sensuel qui plaisait à Marc.

— C'est cela même, s'écria-t-elle. Un chien. Allons, entrez.

Oetilé ouvrit la porte et aussitôt recula, craignant de s'être trompé. Mais il lui suffit de regarder Thérèse pour comprendre et il dit gaîment :

— Vous avez bien ménagé votre effet.

— N'est-ce pas, qui croirait cela possible ici ? demanda-t-elle en franchissant le seuil et montrant la pièce.

Sans l'armature solide des vieilles pierres, Marc eût cru découvrir un souk marocain. Aux murs couverts de tapis lisses, pendaient des fusils à longue crosse ouvragée, des lanternes peintes. Partout éclataient les couleurs vives : des cuirs oranges, bleus, cramoisis ; des sacs tissés d'or, des étoffes crues. Thérèse cria :

— Mademoiselle Françoise, mademoiselle Françoise.

— Décidément, c'est une boîte à surprises, murmura Oetilé.

Au lieu de la femme qu'il s'attendait à voir paraître, un homme venait d'entrer. Sa barbe blanche ne vieillissait point un visage ouvert qui portait le hâle indélébile des voyages, des terres chaudes.

— Ah ! c'est vous, monsieur Ludovic, dit Thérèse.

L'homme salua avec une courtoisie raffinée.

— Oui, je garde le magasin, répondit-il. Mademoiselle Françoise est au chevet d'une malade qu'elle ne peut quitter.

Oetilé ne put s'empêcher de tressaillir au son

de cette voix. Il était impossible de s'y méprendre : fière et douce, elle était riche d'un beau passé. Comment l'accorder aux sabots grossiers, à la blouse du personnage ?

Celui-ci cependant poursuivait :

— Voici votre sac, madame. Je vous souhaite de le porter avec bonheur et bonne santé.

Pour ne pas montrer sa surprise, Marc examinait les objets répandus dans la pièce. Ses yeux s'arrêtèrent sur un coussin de cuir blanc, orné de motifs sombres.

— Voulez-vous joindre cela au sac ? dit Oclilé.

Il avait obéi au réflexe ordinaire qui lui faisait offrir des cadeaux aux femmes qu'il courtisait. C'était chez lui générosité naturelle et aussi sentiment inavoué de se libérer par là d'autres devoirs.

Quand ils furent dehors, Marc demanda tout de suite :

— Mais qu'est-ce que ces gens-là ?

— Personne ici ne le sait, dit Thérèse avec animation. Lui, vous l'avez vu, entendu. Quant à mademoiselle Françoise, c'est une infirmière privée, une grosse femme que ne quitte jamais une expression réjouie et qui peut veiller un mois sans dormir. Elle parle parfois des voyages qu'elle a faits à Madagascar et en Guinée, c'est tout.

— Mais enfin, on connaît la vie des gens dans un village.

— D'eux rien, vous dis-je. On suppose que Ludovic est un ancien malade ruiné, qu'elle le soigne,

qu'il ne veut pas qu'on sache son nom, peut-être illustre. Ne haussez pas les épaules. Je ne fais pas du roman. Il y a ici des épaves bien plus lamentables. Si cela vous intéresse, je peux vous mener chez le cordonnier, qu'on appelle ici le *procureur*, parce qu'il est fils de magistrat. Vous verrez.

— Non, merci, j'ai tout le temps, dit Marc.

Pour revenir, ils prirent le funiculaire. Beaucoup de malades du *Pelvoux* s'y trouvaient. Quand Thérèse leur parlait, Marc détournait la tête avec une sorte de rancune. Au sanatorium, il dit à la jeune femme :

— Voulez-vous venir prendre un peu de porto chez moi ?

Elle hésita, décida de refuser, et, sous la pression de son regard, accepta.

— Dieu ! que votre chambre est laide, sans rien ! dit-elle.

— C'est vrai, il faudra que je fasse venir des étoffes et des gravures que j'ai à Paris. Mais asseyez-vous donc.

Elle prit une chaise et, pour ne pas voir la pièce désolée, la plaça face à la baie vitrée qui donnait sur la terrasse. Un groom apporta deux verres. La jeune femme n'y toucha pas, mais Oetilé avala le sien d'un trait sans s'en apercevoir.

Depuis qu'il l'avait rencontrée, il voulait Thérèse.

Maintenant que la lumière de midi la frappait en plein visage, faisant saillir sa grande bouche, le

désir devenait furieux. Entre ces murs nus, livrée à sa force, elle était à lui. L'habitude qu'il avait de vaincre, le sentiment obscur qu'il défiait ainsi son mal, le goût profond qu'il nourrissait pour les femmes, tout poussait Oetilé.

Il avança vers Thérèse sans que rien dénonçât sa volonté, mais décidé à tout. Pourtant, un regard si heureux toucha le sien qu'il s'arrêta.

— Elle est tout de même bien belle, notre prison, dit Thérèse.

Elle se retourna vers le paysage qu'elle connaissait si bien, mais que le soleil et les nuages renouvelaient chaque jour. Marc se tenait debout derrière la chaise de la jeune femme, les mains posées sur le dossier. Un instant, il contempla aussi les montagnes et au fond, lumineuse, la vallée. Puis ses yeux se portèrent sur la nuque de Thérèse.

En entrant, elle avait enlevé l'écharpe qui l'enveloppait et maintenant son cou était plus nu d'avoir été recouvert. Le regard de Marc en suivait la flexion, plongeait plus loin, vers des ombres secrètes. Oetilé se mit à trembler doucement.

Ce tremblement descendait vers Thérèse, l'enveloppait. Elle n'osait tourner la tête. De cet homme inconnu ce matin encore elle n'apercevait que les doigts longs et durs, mais noués tout près d'elle au niveau de ses épaules. Par le bois qu'il serrait à le rompre, se propageait en elle une force trouble dont elle devinait chargé tout le corps invisible qui la dominait.

Thérèse comprit qu'il ne fallait pas que se prolongeât, — fût-ce une seconde, — cet étrange magnétisme. Elle devait se lever. Alors elle n'aurait plus personne à craindre, ni lui, ni surtout elle-même.

Pendant une fraction infime du temps, elle crut la chose possible. Mais les doigts crispés, les effluves de leurs articulations avaient une puissance qu'elle ne put vaincre. Son corps ne bougea pas d'une ligne. Malgré son immobilité, Marc sentit et cette résistance et cet abandon. Il la saisit contre lui et, tandis qu'elle fermait les yeux, la regarda longuement comme si la profonde possession qu'il se promettait n'était rien auprès du spectacle de cette défaite.

VIII

— Jouez-vous un poker ? demanda Stream à voix basse.

Oetilé répondit avec étonnement :

— Mais d'où savez-vous que je connais le jeu ?

Le grand Anglais pencha encore plus près sa mince tête blanche.

— Et même vous le connaissez bien, dit-il.

Puis, se redressant et frappant avec sympathie Oetilé sur l'épaule :

— Vous avez une figure à ça.

Marc admira cette pénétration chez un garçon qu'il avait eu le temps de juger plus loyal que perspicace. Il y reconnut la complicité que noue entre deux hommes un vice commun, et, comme il distinguait, lui aussi, les caractères d'un joueur de classe sur le visage de Stream, il fut flatté de son estime.

— Je ferai volontiers une partie, dit-il.

— Alors, venez chez Lemerre.

— Je ne le connais pas.

— Pas d'importance, je vous introduirai.

Oetilé hésita une seconde : il attendait Thérèse pour sortir avec elle. Mais l'attrait de cette promenade lui pârut tout à coup décoloré. Était-ce qu'il se fatiguait déjà de la jeune femme ou que le plaisir du jeu diminuait pour lui tous les autres, — il ne voulut pas l'approfondir, mais, avant même qu'il en eût conscience, sa décision était prise : il suivrait Stream. Déjà, il sentait dans ses mains la joie électrique des cartes.

— Entendu, dit-il, je viendrai dans un quart d'heure environ.

— Chambre 76, au deuxième, renseigna Stream, et il se dirigea vers l'ascenseur.

Subitement, il revint vers Oetilé, murmurant :

— Ne le dites à personne surtout. Le docteur ne permet pas.

Et il s'éloigna avec l'air d'un conspirateur enfantin.

Marc déploya un journal. Autour de lui s'agitaient les groupes. Il était quatre heures et l'on venait au jardin d'hiver écouter l'orchestre.

En quelques jours, Oetilé, il ne savait comment et malgré lui, avait été présenté à tout le monde. Le *Pelvoux* était une manière de grand paquebot sur lequel on s'embarquait pour une destination et une durée inconnues. Il y régnait, pour les relations, la camaraderie facile des traversées.

L'ennui, un sort commun, rapprochaient les gens

que la maladie avait drainés du monde entier. Une curiosité aiguë et une propension à la confiance, venues du désœuvrement et de la tristesse, renseignaient vite les nouveaux. Les infirmières véhiculaient de chambre en chambre et en secret ce qu'elles pouvaient apprendre. Pour boire, pour jouer et pour danser, les malades se cachaient d'elles, mais, le lendemain, tout était révélé. Ainsi, Marc savait que sur ce canapé deux Suédois faisaient la cour à une petite Colombienne frivole et presque guérie, que l'homme au front de taureau, qui se tenait près de la grande baie, le regard perdu vers l'horizon comme sur la mer, achetait des bois précieux sur la Côte d'Ivoire et qu'un fauve pris au piège était moins prisonnier que lui ; que cet Espagnol ravagé, qui parlait à voix basse au violoniste, était le meneur d'une bande de jeunes gens et de jeunes filles acharnés à danser au prix de leur vie ; que ce vieillard immobile et d'apparence insensible, qui écoutait si bien la musique, venait voir, dans ce même sanatorium, mourir son troisième enfant.

La puérilité des intérêts, les intrigues ingénues, les souffrances désespérées, et la présence de la mort faisaient que le *Pelvoux* tenait à la fois du collègue, de l'hôtel de luxe et de l'hôpital. Plongé tout neuf dans cette atmosphère, Oetilé crut d'abord qu'elle devait étouffer toute vivacité de sentiments. Mais il s'aperçut bientôt qu'elle en développait, au contraire, l'acuité.

Un plaisir, ailleurs insignifiant, prenait, ici, une ampleur singulière. La brume apportait la détresse, le soleil rayonnait la confiance et la fête. Les femmes et les jeunes filles mettaient à s'habiller un souci dévorant. Une lettre suffisait à détruire l'équilibre de la journée. Une humeur instable, faite de brusques secousses, d'abattements imprévus, de rires trop nerveux, régissait les âmes.

Tout cela, Marc l'avait vu reflété en Thérèse, et une sourde inquiétude lui était venue. Déjà, de légers heurts lui avaient fait pressentir l'élément passionné d'une liaison qu'il avait crue telle qu'il les aimait, facile et sans complications. Mais l'agrément du corps de la jeune femme et de son esprit, qu'elle avait vif, l'empêchait de préciser ses craintes.

Pourtant, lorsqu'il vit s'avancer vers lui Thérèse, il les sentit renaître : elle avait trop de joie.

Quoi ! marcher sur un chemin neigeux, comment la simple perspective de cela pouvait-elle rendre à ce point radieux un visage ? Loin de se réjouir que ce bonheur vînt de lui, Marc en éprouva de la gêne et comme il ne voulait pas reconnaître dans ce sentiment un signe de lâcheté devant une attente à laquelle il se savait impuissant à répondre, sa gêne devint de l'irritation.

Thérèse ne s'en aperçut point et dit :

— Je suis furieuse d'être en retard, une amie m'a retenue. Je ne lui pardonnerai jamais de m'avoir fait perdre quelques minutes de marche avec vous.

Trop chargée de tendresse, elle ajouta très vite :
— Avec toi.

Comme si, dans ce tutoiement, elle prenait la revanche d'être obligée de tenir caché son amour. Malgré lui, Oetilé fut ému, mais sensuellement : cet accent, haletant et pressé, lui en rappelait un autre. Ce souvenir lui fit atténuer sa rudesse ordinaire.

— Ne regrettez rien ! dit-il. Je crois que je ne sortirai pas, je suis un peu fatigué.

Des images d'un paradis perdu se suivirent sous le front de Thérèse : le beau couchant contemplé ensemble, son chapeau qui lui allait si bien, la joie de se serrer contre Marc dans le froid du soir, le calvaire vers lequel elle voulait le ramener en souvenir de leur première rencontre.

Mais, aussitôt, une autre et douce vision se présenta à son esprit, acharné au bonheur : sa chambre, la terrasse, nacelle dans le crépuscule, Marc dans la pénombre. Elle s'écria :

— Eh bien ! reposons-nous, cela me fera du bien aussi, car je m'agite trop. Je vais faire porter du thé chez moi.

Oetilé eut un mouvement d'impatience. Thérèse ne voulait donc pas comprendre que toute sa journée n'était pas faite pour elle !

— Excusez-moi ! dit-il, j'ai disposé de mon temps.

— Quoi ? vous avez pu. Vous ne voulez pas vous dégager ?

— Impossible ! j'ai promis de faire un poker et, sans moi, tout serait désorganisé.

Elle voulut protester, mais, regardant le visage d'Oetilé, se tut, comprenant qu'elle aimait en lui ce qui la faisait souffrir.

— Je sortirai seule, dit-elle affectueusement. Gagnez.

Thérèse laissa Marc satisfait d'avoir évité une discussion mais en même temps mécontent d'elle, sans qu'il sût pourquoi.

Pierre Lemerre était un tout jeune homme. La phtisie l'avait terrassé comme il venait d'entrer à l'École Polytechnique. Transporté au *Pelvoux*, il s'y était miraculeusement remis, mais une course imprudente en automobile avait ravivé le mal. Depuis il ne quittait plus son lit.

Pierre, dans l'existence, aimait tout avec passion et gravité. Fils de grands bourgeois, il en avait hérité le sens du devoir, de la patrie, de l'honneur, des traditions familiales, avec une intégrité comme l'on n'en voit que dans les livres. Seul, l'amour qu'il avait du jeu brisait par instants cette rigide armature. Il n'aurait su dire d'où lui venait ce goût qu'il estimait indigne : aucun atavisme n'aurait pu l'expliquer. Jusqu'à son entrée au sanatorium, il n'avait jamais touché aux cartes. Mais il avait suffi qu'un soir, s'étant fait expliquer les règles sommaires du baccara, il comprît sou-

dain ce que renfermaient de hasard, de puissance, les signes gravés sur du carton, et comment en eux palpitait toute la chance, pour devenir aussitôt leur proie.

Se disait-il que ces alternatives de défaite et de victoire, que d'autres ont une existence entière pour connaître, lui ne les pouvait saisir que dans l'intensité factice et brutal du jeu, qu'il n'avait pas le temps, qu'il ne lui en restait que cette épure abstraite ? Ou simplement céda-t-il à l'un de ces démons que les plus sages portent longtemps en eux sans les connaître et qui, une fois réveillés, n'admettent pas de révolte ? Quoi qu'il en fût, malgré sa conscience qui le flétrissait et son épuisement, il jouait.

Quand Marc frappa à la chambre 76, il entendit derrière la porte un bruissement confus et quelques secondes passèrent avant qu'on lui criât d'entrer.

— Ah ! c'est vous, Oetilé, dit Stream, vous nous avez fait peur, car nous avions déjà commencé.

Et il retira de la table le manteau sous lequel on avait caché les cartes et les jetons.

Marc s'était arrêté sur le seuil. Une odeur de tabac à laquelle il n'était plus habitué l'avait pris si violemment à la gorge qu'il regretta d'être venu. N'était-ce pas stupide de compromettre ou même de retarder sa guérison ? Mais Stream le menait vers le lit de Pierre Lemerre.

— Un novice, mais qui promet, dit-il, en montrant le jeune homme soutenu par des oreillers.

Marc serra une main brûlante et moite, remarqua la maigreur des phalanges.

— Vous connaissez Victor Louvier, je crois, reprit Stream, pressé de se remettre au jeu. Et madame de Verneuil ? Aussi. Alors, choisissez votre place.

La table était accolée au lit du malade. Oetilé s'asit près de lui. Tandis que l'on battait les cartes, il examina d'un regard habile le visage des joueurs. C'était son premier coup de sonde.

« Avec Stream, pensa-t-il, je ne devinerais rien, il est de ma force. »

Sur les autres il mit aisément une étiquette : Lemerre, — un passionné ; Victor, — un bluffeur de peu d'envergure ; la femme, — une victime. Elle le lui sembla même tellement qu'il eut un soupir découragé. N'aurait-on pu vraiment trouver un autre partenaire ? En tout cas, il eût mieux valu jouer à quatre qu'avec elle. Dans cette lutte brève, cruelle qu'était un poker, quel élément d'intérêt pouvait offrir cette femme que Marc ne trouvait même pas jolie ?

Petite, chétive, un peu voûtée, elle avait des cheveux très blonds coupés court par derrière et qui lui couvraient le front jusqu'aux yeux. Son visage, auquel ils donnaient ainsi un caractère puéril, faisait mal à regarder, moins par les ravages qu'y avait creusés la maladie, que par une sorte d'égarément très doux, de stupeur confuse. Elle posait sur chacun des hommes réunis autour d'elle des

yeux pleins de crainte, de confiance et d'appel, comme si elle demandait qu'ils découvrirent en elle un ressort secret qu'elle n'arrivait plus à faire jouer. Ce n'est qu'ensuite qu'elle reportait son regard sur les cartes.

— J'espère que votre arrivée va changer la chance, dit Louvier à Marc. J'ai une poisse d'enfer.

Il parlait avec son assurance habituelle, certain que tout ce qui lui arrivait d'heureux ou de malheureux devait passionner les autres. Sans remarquer que les sourcils d'Oetilé se crispaient, il poursuivit :

— Tout ça vient de ce que l'on ne joue pas assez cher. Moi, j'ai l'habitude des gros coups. J'ai relancé jusqu'à cent mille.

— On verra bien, dit Marc brutalement. A vous de parler.

— Cent de mieux sans voir.

Stream passa. La jeune femme, d'un geste indécis, poussa un jeton sur la table.

— Plus deux cents, dit Oetilé.

Pierre Lemerre, avec un soupir, jeta ses cartes. Il lui en coûtait de renoncer au jeu, fût-ce une seconde. Automatiquement Marc nota ce regret, ainsi qu'il avait observé la maîtrise de Stream et l'hésitation de madame de Verneuil. Maintenant son regard pesait sur les mouvements de Victor. Celui-ci ébaucha un geste de refus, mais, croisant les yeux de Marc où luisait le plus insolent défi, s'écria :

— Avec cinq cents.

Toujours indécise, madame de Verneuil ajouta une plaque à celles qui s'accumulaient déjà.

— Plus mille, dit Marc.

Il était visible que Louvier perdait contenance, mais les yeux de Marc, toujours sur les siens, le provoquaient.

— Tenu, fit-il, bien qu'il n'eût plus assez d'argent devant lui.

— Tenu, répéta la jeune femme.

Victor prit deux cartes, madame de Verneuil une, Marc n'en voulut pas.

« Que peut-elle bien avoir ? pensa-t-il : un brelan maquillé ? Non, elle est trop simple. Deux grosses paires ? Elle aurait suivi si cher avec cela ? Elle en est bien capable. »

Après une longue hésitation, Louvier dit :

— Parole.

— Parole, répéta madame de Verneuil.

« Deux grosses paires », se dit Marc et il annonça :

— Deux mille.

Victor jeta ses cartes si violemment qu'elles rebondirent jusqu'au lit de Pierre.

— Nous ne sommes pas au café, dit Marc.

Louvier voulut répliquer, mais le visage d'Oetilé lui imposa silence. Cependant madame de Verneuil murmurait timidement :

— Je vois.

Marc abattit son jeu : une couleur.

— Est-ce que je gagne ? demanda madame de Verneuil en montrant ses cartes à Stream.

— Je le pense bien, dit l'aviateur avec respect. Quatre rois !

Sans sourciller, Oetilé poussa l'amas de jetons vers la jeune femme qui paraissait plutôt effrayée que contente de son gain.

— Bravo, Antoinette, cria Victor, bravo, ma vieille. Il n'y a de veine que pour les innocents.

Puis, s'adressant à Marc en montrant madame de Verneuil :

— Un fin petit châssis et qui vous a bien eu, hein ?

Il était visible que la victoire de la jeune femme sur Marc lui était un soulagement d'importance.

— Il me semble que vous devez mille francs dans ce coup à madame, dit Pierre Lemerre avec un peu de gêne.

— Ne vous en faites pas pour elle, nous sommes déjà en compte.

Oetilé ne dit rien, mais le pli véritablement féroce de ses lèvres fit sourire Stream.

— Si Victor n'a pas un jeu à tout emporter, cette partie lui coûtera plus d'un penny, grommela-t-il.

Il ne se trompait guère. A partir de cette minute, Oetilé s'acharna contre Louvier. La science du jeu, toutes les finesses et toutes les audaces, son contrôle absolu sur lui-même, l'avantage de ses traits indéchiffrables, il les mit en œuvre. Louvier

d'abord se méfia, mais, emporté bientôt par sa vanité morbide, il voulut forcer le jeu, intimider. Quelques coups lui réussirent, ou plutôt, pour lui faire perdre complètement la tête, Marc le laissa gagner. Puis il l'écrasa.

Étourdi par ces brusques assauts, Victor essaya de faire revenir la chance. C'était là que l'attendait Oetilé. Il savait qu'il existe un instant fatal où un joueur malheureux, qui ne se bride pas, se livre à merci. A l'ordinaire, il n'en profitait pas, n'aimant qu'une lutte serrée. Mais, cette fois, il fut impitoyable. Les autres se désintéressaient presque de leur jeu pour suivre ce duel inégal.

— Il l'assassine, murmura Stream à l'oreille de madame de Verneuil, qui ne comprenait pas ce qui se passait. Mais c'est du beau travail.

Pierre contemplait cette débâcle avec une fièvre où il entraît de la peur bourgeoise et une criminelle volupté. Son émotion était si forte que soudain il suffoqua.

— Ouvrez la fenêtre, murmura-t-il.

Voyant sa pâleur, Stream eut un remords.

— Il vaudrait mieux cesser, dit-il.

Les joueurs regardèrent Lemerre. Lui n'osait pas les congédier, mais il était sans force. A ce moment, une voix de femme, très claire, demanda derrière la porte :

— C'est moi, Pierre. Je peux entrer ?

— Mais certainement, dit le jeune homme.

Tout le monde se leva et Louvier comprit avec

désespoir que la partie était terminée. Il devait à Marc plus de dix mille francs. La jeune femme, qui était entrée, alla droit au chevet de Pierre. Les hommes prirent congé d'elle. Antoinette de Verneuil la salua humblement.

En sortant, Oetilé dit à Victor :

— Je suis au numéro 32... pour notre compte.

Louvier suivit machinalement madame de Verneuil et Stream qui se dirigeaient vers le grand escalier. Au sortir du couloir obscur, l'aviateur fut frappé du visage de Victor. Toute arrogance en avait disparu ; il ne s'y étalait qu'une rage morne et basse.

— Dites donc, vieux, demanda soudain Victor au pilote, vous ne pourriez pas m'avancer dix billets. Je dois en recevoir cinquante demain de mon père, mais ça me gêne de faire attendre cet inconnu.

— Impossible, j'ai déjà de la peine à payer mon whisky et à nourrir mon automobile.

— N'en parlons plus, je m'arrangerai.

— Je pense bien, votre père est riche assez... A bientôt. Je vais au village.

Victor rejoignit Antoinette sur le palier.

— Tiens, vous avez oublié de vous regarder dans la glace, dit-elle en riant devant le vaste miroir qui reflétait leurs silhouettes.

— Vous êtes bonne, dit-il. On voit bien que vous avez gagné.

— Ah ! c'est cela, mon pauvre Vic. Voulez-vous que je vous prête quelque chose ?

— Mais non, mais non, dit-il si mollement qu'elle se mit à chercher dans son sac.

Il haussa les épaules et dit :

— Si vous croyez trouver ce qu'il me faut là-dedans.

— Ah ! c'est beaucoup...

— Vous avez bien vu ce que j'ai perdu.

— Cela, vous savez que je ne peux pas.

— Alors, inutile de faire la généreuse.

Elle le considéra un instant, surprise, puis demanda avec un accablement très doux :

— Pourquoi êtes-vous si brutal ?

Malgré son insolence, quelque chose qui ressemblait à de la honte se glissa en Victor.

— C'est ma façon de parler, dit-il avec un mauvais rire. Au fond, je suis un bon type. La preuve...

Il l'embrassa dans le cou. Sous ce baiser, Antoinette resta immobile et seules ses paupières battirent plus vite.

— Allons, il n'y a rien à faire, grommela Louvier, il faut que j'aille chez Édith.

Madame de Verneuil descendit très lentement les escaliers. En bas, des jeunes gens l'accueillirent joyeusement.

— On va boire des cocktails chez l'Italien, lui dit-on. Il a de nouveaux disques, venez-vous ?

Antoinette sentit qu'elle avait beaucoup de fièvre, mais se laissa entraîner.

Victor trouva Édith très joyeuse.

— Je viens de passer une bonne heure, dit-elle. Nous avons étudié de l'histoire avec le petit Aldo et madame Oetilé.

Ce nom ranima la rancune de Louvier. Il eut besoin de faire mal.

— Vraiment, dit-il en ricanant, pour le temps qu'il nous reste à vivre, c'est bien la peine d'apprendre des choses éternelles !

Cette raillerie ne blessa pas la jeune fille. Elle était invulnérable à la bassesse ou à la méchanceté, car elle ne les reconnaissait point. Une parole dure, un acte vil ne lui semblaient pouvoir venir que d'une souffrance qu'elle ignorait encore et son seul souci était de la découvrir pour la consoler.

Comme elle savait que Louvier, bien qu'il fît profession de mépriser les soins, tremblait pour sa santé, elle demanda :

— Vous allez moins bien, aujourd'hui ?

Cette candeur, mieux que ne l'aurait fait la méfiance, désarmait le mensonge qu'elle rendait sans objet. Victor dut y renoncer une fois encore avec un secret dépit. Il en voulait à Édith de la franchise à laquelle elle l'obligeait et d'avoir à se montrer devant elle et surtout devant lui-même, tel qu'il était, sans maquillage.

Se laissant tomber sur le lit de la jeune fille, il dit :

— J'ai beaucoup perdu et il faut que je paie demain au plus tard.

— Combien ?

Il avoua le chiffre.

Elle demeura un instant atterrée. Sa faible poitrine soulevait plus vite la couverture.

— Et Oetilé ne peut pas attendre, demanda-t-elle ; voulez-vous que j'en parle à Syngie ?

— Non, non, c'est impossible, s'écria Victor, à qui le visage impitoyable de Marc était apparu.

— Et votre père ?

Il hésita. Fallait-il laisser tomber ce dernier masque ? Il comprit que c'était nécessaire.

— J'ai reçu, dit-il, une lettre de lui. Il ne veut plus rien savoir. Ah ! ces biens portants ! Il crève d'argent et il lésine. Le...

Il allait prononcer quelque insulte, mais Édith l'arrêta.

— C'est que vous avez fait bien des bêtises, mon pauvre chéri.

— Vous vous mettez de son côté aussi. Il ne manquait plus que cela. Vous savez bien que si nous ne sommes pas encore mariés, c'est qu'il ne veut rien lâcher.

Il n'ajoutait pas que, pour avoir un prétexte à retarder ce mariage qui, depuis qu'Édith était gravement malade, lui faisait peur, il avait décrit son état sous les pires couleurs à ses parents. Comme elle ne répondait rien, il demanda à voix basse :

— Alors, que vais-je faire pour demain ?

— Heureusement, je ne dépense pas beaucoup, dit la jeune fille, avec un sourire timide. J'ai

encore un peu d'argent à la banque. Vous pouvez aller le chercher demain matin.

— Vous ne me méprisez pas d'accepter ? murmura hâtivement Victor. Un jour ou l'autre, nous serons mariés tout de même ; alors, ce qui est à moi est à vous et réciproquement. N'est-ce pas ?

— Mais oui, mais oui ne vous tourmentez point.

Ce débat épuisait la jeune fille. Il y eut un assez long silence.

— Édith, ma petite Édith, cria tout à coup Louvier, je suis ignoble. Je salis tout. Et puis je viens d'embrasser Antoinette Verneuil.

Des plaques blêmes affadissaient encore ses joues qui avaient la couleur du papier buvard, des notes hystériques, profondément sincères, tremblaient dans sa voix. Édith, d'un mouvement égal, tirailait les draps comme pour s'en protéger. Une buée humide était venue à ses yeux qui, à travers elle, avaient plus de lumière encore.

— C'est bien de la peine en un seul jour, dit la jeune fille sans reproche et comme s'adressant à elle-même.

Caressant de ses paumes presque transparentes les mains de Louvier, elle ajouta :

— Mais, puisque vous en avez autant que moi, n'en parlons plus. Dites-moi plutôt les gens qui étaient à votre poker.

Victor sentit dans cette question l'inapaisable curiosité des grands malades qui n'ont de contact avec le monde que par les récits qu'ils en

entendent. Mais il ne voulait pas la satisfaire. Cette chambre lui était odieuse à cause de l'humiliation qu'il venait de s'y infliger. Il se leva.

— Déjà ? demanda Édith. Je ne vous ai pas vu depuis hier.

— Le docteur m'attend pour me radiographier. Elle le crut, soupira :

— Mais revenez vite après.

— Naturellement, répondit Victor.

Il sortit plein de haine pour elle, pour lui, pour tout l'univers.

Si bien qu'en passant devant la porte de Lemerre, il dit presque tout haut :

— Encore deux saintes-nitouches qui font l'amour.

Or, s'étant assise au chevet de Pierre, Marthe Desfeuilles n'avait rien dit. Ce fut lui qui parla, répondant à l'interrogation de son regard :

— Oui, j'ai encore joué.

Elle considéra le visage défait, les joues plus creuses et les yeux, tout à l'heure si brillants, qui n'étaient plus que deux gouttes d'eau morte. Elle dit avec découragement :

— Vous ne voulez donc pas guérir ?

Il était si faible qu'il ne put montrer sa désolation que par un haussement des sourcils. Certes, il désirait la santé avidement et savait que s'il sortait de ce lit de faiblesse et de fièvre, sa vie serait droite et noble comme une route d'Ile de

France escortée de peupliers. Mais que faire contre cette angoisse délirante, invincible, qui brisait en lui toute volonté lorsque les puissances du hasard le tenaient ?

Marthe comprit ce que ce léger mouvement avouait et se révolta. Un pli dur vint couper son front qu'elle avait blanc et poli. Les détails de la pièce auxquels jusque-là elle n'avait pas voulu prêter attention, la frappèrent : la cendre répandue sur le lit, les bouts de cigarettes traînant partout, le tapis de la table tiré jusqu'à toucher le plancher, les cartes et les jetons mélangés, tout ce désordre de corps de garde qui blessait profondément son besoin de règle.

Sans dire un mot, elle se mit à ranger la chambre.

Pierre avait fermé les yeux, mais chaque pas que faisait la jeune femme retentissait profondément en lui. Il souffrait de cette muette réprobation, d'autant plus que tous les reproches que pouvait lui adresser Marthe, il se les faisait, décuplés, lui-même. Leur dégoût ne pouvait avoir de nuances différentes, car il suffisait de les regarder pour les sentir composés d'une matière identique.

Élevés selon les même lois par des familles qui se connaissaient depuis leur enfance, nourris du même sang prudent, ils avaient traversé une époque trouble entre toutes, sans que rien n'eût altéré les vertus léguées à eux par une lignée de gens de robe et de légistes. Ils avaient la même

mesure dans les gestes, la même assurance dans la voix. La rigueur de leur éducation les avait débarrassés des désirs dangereux et du doute. Ils connaissaient leurs devoirs, ceux des autres, les limites de la pitié et de l'amour, leurs ancêtres leur ayant transmis, en même temps qu'une fortune matérielle, un héritage de jugements et d'admiration sans appel.

Qu'importait que Pierre eût dix-neuf ans et que Marthe, un peu plus vieille, fût plus valide que lui, qu'elle fût mariée et mère. L'âge, la santé, les conditions sociales, ne pouvaient apporter de changements notables à des êtres tenus dans un moule strict et munis avant leur naissance d'un viatique indestructible amassé par des générations.

Aussi toutes les pensées que remuait la jeune femme en mettant de l'ordre dans la pièce, elles passaient également sous le front brûlant de Lemerre.

— Marthe, dit-il, quand elle eut terminé, je vous donne ma parole de ne plus jouer d'ici deux mois.

Elle fut sensible à cette promesse, mais la restriction qu'elle contenait l'empêcha d'être apaisée complètement.

— Voyez à quelle compagnie votre passion vous oblige, dit-elle : un alcoolique, un garçon sans scrupule ni délicatesse, une femme que tous les hommes se croient le droit de tripoter.

La bizarre reconnaissance qu'il portait à ses

camarades de jeu poussa Pierre à les défendre. Il choisit le pilote anglais comme le plus aisé à justifier.

— Vous êtes dure pour Stream, dit-il, vous savez bien qu'il a abattu sept avions et qu'on doit lui passer beaucoup pour cela.

— C'est vrai pour lui, dit-elle, mais l'autre, Louvier ! Et cette malheureuse !

Sa sévérité n'avait rien de la pruderie, elle lui était naturelle comme le charme sérieux de son visage régulier, comme ses cheveux qu'elle portait longs et enroulés en calmes tresses. Elle poursuivit :

— Je sais qu'elle a dû quitter un mari brutal, on dit qu'elle a aimé follement un homme qui s'est tué dans un accident, qu'elle se croit condamnée et qu'elle brûle sa vie. Mais quand on porte un beau nom, on ne le salit pas. Et cette manière de se coiffer !

D'une autre que de son amie, Pierre eût pu croire à de la jalousie, car chaque fois qu'il leur arrivait de parler d'Antoinette de Verneuil, c'était le même emportement, mais il était trop d'accord avec Marthe pour concevoir un tel soupçon. Il ne répliqua point, pressé de s'évader de cette atmosphère douteuse qui n'était pas la sienne. Marthe en sentait également le besoin.

— Vous êtes trop fatigué pour parler, dit-elle. Voulez-vous que je vous lise quelque chose ?

— Oh ! oui, ceci, tenez.

Elle prit un tome des *Essais* de Montaigne, et demanda :

— A quelle page ?

— Où vous voudrez.

Elle lisait d'une voix juste, paisible. Elle ne goûtait guère le vieux texte magnifique, mais elle aimait voir sur les traits détendus de Pierre une sérénité toute spirituelle. En outre, elle était de celles qui estiment que, pour les choses de l'intelligence, les hommes ne doivent aux femmes aucune explication.

Un grand calme était sur cette chambre.

Cependant Stream avait rapidement gagné le village. Il y allait sans but, mais quand il passa devant le grand cabaret où le gaz brûlait, il sut qu'il venait boire.

Ce n'était pourtant pas son heure habituelle. A l'ordinaire il se gorgeait d'alcool le matin pour pouvoir entamer la journée, et le soir pour que vînt le sommeil. Mais la partie de poker l'avait énervé. Non qu'il fût sensible aux cartes. Il jouait depuis trop longtemps et trop bien pour qu'elles pussent l'émouvoir fortement. Mais l'espèce de chasse qu'Oetilé avait donnée à Louvier, avait mis en branle chez lui d'obscures réminiscences.

Un passé encore proche de violence, d'ardeur à donner la mort, se trouvait réveillé. Comme il ne réfléchissait guère et qu'il vivait végétalement de la minute présente, il ne pouvait définir quel

malaise l'avait poussé une fois de plus vers ce cabaret douteux.

— Pourquoi diable suis-je encore là ? grommelait-il en s'asseyant. Changer mon Jhonny Walker contre leur drogue !

Mais ces tables avec leur toile cirée, ces banquettes de bois blanc, la figure de la femme au comptoir, lui en rappelaient d'autres, au front, et des camarades et tant de choses qu'il ne pouvait discerner en lui. Il venait là comme un animal malade revient vers le soleil.

On connaissait ses goûts pour cet endroit. On l'y aimait comme dans tout le village pour sa simplicité, sa largesse et la forme sympathique de son immense corps. La patronne lui apporta en souriant son breuvage accoutumé : du cognac pour les trois quarts du verre, de l'eau de Seltz pour un quart, de la glace. Avec méthode et patience, il avait enseigné le dosage exact jusqu'à ce qu'il fût satisfait. On plaisantait sa manie, mais elle inspirait de la considération comme un rite.

— Eh bien ! ça va, monsieur Stream, la santé ? demanda la patronne. Voilà quelque temps qu'on ne vous a plus vu. Le temps pourtant était beau.

Le pilote répondit avec sa politesse ordinaire :

— Réellement, madame, je ne sais plus. Le docteur m'a tenu couché, mais je ne me sentais pas plus mal.

Il oubliait que, pour maintenir l'égalité de son climat intérieur, il avait pendant les heures de

fièvre doublé sa ration de whisky. La patronne hocha la tête. C'était la quatrième année qu'elle le voyait revenir. Il s'en allait chaque fois à peu près guéri, mais quelques mois de vie nocturne le renvoyaient au sanatorium. Sans doute la pratique des sports violents lui avait façonné un corps qui tenait ferme, mais à chaque hiver la bonne femme le voyait céder davantage.

— Vous êtes mon meilleur client, monsieur Stream, dit-elle. Eh bien ! si j'étais sûre que vous ne boiriez pas ailleurs, je refuserais de vous servir. Ça ne peut pas vous mener à bien. Et quand je vous le dis, c'est vrai. J'ai l'œil meilleur que bien des médecins.

Elle ne se vantait pas, elle avait vu arriver les premiers malades aux Aiguilles Bleues, et son regard de paysanne, habituée à soigner plantes et bêtes, avait acquis pour la destruction de la chair une divination à peu près infailible.

Stream le savait et conçut de ses paroles un mauvais augure, car, malgré son absence de nerfs, il était superstitieux. Par courtoisie, il ne montra rien du coup qu'il avait reçu, mais, comme il fallait le combattre, demanda un second mélange.

Il buvait avec une régularité d'horloge. Entre chacune de ses gorgées coulait le même nombre de secondes, et il avait, pour lever et abaisser son verre, les gestes patients avec lesquels les fumeurs d'opium préparent leurs pipes.

La porte s'ouvrit doucement.

— Salut, monsieur Hallier, dit la patronne.

Sans répondre, l'homme alla d'un pas traînant s'asseoir dans le fond de la salle. Son corps s'écrasa, veule, sur la banquette. Stream reconnut le *procureur*. Ils se saluèrent d'un bref mouvement de tête. Bien qu'ils ne se fussent jamais parlé, ils se connaissaient bien.

— Mon vin rouge, dit Hallier de sa voix sourde.

Autant la façon de boire de Stream était ordonnée, autant le cordonnier montrait d'avidité. Sa main tremblait, tandis qu'il portait le liquide épais à sa bouche et sa gorge avait des pulsations spasmodiques.

Ils ne se regardaient point, mais une sympathie obscure circulait entre eux. Chacun poursuivait avec ténacité sa paix toxique. Depuis longtemps ils n'étaient plus capables d'être ivres ni l'un ni l'autre, de cette ivresse du moins qui se voit. Ils recherchaient seulement la fermentation profonde de l'alcool et qu'il transformât leur monde intérieur.

A cette heure, ils étaient seuls dans la salle. Une lumière économe tremblait sur le carrelage sombre. Au comptoir tricotait la patronne. De temps en temps, un chat roux traversait la pièce. Son pas muet le portait dans la pénombre comme un fantôme.

Le cordonnier, en qui montait une lucide torpeur, pensa à Baudelaire. Pour mieux écouter la

voix des strophes qui bruissaient en lui, il s'accouda, les mains bouchant ses oreilles. Quand leur chant se tut, il commanda une autre bouteille. Alors lui vinrent des souvenirs du lycée, de la maison paternelle, et puis des livres, des livres, des livres. Par armoires pleines. Il avait le droit de choisir ceux qu'il préférait, de les emporter. Quelque part, au soleil, propre et riche, il les ouvrait.

Pour Stream, c'étaient d'autres images. L'escaldrille, le terrain et la chasse, là-haut, dans le ciel intrépide. D'un geste à peine sensible, il caressa la proue des avions, l'aube, sa mitrailleuse, le vent, frère des hélices. Des figures joyeuses de camarades se montrèrent, le casque au front. Il s'envolait. Il était de nouveau seul maître à bord avec le hasard.

Le chat glissait comme une fumée rousse. Parfois, la patronne jetait un regard sur les deux hommes silencieux.

Dehors, la nuit était captive des montagnes.

Quand Stream sortit du cabaret, il se dirigea vers le hangar où était enfermée sa voiture.

— De l'air, de l'air, murmurait-il, car la seule manifestation de son ivresse était qu'il se parlait à voix basse.

Il croisa Thérèse.

— Je viens de chez le coiffeur, dit-elle tristement, je voulais porter des bonbons à sa femme. On ne m'a pas laissé monter.

— Il faut balayer ces pénibles choses. Venez faire une course en auto.

— Volontiers, j'en ai besoin.

La voiture de Stream n'était pas des plus puissantes, mais il savait la pousser à la limite de sa vitesse. Ce soir-là, il effraya Thérèse qui, pourtant, était souvent sortie avec lui.

Bien qu'il courbât sur le volant son corps mince et long, il dépassait de toute la tête le pare-brise. Il semblait ainsi précipiter encore la course démente. Sous l'œil dévorant des phares, la neige étincelait. Des arbres, des ravins, des maisons, des hommes... Les virages étaient des acrobaties mortelles.

— *Looping the loop!* criait Stream avec un rire délirant, chaque fois qu'il évitait d'un fil les rochers abrupts postés aux tournants.

Un vent glacé l'attaquait au visage. Il le défiait et, pensant aux autres, ceux des hauteurs libres, du plein ciel, lui offrait sa poitrine. Le bruit du moteur lui paraissait chétif auprès du grondement des avions, qui fait un silence plus profond que celui de la solitude.

La lune se leva sur un saisissant paysage. De grandes ombres marquaient la place des monts. Dans les trouées se creusaient de clairs abîmes. Les phares allongeaient sur les pierres des traits de feu. Et tout passait, dansait, flottait comme dans un vertige.

Parfois, Stream penchait vers Thérèse l'écume

de ses cheveux et criait, oubliant toute autre langue que celle dont il avait été nourri.

— *That's a ride.*

Soudain la voiture patina, mais un coup de volant et de freins conjugués l'arrêta au bord d'une crevasse béante.

— Je n'ai plus la main, murmura Stream, il faut rentrer.

Thérèse le vit porter un mouchoir à ses lèvres.

Comme si, désormais, il n'était plus sûr de lui, le pilote remonta la côte avec une prudence extrême et la jeune femme ne fut au *Pelvoux* qu'à l'heure du dîner.

Son premier mouvement fut de voir Marc. Elle ne le put trouver nulle part. Désemparée, étourdie, elle erra du hall au jardin d'hiver, incapable de se mêler aux groupes, l'œil aux aguets, espérant toujours le voir apparaître.

Soudain, à son désarroi, elle mesura combien Oetilé lui était nécessaire. Jusque-là, la nouveauté de son bonheur avait tenu chez Thérèse la pensée en suspens. Les journées avaient passé si rapides, si pleines, tandis que s'étalait en elle, large et légère, une félicité qui retentissait dans chacune de ses cellules. Que Marc en fût la source, elle le savait sans doute, mais de la façon végétale dont un corps s'imprègne de lumière. Et voici qu'elle en prenait conscience. Un tremblement la parcourut qui venait de si loin qu'elle n'osa d'abord formuler sa pensée. Puis elle se dit : « Je l'aime », et répéta

ces mots, comme incrédule, car elle avait désiré pouvoir les prononcer depuis si longtemps qu'il lui semblait impossible que leur jour fût déjà venu. Mais l'évidence éclatait. « Oui, je l'aime », dit encore Thérèse.

Une glace lui renvoya son image et elle en fut saisie. Comme cette femme qu'elle apercevait était belle. Se reconnaissant, Thérèse eut un sourire radieux. « C'est à lui que je le dois, pensa-t-elle. Il a tout changé de ma vie. Comme il est fort... comme il me comprend. » L'immense espoir qui la portait se traduisait par des images vagues mais souveraines : le divorce... une existence renouvelée.

« Il faut que j'aille chez lui... lui dire », décida-t-elle brusquement.

Oetilé n'était pas dans sa chambre, mais elle l'attendit sans impatience, toute à sa miraculeuse découverte.

Il rentra, se laissa embrasser par Thérèse, puis alla s'étendre sur le lit. Elle voulut s'asseoir à ses côtés, mais il se recula brusquement pour laisser un espace vide entre leurs corps. Surprise, mais heureuse encore, Thérèse demanda :

— Tu es fatigué, mon chéri ?

— Du tout.

— Le poker a été malheureux ?

— Au contraire.

— Je t'ai cherché partout. Je ne t'ai pas vu au restaurant.

— Je le regrette.

A mesure qu'il répondait ainsi, Thérèse perdait pied. Elle sentait, au lieu de la joie qui l'avait portée, un vide affreux s'établir en elle. Cette face close, ces yeux qui se posaient sur elle, sans la voir, comme si elle n'existait pas, l'épouvantaient.

Elle eût voulu lutter, questionner, arracher à Marc le secret de sa froideur. Mais une telle peine lui nouait la gorge qu'elle ne le pouvait pas. Comme son chagrin lui faisait un visage serré, inerte, Oetilé crut qu'elle voulait lui tenir tête. Un bref sourire montra son assurance d'être le plus fort. Il croisa ses mains sous la nuque et, immobile, attendit.

Il ne se demandait pas les raisons de la colère qui, en face de Thérèse, l'avait soudain saisi. Depuis qu'ils s'étaient quittés dans le hall, il n'avait guère songé à elle. Le jeu d'abord, des papiers reçus de Paris qu'il avait dû examiner, enfin une conversation avec Syngie dont une lettre de son frère avait fourni la matière, avaient tenu son esprit en alerte. Sans doute une sourde irritation avait relié comme une trame subtile ces occupations diverses. Elle s'était révélée dans l'acharnement qu'il avait mis à traquer Louvier, dans la nervosité des signatures qu'il avait apposées, mais ce que ses muscles avaient trahi, lui n'en savait rien.

Une question balbutiée par Thérèse et surtout sa propre réponse firent entrevoir à Marc ce qu'il lui reprochait.

— Tu ne demandes pas ce que j'ai fait ce soir, dit-elle.

— Tu n'as pas jugé bon de m'en avertir. Je ne suis pas curieux.

Maintenant il savait. Il en voulait à la jeune femme d'avoir pu se passer facilement de lui pendant plusieurs heures. Déjà, au moment de la quitter, il avait éprouvé une surprise irritée. Il n'y avait point fait attention alors, mais elle venait du peu d'insistance que, à son gré, Thérèse avait montré à le retenir. Certes, il n'eût point cédé à des prières plus pressantes, mais inconsciemment il les attendait, les désirait.

A la table de poker, il s'était assis avec ce ferment obscur de rancune. Il l'avait porté toute la soirée durant et à mesure que le temps passait, l'imperceptible noyau gonflait en lui. Maintenant le fruit amer éclatait.

Ce n'était pas chez Marc un signe d'amour, mais d'orgueil, de son orgueil si fort, qui, dans ses relations avec les femmes, atteignait au paroxysme. Il les dédaignait trop pour ne pas se sentir blessé d'une marque d'oubli ou de négligence. En outre, s'il redoutait l'excessif attachement que lui montrait Thérèse, il s'était, peu à peu et sans s'en apercevoir, habitué à compter sur lui comme sur une chose due.

Tout cela perçait dans sa voix, dans son attitude. Plus habile, la jeune femme aurait su l'apaiser rapidement, mais elle l'aimait trop pour deviner

qu'il lui demandait seulement ce qu'elle brûlait de lui donner : un redoublement de soumission. Elle essaya d'expliquer, de montrer qu'elle avait raison et Marc ne s'en raidit que davantage.

— Écoute, dit-elle, si je ne suis pas venue plus tôt, c'est d'abord que je croyais te gêner, et puis Stream m'a emmenée trop loin en voiture.

Oetilé se recueillit un instant pour ne rien laisser paraître du coup que lui avaient porté ces paroles. Ainsi, c'était pour un autre homme que Thérèse n'était pas rentrée.

— Je ne te demande aucune explication, répliqua-t-il froidement. Mais puisque tu crois devoir m'en fournir, je te dirai que Stream est toujours dans le hall à cette heure et que je ne vois pas pourquoi tu es ici.

— Tu es jaloux ?

Il y avait beaucoup de désarroi dans ce cri (car tout le monde savait au *Pelvoux* que, cloîtré dans l'enchantement de l'alcool, Stream ne se souciait pas des femmes), mais aussi une inconsciente joie. Marc aussitôt s'appliqua à la détruire.

— Jaloux ? dit-il, comme étonné. De toi ? Non.

Il était si maître de lui que son accent était sincère. Or jaloux il l'était cruellement, par la force même de son despotisme et, plus vulnérable que d'autres plus amoureux, il souffrait des plaisirs les plus innocents, s'ils échappaient à son contrôle. Mais il mettait toute sa volonté à n'en rien laisser paraître.

Thérèse fut la dupe de cette dissimulation forcée. Humiliée, sentant l'approche des larmes, elle s'écria :

— Alors, pourquoi me tortures-tu ? J'ai simplement voulu me distraire.

— De quoi ?

Cette fois elle eut une révolte.

— Mais de ton abandon. Tu ne vois donc pas que je ne respire que lorsque tu es là, que cette promenade que tu m'avais promise, j'en vivais depuis le matin.

Il sentit qu'elle disait la vérité, qu'elle souffrait. Mais ce n'était pas assez. Son orgueil, pour l'atteinte qu'il avait reçue, exigeait d'elle encore plus d'abaissement.

— Tu ne m'as pourtant pas beaucoup retenu de jouer, dit-il.

— C'est que j'ai peur de te déplaire. Je veux que tu te sentes libre, je t'aime trop.

Elle tendait vers lui un visage suppliant où tremblait une grande bouche fraîche. Son parfum emplissait la chambre. Comme Thérèse s'avouait très humble, Marc sentit fondre sa rancune.

X

Thérèse, légèrement fatiguée, avait déjeuné sur la galerie et Marc, après le repas, était venu l'y rejoindre. Il faisait très beau. Bien que le store fût baissé, l'ardeur du soleil s'infiltrait à travers l'étoffe brûlante et la terrasse était comme une tiède cellule suspendue dans l'air pur.

— Veux-tu que nous allions dans ma chambre ? demanda Thérèse.

Elle avait parlé très bas, car des galeries voisines on pouvait entendre chaque mot.

— Restons ici, plutôt, répondit Oetilé. Ne trouvez-vous pas que l'on est bien ?

Quoiqu'elle supportât impatiemment la contrainte qu'imposait à sa tendresse la promiscuité des terrasses, Thérèse ne put en vouloir à Marc de son refus. Il était à moitié étendu près d'elle dans un fauteuil. Tout en lui respirait le bien-être et Thérèse était heureuse de voir vivre, animale-ment,

le corps qu'elle aimait. Dépouillé de pensées, les yeux clos, il semblait lui appartenir davantage. C'était la première fois que Thérèse surprenait cette violente figure au repos. Ainsi, comme elle était séduisante. L'ombre des paupières baissées y marquait une tache douce. Une respiration régulière faisait à peine trembler les lèvres.

— Il n'y a rien de plus beau, pensait Thérèse, qu'un homme fort qui a l'air d'un enfant.

Le silence ne lui pesait pas, alors qu'à l'ordinaire, dans son inquiétude passionnée, elle le redoutait comme une menace.

Autour d'eux la vie du sanatorium poursuivait son cours. En bas, des groupes se promenaient sur la neige étincelante. Sur les terrasses, ceux que la maladie tenait étendus conversaient. Une voix grasseyante lisait à quelqu'un les colonnes d'un journal sportif et les commentait avec passion. Il s'agissait d'une course d'automobiles et la voix qui traînait tout l'argot des faubourgs, disait :

— Ramluit prend les virages trop longs. Alors monte là-dessus pour gagner une coupe avec les foies qu'il a.

— C'est Maltoli, le coureur, n'est-ce pas ? dit Marc sans ouvrir les yeux. Il n'arrête pas de parler, cet animal.

On entendit le froissement du journal jeté par terre ; puis la voix reprit avec une nonchalance amère :

— Quel métier, hein ! mon vieux, quel métier.

Si tu faisais gazer ma T. S. F., on penserait moins.

Des sons accourus de tous les points de l'espace grésillèrent quelques secondes et, soudain, s'éleva un chant net.

Marc rejeta la tête en arrière comme s'il avait reçu un coup.

— Vous devenez nerveux, dit Thérèse avec douceur.

Mais Outilé ne répondit point. Une expression un peu hagarde était dans ses yeux et ses mains tremblaient. Tout près de lui, vivante, résonnait la voix de Reine. Il l'aurait reconnue entre mille, car elle chantait la complainte de Philippe, l'air des marins en bordée.

— La télégraphie sans fil, murmura-t-il comme pour se rassurer.

Mais le choc avait été trop violent et Marc ne pouvait croire encore que Reine ne fût point là. Il la cherchait inconsciemment du regard, tandis que la belle voix, avec les intonations qu'il avait si souvent entendues, soutenait le refrain. Quand elle se tut, il eut mal, comme s'il avait dû de nouveau s'arracher à Paris. Elle était là-bas, elle et lui...

Thérèse fut saisie par l'émotion qui bouleversait les traits d'habitude immobiles.

— Tu ne te sens pas bien, demanda-t-elle.

Il murmura, tâchant de se ressaisir :

— Non... ce n'est rien.

Puis, cédant tout à coup à un besoin de réconfort comme il n'en avait jamais ressenti, et avec

un sourire humble, qui, s'il l'eût surpris, l'eût brûlé de honte :

— Rentrons, veux-tu ?

Thérèse eut un tressaillement de joie. Elle se levait déjà de sa chaise longue lorsqu'elle entendit Maltoti qui disait avec mélancolie :

— Boucle l'appareil, vieux ! Voici la cure.

D'un même mouvement, la jeune femme et Octilé consultèrent leurs montres. Il était deux heures. Alors, sans hésitation, Thérèse reprit sa pose et Marc alla s'étendre sur sa terrasse.

XI

A deux heures de l'après-midi, comme un couvercle ouaté, sur le *Pelvoux* le silence tombe. La cure commence qui porte son nom.

Aux balcons, les grands stores sont baissés. Ils protègent contre le vent, la neige, le soleil et les sons. Sur leurs lits, les malades s'allongent immobiles. Ni livres ni jeux. Il faut que le corps et l'esprit, livrés à eux-mêmes, connaissent l'absolu repos.

Ils sont tous là, parallèlement alignés, comme pour une étrange revue que passe un chef invisible et sévère.

Pas un bruit dans les corridors. Il est interdit de passer sur le terre-plein qui borde le bâtiment. Dans le village même les gens évitent de sortir.

Alors, tandis que s'endorment les agitations, un regard intérieur s'ouvre sur les malades. Les plus frivoles n'y peuvent échapper. Du recueillement auquel chaque jour les oblige la cure, naissent des

pensées vagues et sourdes. Le corps engourdi communique à l'esprit une torpeur féconde. Tout ce qui l'encombrait dans les heures passagères, les vanités, les fièvres mesquines, — tout se décante, s'apaise.

Des nuages flottent. De lourds choucas s'abattent sur la neige.

Comment ne pas saisir l'essentiel des choses ? Les règles profondes de la vie s'imposent aux cœurs dont la cadence jamais ne fut aussi égale. Jamais non plus on ne la peut saisir aussi exactement que dans cette maison muette. Douce et vaillante mécanique, elle mène son labeur fidèle. Les malades écoutent sa leçon.

Ils écoutent bien d'autres voix encore que l'on ne peut entendre qu'à ces heures. Souvent, au cours de la journée, ils essaient d'en faire revenir l'écho. En vain. Ces voix se nourrissent du silence des montagnes qui, par miracle, étend son bienfait jusqu'à la demeure des hommes fragiles, lorsqu'ils se taisent. Que disent-elles ? Nul de ceux qui ont perçu leur murmure ne saurait le répéter. Mais, peu à peu, de jour en jour, elles se font mieux comprendre. Qui leur prête l'oreille n'est plus, pour la vie, le même. Or personne, homme ou femme, par de longs après-midi de printemps ou d'hiver, d'automne ou d'été, n'a reposé en silence son corps épuisé, face aux neiges et au ciel, sans les accueillir.

Beaucoup ignorent cette secrète influence.

Qu'importe ! Chaque jour ils approchent de leur être le plus profond la conque immense que creusent, entre les montagnes, l'air pur et le soleil. Elle vibre et dépose en eux une résonance qui ne mourra plus, comme le fait la mer pour ses coquillages.

Mais voici que les choucas et les moineaux s'envolent. Il est quatre heures, la trêve est terminée. Ausitôt, comme une revanche, éclatent les phonographes. Ils sont innombrables. Chacun moud un disque différent. Les voix nasillardes remplacent les autres. La vie reprend.

SECONDE PARTIE

I

— Éteignez vite... éteignez... demanda Édith avec une impatience ravie.

Syngie tourna le commutateur et pendant une seconde le seul point lumineux dans la pièce fut la flamme de l'allumette que tenait mademoiselle Alice.

Puis, une à une, les petites bougies allongèrent leurs languettes jaunes, les boules d'argent reluirent comme de mystérieux trésors. Un conte de fée jaillit de chaque verroterie et les cheveux d'ange, les noix aux écorces d'or balancèrent la magie des fables de l'enfance.

— Quel bel arbre de Noël ! murmura Édith.

Ses yeux large ouverts demeuraient invisibles. Dans la pénombre on n'apercevait distinctement que la masse de ses cheveux, la blouse de l'infirmière et la grande branche joyeuse. La jeune fille pria :

— Voulez-vous me relever, mademoiselle Alice, pour mieux voir ?

L'infirmière s'approcha du lit et, tandis qu'elle redressait les oreillers, Édith lui serra doucement le poignet.

— C'est vous qui avez pensé à tout cela, dit-elle. Oui, oui, je le sais, Syngie vous a livrée. Comme c'est gentil et touchant de votre part !

Mademoiselle Alice savait mal recevoir les remerciements et ne connaissait pas les effusions.

— Allons, allons, ne vous agitez pas tant, dit-elle. Le docteur n'a permis l'arbre qu'à cette condition.

— C'est vrai, approuva Syngie, vous êtes un peu fatiguée en ce moment, calmez-vous.

Elle vint soutenir Édith. A travers le châle qui lui couvrait les épaules, elle sentait la maigreur, la brûlure du corps. La jeune fille demanda encore :

— Victor viendra, n'est-ce pas ?

— Sûrement, il l'a promis, dit l'infirmière.

Édith se tut. Les trois femmes en silence contemplèrent le petit arbre dont les aiguilles grésillaient parfois.

Syngie se demandait à quoi songeait mademoiselle Alice, toute droite, toute blanche, qui surveillait avec application le feu des bougies. Était-ce aux fjords, aux légendes qui sont pâles et belles comme eux ? Était-ce aux morts, à qui, au long d'années toutes pareilles, elle avait de ses mains adroites dressé d'autres arbres de Noël ? Quelle

tristesse que cette chambre avec sa fête pour enfant malade, avec une infirmière pour invitée !

Syngie, brusquement, se pencha vers Édith, comme prise en faute. Mais la tendresse avec laquelle la jeune fille lui caressa la main, le rythme adouci de sa poitrine la rassurèrent. Une joie entière, intacte, habitait Édith et il lui semblait que son âme était légère, chaude, comme les lucioles des bougies, délicate comme les fils glacés.

Quand elle quitta Édith, Syngie songea avec lassitude au dîner de Saint-Sylvestre qu'elle devait faire à la table de Thérèse Géranne. Elle ne l'avait accepté qu'à contre-cœur et, sans Marc, eût trouvé quelque prétexte. Timide, renfermée, elle échappait à l'atmosphère de fête puérile qui, à la fin de chaque année, s'emparait du *Pelvoux*. C'était une attente fiévreuse à laquelle chacun participait, un écart à la règle qui résonnait dans la vie monotone comme sur un disque de métal. La permission de se coucher à onze heures, l'occasion de s'habiller, l'espoir d'ils ne savaient quelles réjouissances, marquaient ce soir pour les malades d'un sceau unique. Oetilé lui-même, bien qu'un mois ne se fût pas écoulé depuis son arrivée, n'avait pu se soustraire à cette contagion.

— Vous devenez un vrai malade, lui avait dit Syngie, lorsqu'il lui avait fait part de l'invitation de Thérèse.

Mais il avait eu pour la prier un sourire si confus qu'elle n'avait pas voulu refuser.

Elle mit une robe unie aux manches longues, mais dont la simplicité donnait plus de prix à ses poignets étroits, à son cou qui semblait une ciselure d'ambre. Malgré l'ennui qu'elle avait de descendre, Syngie sourit à sa jeunesse.

Lorsqu'elle fut dans le corridor, une voix timide l'accueillit.

— Que vous êtes jolie, madame !

— Bonsoir, Michelle, pourquoi n'êtes-vous pas entrée ?

— Je ne voulais pas vous gêner.

C'était presque une petite fille. Quelques jours auparavant, passant dans le hall, Syngie l'avait aperçue, seule, dans un coin, debout et n'osant s'asseoir. D'immenses yeux noirs rachetaient les trous du visage, le nez un peu aplati, une bouche trop grande et deux plaques rouges qui attisaient ses pommettes saillantes. Elle venait d'arriver, sans parents, sans personne qui l'accompagnât, et promenait un regard craintif sur tous ces inconnus.

Syngie la prit en pitié. Depuis, elle avait obtenu d'Oetilé que Michelle dînât le soir du Nouvel An avec eux.

— On n'attendait que vous, leur cria Louvier, qui, à force de gestes et de voix, semblait l'ordonnateur de la soirée. Allons-y ! J'ai déjà soif.

— Laissez-nous finir nos cocktails en paix, dit madame de Verneuil.

Sa robe très ouverte laissait voir un dos maigre, mais on regardait surtout ses seins presque décou-

verts et d'une douce perfection. Près d'Antoinette, Thérèse, les bras et les épaules nues, était belle.

— Je vous présente mon amie Michelle, dit Syngie.

La petite salua gauchement. Sa sauvagerie déplut à Marc, et il pensa qu'il avait eu tort de permettre que l'on s'embarrassât de cette enfant. Mais il était trop tard pour changer quoi que ce fût et tous se dirigèrent vers le restaurant.

Il y régnait un air de vraie fête. Des guirlandes de feuillage suspendaient leurs entrelacs au plafond. De gros bouquets ornaient toutes les tables et sur les nappes l'on voyait des coiffures de papier peint et des pétards.

— Montmartre ! cria Louvier, qui forçait sa voix pour dominer la rumeur de la salle, ne pouvant admettre que son entrée passât inaperçue.

Une excitation forcenée le possédait, réplique exagérée de celle qui déjà flottait sur la pièce. De toutes parts montaient des cris, des rires. On s'était groupé par grandes tables, au gré des sympathies, et, voulant pour une fois oublier l'impérieuse prudence qui les réunissait là, les malades ne ménageaient pas leurs forces. Sur une estrade, l'orchestre leur donnait le ton par des airs furieusement syncopés.

— *Good Lord !* dit Stream à Thérèse, nous dînons au champagne. Merci, madame.

— C'est à votre intention. Vous m'avez dit que c'était votre boisson de régime.

Ils s'assirent. La conversation s'engagea insignifiante, mais d'une gaiété appliquée. Ce soir ne permettait pas d'autres sentiments, et les sourires ne quittaient point les visages, si bien qu'on les eût dits peints à même les lèvres.

Louvier parlait beaucoup, très fort. Son entrain grossier étourdissait comme un alcool brutal. Il fallait faire effort pour le suivre, mais cet effort même tendait les nerfs, les forçait à une excitation nécessaire, sans laquelle le bruit de la salle eût été une insupportable fatigue.

Aux autres tables, il en allait de même. Le sentiment de joie qu'avaient donné à tous le restaurant paré, la musique vive, se dissipait en quelques minutes. Pour le soutenir, et surtout pour ne pas décevoir l'attente d'une semaine, les malades fouettaient leur sensibilité d'une animation factice. On faisait éclater des pétards. Aussitôt s'élevaient des rires et des cris trop aigus. On passait les mêmes plaisanteries de groupe en groupe. Bientôt, on s'affubla de chapeaux colorés.

Près de Thérèse, ce fut Stream qui s'en coiffa le premier. Il avait ce culte sérieux de la fête qui est celui de sa race. Il faisait ce qui devait se faire à cette occasion, mais sans rire. Peu loquace à l'ordinaire, la boisson le rendait tout à fait taciturne. Or, il n'avait fait que remplir et vider son verre. Soudain, au milieu du tumulte, il se mit à chanter une ballade de soldats anglais. Il se

fit un silence. Cette chanson avait l'odeur du brouillard sur les docks, la voix des sirènes au départ.

— Ce n'est pas encore ça qui nous fera spécialement rigoler, dit Victor quand Stream eut fini. Mais pour la bonne volonté un ban ! Un !

Il s'était levé, un peu ivre et commandait la cadence. Toute la salle, heureuse de trouver une occasion de cristalliser son désir de bruit, l'accompagna.

A une table voisine, un jeune homme se dressa.

— Un autre ban, cria-t-il, pour notre charmant vétéran, M. Arnon, qui fête sa vingt-cinquième Saint-Sylvestre au *Pelvoux*.

Les regards se portèrent vers un petit homme sans âge, au visage très fin, qui, la tête penchée sur l'épaule gauche, suivait avec calme toute cette agitation. Après une jeunesse vivante, passionnée, il avait, aux Aiguilles Bleues, passé un quart de siècle. On ne savait pas s'il était guéri, il l'ignorait lui-même. Mais ce qui pour les autres était une captivité, lui, en avait fait un univers. Des lectures, des œuvres charitables occupaient son temps. Pour le reste, plein de reconnaissance pour l'endroit qui avait assuré son salut, il regardait couler les années et les hommes avec curiosité, malice, bonhomie et sérénité.

On l'applaudit furieusement. Seul, Marc resta immobile. Cet homme lui faisait peur.

— Buons, dit-il.

— C'est vrai, renchérit Victor, nous nous conduisons honteusement.

Il remplit à pleins bords le verre d'Antoinette et le porta aux lèvres de la jeune femme, tandis que, de sa main libre, il lui caressait furtivement la nuque. Syngie, qui surprit ce geste, pensa à Édith. L'arbre de Noël s'était-il éteint ? Toute la surexcitation qui, quoi qu'elle en eût, l'avait également gagnée, tomba net et la frénésie forcée qui l'entourait lui fut soudain risible et douloureuse.

Elle découvrit facilement sous le masque d'un faux plaisir la quête avide, malade, d'une gaîté qui ne venait point. Tous l'appelaient et, ne la voyant pas surgir, remettaient de minute en minute son apparition. A chaque plat desservi, il restait moins de chances. Qu'attendaient-ils ? Ils n'auraient pu l'expliquer, mais à coup sûr quelque chose de clair, de sonore, plein de feu et de grelots devait les récompenser d'une si longue espérance.

Seule, Michelle savourait pleinement sa joie. Si elle n'avait point parlé de tout le repas, ce n'était plus par timidité, mais à cause d'une trop forte abondance d'impressions, qui faisait plus sombres encore ses immenses yeux. Syngie, inquiète de cette exaltation, lui demanda :

— Vous ne vous sentez pas fatiguée ?

— Non, non, dit Michelle ; et elle se détourna pour suivre un nouveau spectacle. On danse, regardez.

En effet, bien que ce divertissement fût sévèrement proscrit, des couples se liaient.

— Venez, Toinon, s'écria Louvier ; et il souleva madame de Verneuil de son siège.

A cet instant, l'orchestre s'arrêta au milieu d'un fox-trott, et l'on entendit la voix fluette de M. Arnon qui disait :

— La main du docteur.

— Voilà qui ne va pas mieux, fit Louvier. Heureusement qu'on s'amusera plus au jardin d'hiver.

Il traduisait l'impatience de tous et l'espoir tenace qu'ils avaient de saisir le brillant oiseau de fête qui leur échappait sans cesse. D'ailleurs ne leur avait-on pas promis qu'ils entendraient une chanteuse vers la fin de la soirée ? C'était là sûrement que la gaiété les surprendrait. La perspective permit d'attendre sans trop de hâte.

Certains donnaient les numéros de leur chambre comme point de ralliement lorsque tout serait fini, et leur murmure semblait promettre de mystérieuses délices. D'autres se faisaient servir des liqueurs fortes, profitant de la seule soirée de l'année où ce fût permis.

Louvier entraîna Antoinette à l'abri d'un palmier planté dans une immense caisse verte. Là, furieusement, il l'embrassa. Elle se laissait faire. Nul n'aurait pu discerner si c'était par plaisir ou mortelle lassitude. Comme on éteignait les lustres, Victor hésita. Fallait-il poursuivre son aventure

ou regarder l'attraction ? La curiosité puérile qui dominait tout le monde l'emporta et, prenant le bras d'Antoinette, il rejoignit Thérèse et ses amis.

La chanteuse parut. Elle portait une robe jusqu'à mi-cuisse, un calot de soldat et des pantalons à dentelle. La voix était fausse, l'impudence angélique. Marc pensa aux cafés concerts de Besançon où il avait fait ses classes. Dès le premier couplet, il y eut quelques rires. La chanteuse les attribua à l'esprit de son répertoire. On applaudit avec une insistance outrageuse. Elle salua et demanda que l'on reprît les refrains en chœur.

Quand elle fut partie, un morne étonnement parut aux lumières. Il n'y avait que M. Arnon et Michelle qui ne fussent point déçus.

— Attendez, je vais l'imiter, dit-elle soudain.

Une coupe de champagne, la fièvre de la soirée avaient dissipé l'étrange crainte qu'elle avait de tout le monde. Son don de parodie était flagrant. Les gestes, le ton, le corps même de la chanteuse et ses traits se trouvaient reproduits comme dans une glace déformante. On fit cercle autour de Michelle. Les caricatures étaient si justes que quelqu'un demanda :

— Le docteur.

Elle contrefit la démarche menue, le visage de bois, la voix sourde.

Comme l'on réclamait d'autres imitations, Syn-gie voulut les empêcher, car la fatigue fardait d'un

cerne terrible les yeux de Michelle. Mais on protesta : enfin, il y avait un élément de gaieté qui était innocent. Pourquoi l'interdire ? Une inconsciente cruauté collective exigeait de la petite qu'elle continuât, et elle, étourdie par ce succès, congestionnée, heureuse, ne sentait pas approcher le péril.

Il éclata soudain. Elle porta les mains à sa gorge pour arrêter quelque chose de trop fort qui montait, chancela, marcha en trébuchant vers le couloir... En hâte, des domestiques effacèrent sur le linoléum une traînée sombre.

On ne s'était pas rendu compte de la gravité de l'accident et les groupes continuèrent à bavarder. Plus d'un malade se sentait recru de fatigue, mais comment ne pas profiter du seul jour où l'on pouvait demeurer en bas jusqu'à onze heures ? Ils attendirent tous que le concierge les dispersât.

Ceux qui s'en allèrent les derniers virent passer dans le couloir le docteur Albert et son assistant. On distinguait avec une netteté poignante, parmi les smokings, leurs longues blouses blanches.

— Je vais me coucher, dit Marc, plein de lassitude.

Thérèse serra plus fortement le bras qu'elle tenait.

— Ne me laisse pas encore, pria-t-elle. Je t'ai préparé une surprise et j'aurais trop de peine qu'elle soit perdue.

Indifférent, la tête pleine d'images grises, Oetilé accompagna la jeune femme jusqu'à sa chambre.

— Et tu supposais que je te laisserais partir ainsi ? dit doucement Thérèse. Que nous aurions seulement la fête de tout le monde ?

Elle montrait une petite table servie d'un repas froid et d'une bouteille de champagne.

— Tu as pensé... dit Marc, touché.

Pour la première fois, il embrassa la jeune femme sur les cheveux et lui caressa longuement les joues. Elle se pressa contre lui, pénétrée d'un bonheur qui lui faisait un visage mort. Elle avait si longtemps, toute sa vie, attendu un instant pareil ! Elle le nourrissait de son ardeur toujours déçue, enfin récompensée. Les mains larges qui frôlaient sa figure, comme elles portaient dans leurs paumes toute son espérance, toute sa raison d'être ! Thérèse les baisa timidement.

Gêné par ce geste, Marc s'écarta un peu. Il ne savait guère exprimer des sentiments auxquels il n'était pas habitué et souriait avec gaucherie, mais cette sorte de timidité bouleversa Thérèse.

— Mon chéri, mon chéri, dit-elle, comme je t'aime !

Déjà l'attendrissement de Marc s'était effacé. Il se le reprocha même comme un encouragement à l'exaltation de la jeune femme.

— Cette table donne faim, dit-il, soupçons.

— Non, non, pas encore, il faut attendre minuit.

A son accent, Oetilé comprit que Thérèse attachait une importance de rite à cette heure et l'en plaisanta.

— Comment peux-tu parler ainsi ? se récria-t-elle. Tu ne sens donc pas ce que représente une année qui s'ouvre, ces douze mois nouveaux ?

Elle rêva un instant et reprit d'une voix plus lente :

— Aujourd'hui surtout... tu es là...

Pour faire une diversion à cet entretien, qui prenait un diapason qu'il se sentait incapable de soutenir, Marc alla vers la fenêtre.

— En tout cas, dit-il, je peux te prédire que la première journée sera belle.

Au ciel fourmillaient les étoiles et la masse confuse des monts donnait du mystère à la nuit glacée. Thérèse s'approcha de Marc, mais le paysage avait quelque chose d'imprécis qui effaroucha le besoin qu'elle avait de sécurité, de certitude.

— Ce soir, dit-elle, en faisant glisser les rideaux, il n'existe que cette chambre.

Oetilé s'assit dans un fauteuil. Thérèse vint se mettre sur ses genoux. Quelques instants, ils se turent. La pièce était chaude, harmonieusement ordonnée. De grands pots de fleurs adoucissaient ses couleurs sévères. Une tendresse qu'il n'avait jamais connue envahissait Marc. Venait-elle du silence environnant, de la solitude où, sans Thérèse, il se fût trouvé, de sentir dans chaque chambre de la vaste maison des sommeils oppressés, ou de

la jeune tête qui pesait sur son épaule avec tant d'abandon ?

Il ne chercha pas à le démêler, mais se raidit comme à l'approche d'une menace. Il eut beau faire, il ne put chasser la faiblesse et la mélancolique joie dont il était captif.

Peut-être Thérèse devina-t-elle obscurément cette lutte et son issue, car elle se fit plus lourde, comme si une victoire lui en donnait le droit.

Quelque part se balança une claire vibration, puis une autre...

— Vite, vite, s'écria la jeune femme, ne laissons pas passer minuit.

Gagné malgré lui par cette hâte superstitieuse, Marc déboucha la bouteille, remplit les verres. Leur cristal entrechoqué sonna comme une voix joyeuse.

— Ma chérie, dit Marc avec gaîté, que cette année soit favorable à ta guérison, à ton bonheur !

Il souleva sa coupe, mais Thérèse ne l'imita point. Elle le contemplait fixement, avec une intensité suppliante, comme si elle attendait de lui un vœu essentiel et qu'elle voulût le lui arracher par la force de son regard.

— Eh bien ! dit Marc, buvons.

— Attends.

— Mais quoi ?

Elle eut un geste découragé, murmura ainsi que devant un mauvais présage :

— Tu n'as pas parlé de notre amour.

— Oh ! si tu veux, ma chérie, répliqua-t-il avec bonne volonté.

— Il est trop tard, il fallait de toi-même.

Un peu d'impatience vint à Marc. Pourquoi ce visage triste, cette voix sans chaleur, alors qu'il n'avait jamais eu autant d'amitié pour Thérèse ? Mais le bien-être qu'il venait d'éprouver avait déposé en lui un engourdissement trop moelleux pour qu'il pût y renoncer déjà. Il voulut en reproduire la douce nouveauté. Il prit Thérèse dans ses bras et lui dit :

— Allons, ne gâte pas ton plaisir par des bêtises. Tu vois bien que je tiens à toi. Quel besoin de le dire ?

Elle s'assit de nouveau sur ses genoux, mais n'était plus la même. L'inquiétude l'habitait et une sourde rancune. Marc lui avait trop fait espérer ce soir pour qu'elle se contentât d'assurances aussi vagues. Elle avait cru toucher enfin la félicité qu'elle implorait du sort de toute son âme avide, et voici qu'elle se dérobaît encore.

Il lui fallait savoir la force et la qualité de l'amour que Marc avait pour elle. Pour ne pas attaquer de front un orgueil qu'elle savait intraitable, Thérèse demanda d'une voix indifférente :

— Nous voici dans l'année nouvelle. Que comptes-tu en faire ?

Sans soupçonner l'angoisse de cette question,

heureux de pouvoir confier ses préoccupations et ses espoirs, il répondit :

— Voici... j'espère bien m'en aller d'ici vers le mois de juin. Pour me consolider définitivement et oublier cette prison, j'irai dans une ville d'eaux agréable... En automne, je me remettrai au travail. Il faudra même que je m'y remette rudement, mais à Paris c'est merveilleux de travailler.

Il s'était animé. Il revoyait la grande ville, sa ville, le bureau, le téléphone, le combat quotidien, et Thérèse eut l'impression atroce d'être entre ses bras un objet léger, léger jusqu'à n'avoir ni poids ni consistance.

Elle se leva brusquement et, toute traversée de douleur, de révolte, ne trouva pas d'abord la force de parler. Marc la regardait avec une stupeur où il entraît un commencement de colère.

— Qu'as-tu encore ? demanda-t-il.

— Je tiens à te remercier de la place que tu me fais dans tes plans d'avenir.

Puis, comme si elle comprenait seulement par ce qu'elle venait de dire la gravité de l'offense qui lui avait été faite, elle s'emporta.

— Quoi ! s'écria-t-elle, pas un mot de moi, pas un allusion à nous dans tes projets ! Mais tu aurais dû par simple politesse... Mais quel rôle me fais-tu jouer dans ta vie ?

Cette véhémence surprit Octilé, puis l'exaspéra. Jamais il n'avait été aussi tendre avec une femme, jamais, auprès d'un être qu'il dédaignait, il n'avait

autant renoncé à lui-même. Voilà comment il en était récompensé ! Il eut le sentiment d'une injustice profonde, d'une exigence qu'il fallait sur-le-champ réduire. Que voulait Thérèse ? Savoir ce qu'elle représentait pour lui ? Tant mieux, il détestait l'équivoque et employait toujours la franchise comme le moyen le plus propre à libérer sa responsabilité. Il prévenait : pour le reste, les femmes n'avaient qu'à se diriger elles-mêmes.

— Je ne vis pas, moi, en fonction de l'amour, répondit-il posément. Une liaison dure ce qu'elle dure. Je n'y pense jamais.

— Alors, alors, murmura-t-elle, tu ne m'as prise que pour te distraire ici ? Quand nous partirons, tout sera terminé ?

Thérèse n'avait déjà plus la violence qui l'avait dressée un instant. Elle avait peur, elle priait. Mais il parut à Marc qu'elle cherchait à obtenir de lui un engagement. Et d'engagement, si limité qu'il fût, il n'en voulait pas. Toute sa brutalité d'ailleurs se trouvait déchaînée, toute sa haine contre l'empire que les femmes tâchaient de prendre.

— Je n'en sais rien, dit-il. Peut-être avant.

— Marc, Marc, je t'en supplie, ne parle pas comme tu le fais. Ce soir surtout. Rappelle-toi, quand j'étais sur tes genoux.

Oetilé ne répondit rien. Le souvenir de cette faiblesse redoublait sa rancune. Comme il s'était

trompé sur Thérèse ou plutôt comme elle l'avait trompé par sa fausse gaîté, promesse implicite d'une liaison facile ! Il lui semblait qu'elle avait rompu le pacte muet qui les avait unis.

Thérèse, regardant à travers ses larmes le visage cruel de Marc, avait, elle aussi, une impression de mensonge. Ainsi, il ne l'aimait pas, ne la recherchait que pour le plaisir ! Alors, pourquoi ces regards, despotiques certes, mais qui semblaient la prendre en protection, pourquoi cet intérêt qu'il lui montrait parfois, comme s'il avait souci de son bonheur ?

Devant cette duperie mutuelle, ils pensèrent tous deux que, s'ils s'étaient mieux connus, ils n'eussent jamais été l'un à l'autre. Mais il n'était plus temps. Thérèse sentait que, quoi qu'il fût, elle aimerait Marc. Ce n'était pas à lui seulement qu'elle s'attachait désespérément, mais à l'image de son bonheur qu'il portait encore.

— Mon chéri, Marc, supplia-t-elle, un mot de douceur, ne nous quittons pas là-dessus, c'est le nouvel an.

— J'ai horreur des scènes, dit-il. Bonsoir. Demain nous serons moins ridicules peut-être.

Il y avait tant de mépris glacé dans sa voix que Thérèse en fut anéantie. Elle ne protestait plus, n'essayait pas de lutter. Sa peine était plus vaste que celle d'un simple déchirement d'amour. Elle souffrait moins de l'abandon de Marc que de toute sa vie. Jamais de vraie tendresse, jamais de repos.

Tout ce qu'elle avait souffert de solitude et de froideur depuis son enfance l'accablait. Des souvenirs la lapidaient comme des cailloux. Il n'était point d'être vers qui elle ne se fût tournée, qui ne lui eût fait de mal. Elle demandait trop peut-être, mais se contentait au fond de si peu ! Dans la noire détresse qui tombait sur elle, Thérèse chancela comme ivre. Puis elle se dirigea vers la porte.

— Que fais-tu ? demanda Marc qui était déjà sur le seuil.

— Je veux voir Édith.

— Qui ? A cette heure ? Tu es folle.

— Je veux voir Édith, répéta-t-elle avec une douceur pétrifiée.

Il lui prit durement le poignet pour la faire revenir à elle.

— Allons ! dit-il, tu ne te rends plus compte des choses.

Mais elle continuait comme dans un délire :

— Édith, Édith, ma petite Édith... Elle est si malade, si douce ! Elle ne m'a jamais fait de peine. Je veux la voir.

S'il avait obéi à son premier mouvement, Marc eût claqué la porte, après une furieuse insulte, mais il eut peur d'un éclat, du sanatorium réveillé, du grotesque de son rôle.

— Écoute, dit-il entre ses dents serrées, si tu sors d'ici, je ne te revois plus.

— Mais qu'est-ce que je t'ai fait ? Qu'est-ce que

je t'ai fait ? murmura Thérèse, comme réveillée par la cruauté du regard posé sur elle.

Soudain des sanglots la jetèrent sur le lit ainsi qu'une loque. Oetilé comprit que, brisée, elle ne tenterait plus rien et sortit.

Le lendemain du nouvel an, Portin donna ses dernières instructions au garçon qui devait le remplacer toute la journée et prit le chemin du *Pelvoux*. Sa valise pesait davantage à son bras. On avait enseveli sa femme quelques jours auparavant.

Il s'attendait tellement à cette fin qu'il n'en avait pas éprouvé de choc, mais il avait le sentiment qu'une irréparable injustice venait de s'accomplir. Le fait matériel, il le savait inévitable. Le fait moral il ne pouvait l'accepter.

Pourquoi cette femme si courageuse, si bonne, qui, jusque dans l'agonie, avait montré sa force et sa patience, pourquoi avait-elle été frappée ?

N'étant pas croyant, Portin ne pouvait pas trouver à cette mort de raison surhumaine. Sa douceur naturelle et naïve le préservait de l'âpre consolation que donnent le blasphème et la révolte. Mais il avait le désir confus, avide, de tout comprendre.

Il ne pouvait vivre comme tant d'autres au jour le jour avec l'indifférence des bêtes. Il lui fallait dans les événements distinguer de profondes lois. Or, comment se reconnaître, se diriger après un coup pareil ?

Qu'il eût cédé à un camarade son masque contre les gaz, c'était naturel. Le camarade avait femme et enfants, alors que lui était seul au monde. Que les gaz eussent rongé ses poumons, c'était naturel aussi. La guerre, la patrie l'expliquaient. Il se serait senti mourir qu'il eût encore compris.

Mais elle, Germaine, pourquoi ?

Parce qu'elle l'avait soigné, sauvé, qu'elle s'était usée à la tâche ? Était-ce satisfaisant ?

Comme il enviait les gens qui avaient reçu une instruction plus riche que ne lui en avait donnée l'instituteur du village de Beauce où il était né ! Ceux-là sûrement devaient savoir. Ils pouvaient, au fond des injustices monstrueuses et apparemment inexplicables, trouver la raison cachée qui leur donnait leur sens. Portin songeait à tous ces hommes du *Pelvoux* qu'il allait coiffer et qui auraient pu lui expliquer. Sans se douter que beaucoup d'entre eux étaient plus désespérés que lui, n'ayant même plus pour parer à leur désarroi la ressource suprême de l'ignorance.

Il pensait respectueusement à la science qu'avaient déposée en eux des années de collège, d'université. Il regardait avec vénération, sur leurs tables, les livres dont il se croyait incapable de

saisir la portée. Là se trouvait la clé, le fils conducteur de ce dédale où il se perdait.

Mais comment leur parler ? Comment, alors qu'il n'avait que des mots ordinaires à sa disposition, leur faire sentir son grand désir de lumière ? Et même l'eussent-ils deviné, eussent-ils essayé de percer ces ténèbres : pourrait-il comprendre ? Il soupira.

Pourtant, comme il arrivait au *Pelvoux*, il s'aperçut que ce n'était plus à aucun de ces hommes savants qu'il pensait, mais au visage peureux de madame de Verneuil.

Sur sa liste, le premier de ses clients était Victor.

— Bonjour, Portin coiffeur, lui dit Louvier en se frottant les yeux.

— Bonne année, monsieur Victor.

— A toi aussi, ma vieille.

Louvier tutoyait tous ceux qu'il pouvait. Comme il y réussissait peu avec les hommes faits, il prenait sa revanche sur les tout jeunes gens et les fournisseurs.

— Merci de vos bons souhaits, répondit Portin, mais moi, vous savez...

Son geste sans espoir rappela à Victor que la femme du coiffeur était morte. Il hocha la tête, força ses traits à la tristesse et dit :

— Mon pauvre vieux. Tu ne méritais pas ça.

— C'est elle surtout qui ne le méritait pas, monsieur Victor.

Et Portin crut qu'il allait pouvoir poser la question qui le tourmentait. Mais Louvier estimait qu'il s'était suffisamment occupé d'autrui.

— Va, mon vieux, faut pas te frapper, dit-il. Nous y passerons tous. Tiens, moi qui te parle, je ne ferai pas long feu non plus. Je rigole pour tant.

Il s'étira dans son pyjama de soie blanche, bâilla... Portin ne songea plus à l'interroger. Il dit machinalement :

— Mais vous êtes hors d'affaire, vous, tout le monde le sait.

— Qui dit ça ? Le docteur ! C'est un âne. Ils sont tous des ânes et des bourreurs de crâne. Moi, je les connais, hein, peut-être. C'est pas pour rien que j'ai été interne pendant trois ans. Allons, montre ta camelote.

Portin tira de sa valise des flacons, des crèmes, des poudres.

— Bon, fit Louvier, je vois que tu m'as fait venir ce que je t'avais demandé, il n'y a que ça de vrai. Le reste, c'est pour les andouilles. Tu porteras ça sur ma note. Elle n'est pas mal, hein, ma note ? Tu n'as pas beaucoup de clients comme moi, je parie. Moi, mon vieux, je ne peux pas vivre sans parfums. Et tu seras réglé cette semaine. Mon grigou de père m'annonce qu'il m'envoie 50 billets.

— Il ferait bien, dit Portin avec douceur. Ce n'est pas pour moi que je parle, mais pour les

commerçants du village, ils commencent à s'inquiéter.

— Ils ne savent pas que le crédit fait marcher le commerce ? Je le leur apprendrai. Moi, j'ai fait d'autres affaires, hein !

Cependant, Portin avait disposé ses ustensiles et commençait à savonner les joues de Victor.

— Je suis un peu vanné, dit Louvier. Il y a de quoi. Tu parles d'un réveillon fatigant avec cette bande de croquemots ! Il a fallu que je les mette tous en train. Moi, la fête ça me connaît. Si j'avais su que ce serait si moche ici, je serais allé à Montmartre. Enfin, c'est bien la dernière fois.

Portin ayant terminé, Victor se contempla dans la glace. Son visage qu'il aimait tant lui rappela un souvenir agréable à sa vanité.

— Dis donc, tu ne sais pas mon dernier succès ? demanda-t-il. Bien entendu, entre nous, entre hommes. Antoinette ! Madame de Verneuil... Ça t'étonne. Je la connais à peine et voilà.

Portin ne discernait pas ce qui se passait en lui. Il se mit à rire, mais d'un rire nerveux qui faisait très mal. Puis, bien qu'il ne fût pas curieux, il eut besoin de savoir.

— Un vrai succès ? demanda-t-il.

— Naturellement. Tu ne me prends pas pour une poire, j'espère. Ça s'est passé ici, tiens, le soir du réveillon, et puis hier encore. Elle n'a pas à se plaindre.

Il semblait à Portin qu'il avait à l'intérieur de sa poitrine un chat qui le griffait doucement. Il dit, comme si quelqu'un d'autre parlait en lui :

— J'espère que vous allez lui faire du bien. Elle a l'air si malheureux !

— Du bien ? Mais je lui en ai fait. Ça suffit. J'arrête au virage. Edith pourrait le savoir. Tu vois ça d'ici.

Il ajouta, avec l'obsession qu'il avait de dénigrer tout ce qui n'était pas lui :

— Et puis, entre nous, c'est un bien pauvre petit châsis, bien fatigué. Tiens, tu lui porteras de ma part ce flacon et tu le mettras sur ma note.

Comme Portin se taisait, parce que sa bouche se refusait à laisser sortir une syllabe, Victor reprit :

— Tu me trouves un peu mufle, hein ? Tu ne connais pas les femmes, ça les dresse. Et puis, celle-là est habituée, hein ! Qui la veut, l'a.

Ceux qui virent le coiffeur sortir de chez Louvier le suivirent des yeux avec étonnement. Il secouait la tête et répétait :

— Ce n'est pas juste, ce n'est pas juste.

On crut qu'il pensait à sa femme.

Louvier, étendu sur la terrasse, se mit à parcourir un roman policier. Il dévorait les livres gloutonnement, sautant des chapitres, découpant les pages à la main, comme si sa fièvre vaine, sa

rage de tout gâcher, de tout salir, le poursuivait jusque dans ses lectures. Ainsi, il put, sans trop d'impatience, atteindre l'heure où le gong annonçait que le repas était servi.

Dans l'escalier, il rencontra Marc. Il le salua et voulut continuer à descendre, mais Oetilé l'arrêta.

— Voulez-vous déjeuner avec moi ? demanda-t-il.

Si Victor fut surpris de cette offre, Marc le fut davantage. Que signifiait son invitation ? Quelle impulsion perverse l'avait soudain conduit à retenir ce garçon impudent, dont la silhouette suffisait à le crispier ? Se fût-il ennuyé, qu'il eût pu déjeuner avec Stream, avec Syngie. Mais il n'avait même pas cette excuse misérable, puisqu'il aimait manger seul, penché sur un journal de Bourse, ainsi qu'il le faisait à Paris. Alors ?

Il eut l'espoir que Louvier refuserait, mais ce dernier, après un instant d'étonnement, pensa qu'il avait su, par ses mérites, lever l'antipathie de Marc et répondit avec cordialité :

— Très volontiers, mon cher, vous êtes un frère.

Cette odieuse tranquillité redoubla le désarroi de Marc devant son propre geste. Mais il était trop accoutumé à ne rien laisser percer sur ses traits pour que Victor s'en aperçût. Ils passèrent dans la salle à manger.

— Un porto ? proposa Marc.

— Il ne vaut pas celui de notre cave, mais je veux bien.

Sobre d'habitude, Otilé but quatre verres, comme pour puiser du courage dans le vin. Louvier, par bravade, en prit un de plus. Il ne résistait guère à l'alcool. Sa peau rose prenait tout de suite une consistance spongieuse, dans sa voix éclataient des notes hystériques. Parfois, des tables voisines on se retournait pour le regarder avec un sourire. Et Marc se demandait de nouveau avec une anxiété qu'il n'osait s'avouer ce qu'il attendait de ce pantin misérable.

Car il attendait quelque chose de lui. Il n'en pouvait douter maintenant que, face à face, il épiait trop attentivement son visage et ses gestes. Un instant il crut le savoir, car il l'interrogea sur la santé de Thérèse. Marc en effet ne l'avait plus vue depuis l'avant-veille, Thérèse n'ayant pas quitté sa chambre et lui refusant à faire, le premier, un geste de conciliation. Peut-être était-ce le besoin de parler d'elle qui l'avait poussé vers Louvier.

Qu'il admît froidement une hypothèse de cet ordre lui fit peur. Il se rassura, car un coup de sonde en lui-même lui montra qu'il n'en était rien.

Mais cela ne faisait qu'accroître une inquiétude qui devenait intolérable. Puisque même cette raison n'existait pas, quel était donc le lien qui les réunissait à la même table ? Il fallait qu'il y en

eût un ; sinon, il ne restait plus à Marc que le recours à la folie pour expliquer cet incroyable déjeuner.

Cependant Victor, ayant abordé le thème de la maladie et de la santé, ne tarissait plus.

— Voulez-vous un tuyau, un bon, disait-il, ne croyez jamais les docteurs. Ainsi on vous dit que Thérèse est guérie. Ce n'est pas vrai. Je le sais, moi qui la connais de toujours. Je l'ai auscultée et je vous affirme qu'il n'ira pas, tant que le moral sera touché. Le moral, c'est tout. Je peux vous en parler, moi qui sors de crevaision. Et, vous verrez, Edith s'en sortira aussi. Elle a du moral, Edith.

Pourquoi, à ce nom, un contentement à peine perceptible, mais qui venait des profondeurs les plus secrètes, toucha-t-il Marc ? Pourquoi repoussait-il avec impatience le plat que lui présentait le serveur, comme s'il craignait que ce geste ne lui fît perdre une piste longtemps cherchée ? Il tâcha de dissimuler l'intérêt soudain qui perçait en lui et demanda :

— C'est votre fiancée, je crois...

— Si vous voulez, c'est-à-dire qu'elle n'a qu'une idée : m'épouser.

— Pourquoi ?

— Oh ! pas pour mon argent, elle est au-dessus de ça, c'est vraiment une chic fille.

Le visage de Louvier avait changé. Une apparence de tendresse et de gravité en effaçait

l'impudence. Il parlait à voix plus basse. Une étrange déception s'infiltrait en Marc, tandis que Victor continuait, puisant dans son ivresse la force d'être sincère :

— C'est elle qui m'a sauvé, elle m'a soigné comme un moteur de course !

Un instant, Marc espéra que Louvier ne louait Edith que pour se targuer de sa conquête, mais Victor se tut. Il avait baissé les paupières comme pour se recueillir.

Alors, Oetilé se renversa un peu sur le dossier de sa chaise, croisa les jambes et dit :

— Elle vous tient bien, je vois.

Ce fut comme un coup de fouet. Victor tressaillit. Il fut possible de suivre sur son visage la lutte que sa vanité livrait à la seule pureté qui parfois l'effleurât. Mais cette lutte fut brève.

— Me tenir, moi ? Une femme ? cria-t-il presque. Vous avez des visions, mon vieux.

Marc ne remarqua même pas cette familiarité.

— Elle n'a pas encore de mère celle-là, reprit violemment Louvier. La preuve, c'est que, le soir du nouvel an, j'ai eu Antoinette. Parfaitement. Et je prendrai qui je voudrai, quand je voudrai. Et je le dirai à Édith. Non, mais vous me prenez pour un autre. Dès qu'on veut me tenir, — coup de frein et marche arrière. Si je tiens à Édith, c'est par reconnaissance. Je lui dois bien ça. Et encore on ne me voit pas souvent chez elle, je vous le garantis.

Oetilé savourait ce reniement avec une délectation profonde. Il ne se doutait pas, emporté qu'il était par son vil plaisir, qu'il avait enfin touché à la cause de son accouplement avec Louvier, que l'image de Thérèse rompue de sanglots persistait dans son inconscient comme une image de meurtre et que, pour s'absoudre, il avait cherché un complice plus décidé que lui et plus criminel. Il ne tâchait plus de savoir le mobile de ses actes, il écoutait la voix vulgaire qui le comblait.

— Elle voudrait que je passe ma vie auprès d'elle, poursuivait Louvier. Et quoi encore ? J'en ai assez des chambres de malades. Je sors d'en prendre. Et puis quoi faire ? L'embrasser sur le front ? Très peu pour moi. Je ne suis pas anémique.

Il s'arrêta pour reprendre haleine, puis, avec un sourire d'entente :

— Vous me comprenez, hein ? Je sens bien qu'on est de la même tranche.

Il se pencha vers Oetilé pour lui tapoter l'épaule.

A ce contact, il sembla à Marc qu'il sortait d'un boueux enchantement. Quand il vit, près du sien ce visage crémeux et qui riait en silence comme pour sceller un pacte, il ne put s'empêcher de fermer les yeux. C'était un double ignoble, trop parfumé, qui s'inclinait vers lui, un double qu'avec acharnement et complaisance il avait de ses mains suscité. Pas une des paroles de Louvier qu'il n'eût pu prendre à son compte, que, dans

le secret de son cœur, il n'eût prononcée. C'était le même mépris pour les femmes, la même volonté de n'user que de leur corps, le même refus de leur prêter une parcelle d'estime, de bonté. Mais n'était-ce pas son métier viril, ne le faisait-il pas avec succès et élégance ? Pourquoi alors regardait-il avec une sorte de panique le reflet de ses propres yeux dans ceux de Louvier ?

Il eut envie de briser ce miroir déformant et, saisissant la main de Victor toujours posée sur son épaule, la ramena brutalement sur la table.

— Je n'aime pas beaucoup qu'on me touche, dit-il, sans que je l'aie permis.

Louvier, un instant, le fixa stupidement, puis ricana :

— Dites donc, vous faisiez moins le fier en écoutant mes histoires.

Oetilé, qui ne baissait jamais les yeux, évita le regard de Victor.

Il était près de cinq heures quand Portin se rendit chez madame de Verneuil. Elle fumait dans une chambre strictement close et sans lumière. Le rapide crépuscule d'hiver qui, déjà, avait enseveli le fond de la vallée, laissait quelques clartés éparses dans la pièce, mais elles fuyaient le feu de la cigarette plus vif qu'elles, de sorte que le visage d'Antoinette était plein d'ombre.

— N'allumez pas encore, dit-elle. Vous n'êtes pas trop pressé ?

— Je peux attendre un peu, répondit Portin, bien qu'il lui restât beaucoup de travail.

Il demeura debout, gauche, après avoir déposé sa valise le plus discrètement qu'il put, car il lui semblait néfaste de rompre par quelque heurt la mélancolie et le silence de la chambre. Antoinette, tournée vers la fenêtre, aspirait profondément la fumée qui passait dans sa gorge et ses poumons avec un âpre sifflement. Pour étouffer ce bruit qui lui faisait mal, Portin demanda :

— Vous avez fait une bonne cure, madame ?

— Tiens, vous êtes le premier à me demander cela depuis bien longtemps, dit Antoinette avec son rire plaintif. En vérité, je ne sais plus. Depuis le temps que je regarde chaque jour les mêmes montagnes, les mêmes nuages. Et ce froid, ce froid !

Elle frissonna.

— Si je ne vous avais pas attendu, je serais allée en bas, poursuivit-elle. C'est gai au moins.

— Mais ça ne vous fait pas de bien.

Il répondait brièvement par timidité, et en souffrait, car il aurait voulu mettre dans sa voix une force de persuasion décisive, empêcher cette malheureuse et douce créature de se détruire elle-même.

— Oh ! pour ce qui me reste à vivre, dit avec insouciance Antoinette. Mais c'est vrai, que je suis un peu fatiguée.

Ce mot rappela au coiffeur les fêtes du nouvel

an, Louvier. Une terreur s'empara de lui à la pensée que madame de Verneuil allait en parler, y penser, y chercher le motif de sa lassitude. Il dit avec précipitation :

— C'est le temps qui va changer qui fait cela. Moi aussi, je le sens. Vous entendez bien le vent dans les gouttières. C'est de la neige pour plusieurs jours, j'en suis sûr, car je connais le pays. Mais on ne peut pas se plaindre : décembre a été très beau.

Ces phrases, qui, par leur sens littéral, ne pouvaient offrir aucun intérêt, Antoinette cependant les écoutait avec un singulier plaisir. Elle y devinait un dévouement, une attention dont elle avait perdu l'habitude. Elle traduisait en un langage touchant ces paroles banales.

Pourquoi fallait-il que, seul, cet homme, que, par le jeu des conventions sociales, elle devait dédaigner, la rendît à elle-même ? Devant lui, madame de Verneuil dépouillait tout à coup le maquillage de gaieté, de frivolité qu'elle mettait pour tout le monde et que lui imposait la crainte de la solitude. Si elle ne redoutait pas la mort, elle était effrayée par le vide qui s'étendait devant elle jusqu'à ce moment. Pour oublier, elle recherchait les cocktails, la musique, la danse. Elle s'étourdissait de bruit pour combler le silence glacé qui était sa vie.

Avec Portin elle n'avait pas besoin de cela. Sa présence suffisait à la calmer. D'abord elle n'y

avait pas prêté attention, puis à mesure qu'elle le connaissait mieux, elle le retenait davantage, car il la sortait pour quelques instants de cette ronde furieuse où ses heures étaient engagées. Comme madame de Verneuil lui montrait son vrai visage, le coiffeur était seul à le connaître. Chaque fois qu'il entraait dans sa chambre il était bouleversé de pitié pour cette femme si petite, si mince, si triste, et dont il touchait avec un tendre effroi le cou fragile. Il voyait clairement qu'elle ne se soignait pas et le destin fatal qu'elle suspendait elle-même sur sa tête le déchirait.

Portin ne se demandait pas si cette émotion n'avait pas d'autre source que la pitié, mais jamais il n'avait songé à un être humain avec un aussi ardent désir de le sauver. Et il sentait confusément que c'était encore possible, que cette fureur à se consumer n'était pas naturelle, que madame de Verneuil n'aimait pas la fête et qu'un peu d'affection la devait arrêter sur la pente funeste où elle roulait.

Car, maintenant que Louvier avait parlé, il fallait bien que Portin crût à ce qu'il avait entendu raconter de sa facilité. Chose étrange, il l'en plaignait et n'en souffrait que davantage. Il sentait que si elle s'abandonnait facilement, ce n'était point par perversité, ou même par trop vif entraînement physique. C'était sa faiblesse, sa détresse, un désarroi qui venait d'une blessure mortelle et presque son innocence qui lui faisaient ces yeux

consentants de douce proie pour les hommes. Comment aucun d'eux ne l'avait-il fixée ?

Ces questions se pressaient dans le cerveau de Portin, tandis que madame de Verneuil achevait sa cigarette, que le crépuscule devenait nuit. Dans l'obscurité, Portin n'éprouva soudain plus d'embarras à parler de Victor.

— J'ai un flacon à vous remettre de la part de M. Louvier, dit-il.

Il ne pouvait voir la figure de madame de Verneuil, mais au frémissement de l'étincelle qui éclairait ses lèvres, il comprit que sa bouche tremblait faiblement. Et Antoinette, au silence qu'aucun d'eux ne parvint à rompre, devina que Portin savait.

Pour la première fois depuis très longtemps, depuis que s'étaient fermés des yeux qui la rendaient heureuse de vivre, elle ressentit une honte de tous les baisers qui s'étaient posés sur elle sans qu'elle eût jamais essayé de s'y soustraire. Elle se rappela ses parents, ses gouvernantes, tout ce qu'autrefois elle avait été. Ce scrupule ne dura point. Elle était ainsi faite qu'elle n'attachait aucun prix à son intégrité. Elle se soumettait au plaisir d'une âme indifférente et sans y trouver cet emportement qui en est à la fois la récompense magnifique et la terrible rançon. Ce qu'elle cherchait c'était la tendresse ou son simulacre que montrent les hommes les plus brutaux avant de satisfaire leur désir. Qu'importait le reste, puisqu'elle était

condamnée à vivre dans l'attente d'une fin proche, et qu'elle ne pouvait la supporter seule ? Pourvu que le temps passât...

Elle ne s'avouait pas que cette existence achevait de briser en elle le peu qui lui restait de ressort et que, épave hagarde et résignée, elle s'interdisait par son acceptation toute source de joie. Elle avait un sourire d'esclave pour les hommes, d'inférieure pour les femmes. Sa déchéance qu'elle ne reconnaissait point était marquée sur son visage, dans ses gestes, accablait son être inconscient. Ce n'était qu'avec Portin qu'elle se retrouvait intacte et sans oppression.

Ce soir surtout, après la morne aventure avec Louvier, elle était heureuse de cette présence amie dans l'ombre, de cette voix où ne passait ni insulte déguisée, ni curiosité de son corps, mais un dévouement appliqué et timide.

— Il faut tout de même que je vous coiffe, dit Portin. On m'attend un peu partout.

Il fit de la lumière et madame de Verneuil ferma les yeux. Il crut que la clarté brusque l'avait blessée, mais c'était de l'avoir vu qui faisait faire ce mouvement à Antoinette. Le veston élimé du coiffeur, sa cravate toute faite, son col en celluloid, comme cela tout à coup lui avait fait mal ! Tout à l'heure, dans l'obscurité, elle s'était sentie si rapprochée de lui. Maintenant une fois de plus elle était seule, livrée à la meute des hommes bien vêtus.

Mais pour lui couper les cheveux, le coiffeur se plaça derrière elle et de nouveau il ne fut plus qu'une voix. Et cette voix racontait avec pitié la mort d'une femme qu'Antoinette ne connaissait pas, d'une femme qui avait vécu courageusement, qui s'était patiemment éteinte. Et cette voix disait avec maladresse, mais avec tant de bonté, l'injustice que les lois du monde le voulussent ainsi et qu'il y eût, même vivantes, des victimes sans défense.

Dans l'étonnement très doux de cette voix, Antoinette reconnaissait le sien. C'était son désarroi qui parlait dans ces mots. Une humble fraternité la liait à cet homme qui, elle le sentait, lui proposait, sans paroles, un amour qu'elle n'avait jamais connu. De temps en temps il soulevait, pour l'égaliser, la frange de cheveux qui cachait le front de la jeune femme et l'on pouvait voir qu'il était d'une pureté d'enfant malade. Alors, Antoinette souriait à peine, comme pour une promesse qu'elle ne pouvait pas encore soupçonner.

III

Les rafales obliques du vent portaient des flocons jusque dans les chambres. Les terrasses en étaient couvertes. Syngie n'avait même plus la ressource de la cure, du spectacle de la vallée où coulait le soleil. Tout n'était que lueur blême. Il semblait que la neige glissât d'un réservoir sans fond et que la vie entière fût prise dans son tourbillon monotone.

Par la fenêtre éternellement ouverte entrait un froid humide. Enveloppée de lainages, Syngie passait de lugubres journées. Même valide, elle eût souffert de ce temps, habituée qu'elle était au climat bienheureux des Iles. Mais, ce matin, son désespoir était aussi morne, aussi tenace que cette neige qui pleuvait sur le monde. Syngie pensait qu'elle ne guérirait jamais. Tous les cas désolants dont elle avait entendu des récits lui revenaient à la mémoire, et c'était un cortège de jeunes corps

que l'on emportait. Sans doute, par une aube couleur de lin, le sien aussi.

Elle s'arrêtait de réfléchir, prenait un livre, mais la lourdeur qui ne quittait pas sa poitrine faisait que les lignes se brouillaient. Alors, elle devenait lâche et quand la femme de chambre entra, il lui était pénible de suivre les mouvements de ce corps insultant de santé. Elle songeait au combat perpétuel que depuis deux ans elle livrait, aux alternatives de victoires passagères et de prompts reculs, où sa volonté s'épuisait. Seule, n'ayant comme distraction que la boule d'eau chaude que l'on renouvelait sans cesse à ses pieds frileux, elle n'avait même pas le courage de pleurer.

Pourtant, lorsqu'elle apprit par l'infirmière que l'on avait dû faire des insufflations d'oxygène à Édith Lane, elle décida de se rendre chez elle, car Syngie savait que cette visite n'aurait sans doute pas de lendemain.

Édith, pour l'accueillir, remua faiblement les doigts.

— Je vous laisse ensemble, dit mademoiselle Alice. Elle va beaucoup mieux ce matin.

— C'est vrai, murmura la jeune fille, quand Syngie se fut assise auprès d'elle. J'étouffe moins. Vous savez, cette nuit, j'ai bien cru ne plus revoir personne. Mais ce n'est pas si effrayant !

— Voyons, ma chérie, à quoi pensez-vous ? Je ne vous reconnais plus.

— Oh ! maintenant, c'est fini, je suis sûre de m'en tirer. Le docteur a dit que la crise était passée. Mais je suis contente d'avoir touché à cela... je sais maintenant...

Elle détachait les mots un à un avec difficulté.

— Ne parlez pas trop, dit Syngie.

— Pourquoi ? Cela me fait du bien, je vous assure. Et je suis si heureuse de vous voir. Mademoiselle Alice est très gentille, mais on n'a pas envie de lui parler. Vous, je vous aime tant ! Vous êtes belle...

— Croyez-vous que les cheveux courts m'iraient bien ? demanda soudain la jeune fille. Victor ne veut pas que je coupe les miens. Vous savez, malgré ses apparences, il est très sévère.

Elle sourit à cette interdiction qui lui faisait plaisir, car c'était une preuve que Louvier s'occupait d'elle, et continua :

— Il n'est pas bien, non plus, le pauvre garçon.

Syngie suivit la tactique instinctive de consolation. Pour écarter d'Édith la terrible solitude des condamnés, elle dit :

— Ce temps ne nous vaut rien. Mon beau-frère, qui, pourtant, est à peine touché, est au lit. Stream ne va pas du tout, ni Pierre Lemerre. Mais vous voyez, le ciel s'arrange.

La neige en effet cessait. A travers les nuages plus minces, on voyait poindre la promesse d'un beau jour.

— Quel dommage que vous ne connaissiez pas mon ami Pierre ! dit Édith. Il vous plairait tant ! Depuis que nous sommes grands malades tous deux, je ne le vois plus, mais avant il venait chaque jour. Marthe aussi. Maintenant, elle s'occupe de lui, surtout. On dit d'eux des choses qui me répugnent. Pourquoi tout salir ? C'est si beau au contraire, cette amitié ! Et la même droiture, la même propreté. Vous pouvez me croire, je ne me trompe pas.

Syngie s'étonna de retrouver aux yeux déteints d'Édith tout leur éclat, tout leur bienfait. On eût dit que de défendre une cause pure la ranimait. Mais ce ne fut qu'un instant. Son exaltation la terrassa. Elle essaya en vain de parler. Syngie sonna l'infirmière d'une main maladroite.

— C'est le docteur qu'il faut, dit mademoiselle Alice. Et vous, allez vous reposer.

— Mais non, pas encore... peut-être...

— Allez vous reposer, répéta l'infirmière durement.

IV

Le matin qui suivit, on frappa de très bonne heure chez Thérèse. C'était Louvier.

— Je viens vous faire mes adieux, dit-il. Je pars avec elle.

A demi éveillée, la jeune femme le regardait interdite. Elle ne comprenait point pourquoi il portait un manteau de voyage. Victor répéta lentement :

— Mais oui, avec Édith, je l'accompagne.

La jeune femme se souvint, frissonna. Déjà !... Dans quelques instants, il y aurait au *Pelvoux* une chambre déserte. Thérèse savait que les morts s'en allaient au petit jour, mais cela n'avait été jusqu'à présent pour elle qu'une notion vide. Elle eut un regard vers la fenêtre ouverte. Le brouillard... une obscurité laiteuse... la plainte du vent, c'était tout l'univers. Elle imagina le funiculaire qui attendait, la descente, puis ses yeux agrandis se posèrent sur Victor.

Il restait debout, comme insensible. A ses paupières brûlées, à l'épuisement de sa figure, on voyait qu'il avait veillé toute la nuit. De temps en temps, avec un mouvement d'automate, il étirait son cou comme s'il avait du mal à respirer.

— C'est bien ce que vous faites, dit Thérèse.

— Quoi donc ?

— De partir.

La bouche que Thérèse avait connue si impudente eut le plus naïf des sourires.

— Ah ! oui, vous parlez de ce voyage.

Il répondait en somnambule, sans saisir la portée des mots qu'il prononçait. Il ajouta, avec la distraction concentrée qui décèle l'idée fixe :

— C'est la première chose que je fais pour elle... La première. Vous le savez bien, n'est-ce pas ?

Incapable de répondre, Thérèse commençait à deviner pourquoi Victor était venu chez elle : un prêtre, une femme, un enfant, une pierre, — il lui fallait quelqu'un ou quelque chose à quoi adresser la confession qui, heure par heure, en face du visage rigide, s'était amassée en lui.

Louvier continua sans changer de voix, sans autre geste que celui d'allonger régulièrement le cou.

— Je suis un malheureux qui a voulu bluffer. Avec Édith, je l'ai fait jusqu'au bout. Mais pas elle, moi-même. Elle, elle savait bien ce que je valais. Elle m'a vu très malade, c'est tout dire, hein ? Ça ne l'a pas empêchée de me soigner, de

m'aimer. Et moi, vous m'avez vu, hein ? Pas une cigarette à laquelle j'aie renoncé dans sa chambre. Je l'évitais. J'en avais assez de voir la maladie. Comme elle me demandait de venir, de rester ! Cette voix... ces yeux ! Écoutez, ma petite Thérèse, vous vous rappelez ses yeux. Vous pleurez. C'est drôle, moi je ne peux pas. Mais il y a quelque chose qui me gêne.

Il porta la main au creux de sa gorge, un peu au-dessous de la pomme d'Adam.

— Et quand revenez-vous ? demanda Thérèse.

— Oh ! non, dit-il avec terreur, on ne me revoit plus ici. Je resterai à Paris. Je vais voir... bluffer encore. Parce que je me fous de tout... Comme Antoinette, oui, c'est ça, comme elle. Vous savez, on 'dit que Portin va l'épouser. C'est drôle, hein ? ... Non, au fond, ce n'est pas drôle...

Il se dirigea vers la porte, tout en continuant de parler.

A la gare, trois hommes chargèrent hâtivement un fourgon. Il n'y eut pour accompagner Victor qu'un garçon de quinze ans avec lequel il s'était toujours montré simple, qu'il comblait de cigarettes et qui s'en retourna en sanglotant.

Après le départ de Louvier, Thérèse demeura quelque temps dans une stupeur qui enchaînait tous ses sentiments. Cette morne trêve cessa à l'instant où elle commença à avoir peur de sa chambre. Les meubles, les dessins des étoffes,

avaient des formes de bêtes, et surtout le brouillard sur la terrasse qui était un buffle blanc. Elle serra ses paupières contre ses yeux, mais alors elle vit Édith que Victor portait sur ses épaules. Il fumait, fumait sans répit, et Édith était morte et cependant toussait.

Ne pouvant rester couchée davantage, Thérèse se mit à marcher. Les glaces reflétèrent des ombres si blafardes qu'elle ne s'y reconnut point et crut toute la chambre peuplée de longues larves. Elle mit un peignoir et s'aperçut dans le corridor qu'elle voulait voir Marc.

Elle était portée chez lui par une force qui balayait ses rancunes et ses craintes. Elle avait trop besoin de lui. Il ne pouvait la repousser. Elle se glisserait à ses côtés, attendrait qu'il se réveillât, protégée par sa respiration contre toute l'hostilité de la terre, contre le goût de cendre qu'elle avait dans la bouche, contre la mort, contre la vie.

Thérèse entra très doucement, car elle voulait que le sommeil de Marc ne fût chassé que par ses mains. Des yeux grands ouverts l'arrêtèrent sur le seuil.

Oetilé fut à peine étonné de voir apparaître la jeune femme. Dans l'énervement aigu qui était le sien, tout lui paraissait naturel. Une fièvre tenace l'avait pris, dès la veille, dans ses rets magnétiques. Il avait toussé la nuit dernière. Jamais il ne s'était senti aussi mal. A quoi servait donc son séjour au *Pelvoux* et combien durerait-il ? Il s'était vu, au

cours de ces heures interminables, condamné à rester là pour des années. L'image d'Arnon, le vétéran, n'avait pas quitté son chevet. Comme il ne savait pas souffrir patiemment, une colère glacée figeait son visage insomnieux, une haine sans but défini, mais tendue à rompre et qui cherchait une cible.

Thérèse, en rencontrant son regard, avait été saisie au point que d'un mouvement machinal elle recula. Mais la pensée de se retrouver avec son épouvante lui fut insoutenable. Marc, ce matin, devait l'accueillir. Elle était venue avec tant d'abandon, d'espérance passionnée, qu'elle était sûre de lui. Pourtant, elle n'osait parler.

Ce fut lui qui demanda :

— Qu'y a-t-il ? Tu es venue me contempler ?

Le son de cette voix railleuse éperonna Thérèse. Vite, vite, il fallait qu'elle expliquât sa détresse, qu'elle ne laissât pas s'accumuler les malentendus. Elle n'avait déjà que trop souffert. Il comprendrait. Tout, ensuite, serait facile. Elle avança vers lui et chuchota :

— Marc, on vient d'emmener Édith.

— Qui ?

— Édith Lane, tu sais bien, mon amie américaine, qui, hier.

Il ne la laissa pas achever. Il ne voulait pas entendre les mots qu'il devinait. Que lui faisait cette femme qu'il n'avait jamais vue ? Thérèse ne trouvait-elle pas le matin assez sinistre avec sa brume,

sa bise, tout ce à quoi il devenait soudain sensible ? Il répliqua brutalement :

— Et alors ?

— Comment ? Marc, voyons...

Elle était si désespérée par cette réponse qu'elle crut devoir répéter :

— On l'emmène ce matin... Oh ! écoute.

Dans le silence, un faible et régulier grincement arrivait jusqu'à eux. Le funiculaire glissait, invisible sous le brouillard. L'irritation d'Otilé fit onduler tout son corps.

— Il manque, dit-il, un orgue de Barbarie à ta romance.

Tant de férocité dépassait l'entendement de Thérèse. Que lui avait-elle fait pour qu'il insultât si résolument à son angoisse suppliante ? Elle ne pouvait savoir, — et il ne pouvait l'avouer, — que c'était la peur, née des heures difformes de l'insomnie, qui nourrissait de venin toutes ses paroles.

Dans la chambre résonnait, de plus en plus atténuée, la marche du funiculaire. Même quand sa rumeur se fut éteinte, ils crurent l'entendre encore. Enfin, il n'y eut plus que le silence.

Thérèse enfouit sa figure dans ses mains. En un autre moment, Otilé, sans doute, eût tâché de la consoler. Mais, ce matin, il était trop aigri. Il avait besoin de faire mal aux autres comme il avait mal lui-même et grommela :

— Des larmes maintenant. La pièce est bien réglée.

— Je te défends, tu entends, je te défends...

Dans sa révolte, dans son désespoir, il semblait à Thérèse que tout croulait sur elle. Que du moins cette bouche atroce se tût ! Mais Oetilé répondit avec calme :

— Ne crie pas ainsi. Les gens normaux dorment.

Comme elle ne répliquait point, il ajouta :

— On voit que tu es guérie.

Du coup, Thérèse comprit. Mais si, quelques minutes auparavant, cette découverte eût pu la détendre, elle ne faisait maintenant qu'attiser son indignation.

— Ah ! c'est pour cela, s'écria-t-elle, heureuse de blesser à son tour, que tu n'as ni cœur, ni respect élémentaire des morts. Un peu de fièvre suffit à te rendre inhumain. Comme tu es brave !

Elle avait touché trop juste. Marc sentit que longtemps son orgueil souffrirait de cette atteinte. Il s'en voulut mortellement de s'être trahi, mais il en voulut davantage à Thérèse de l'avoir surpris désarmé. Elle, gagnée par les effluves de cruauté qui rayonnaient de Marc, poursuivait :

— C'est trop facile, tu comprends, ton calme et ton indifférence, quand tu ne souffres de rien. Mais tu n'es pas le seul ici à être malade. Personne n'est aussi lâche, aussi monstrueux que tu l'es.

Maintenant, Marc l'écoutait avec une étrange satisfaction, car chacun de ces outrages lui donnait un droit de plus, et terrible. Thérèse s'en rendit compte. Allait-elle, par sa véhémence, déchaîner

l'irréparable ? Elle scruta les traits de Marc, croyant qu'elle voulait voir si elle tenait encore à eux, alors qu'elle n'y cherchait qu'une trace d'amour pour elle. Une telle haine y vivait qu'elle trembla.

— Tu as froid ? demanda Marc.

Thérèse appelait tellement le miracle qu'elle espéra un instant. Sans doute avait-il discerné que sa violence n'était que la mesure de sa douleur. Il avait pitié. Elle fit un pas vers le lit.

Dans ce mouvement Oetilé vit venir sa revanche.

— Non, non, dit-il avec un geste qui l'écartait, ferme la fenêtre.

Malgré son déchirement, Thérèse se raidit.

— Quoi ? dit-elle. Que veux-tu dire ?

Elle perçut une hésitation chez Marc, mais ne voulait plus de ménagement. Il fallait qu'il achevât. Elle ne pouvait pas demeurer dans l'incertitude après ce qu'elle avait cru comprendre et, pour savoir, elle usa du seul moyen qui eût prise sur Oetilé.

— Décidément, dit-elle, tu as peur de tout aujourd'hui, même de moi.

Rien au monde n'eût maintenant arrêté Marc. Il répondit en scandant les mots :

— Puisque tu y tiens, écoute : si je vais plus mal, c'est de ta faute. Il y a des excès qui, dans notre état, ne valent rien. Tu m'as compris ?

Une balle qui entre dans la poitrine ne fait pas mal au premier instant. Ainsi Thérèse d'abord ne

ressentit rien. Elle dit même, poussée par une manière de force d'inertie :

— Alors, comme tu ne voyais que cela en moi, je ne t'intéresse plus.

— Tu me parais logique.

Il était sincère. Sa fatigue, sa fièvre et une honte inconsciente faisaient pour lui de Thérèse un insupportable fardeau. Il avait toutes prêtes des phrases pires. N'importe quelle arme lui paraissait bonne, pourvu que cette femme égarée le laissât.

Il n'eut pas à s'en servir.

Dans sa chambre, Thérèse colla son front contre la vitre embuée par le brouillard.

— Je vais prendre froid, dit-elle tout à coup à mi-voix et comme s'il s'agissait d'une autre malade qu'elle voyait commettre une imprudence.

Elle s'habilla ainsi qu'à l'ordinaire, avec soin. Le jour était venu, mais sans soleil. Le plafond des nuages s'était un peu relevé ; il flottait maintenant au ras du *Peloux* si près qu'on pouvait presque toucher le ciel de la main. Voyant l'étoffe dont il était fait, son apiéçage et ses coutures, Thérèse ne lui trouva aucun mystère. Plus de mystère également dans la pièce où tout à l'heure régnaient des animaux redoutables et des apparitions. Elle se rappela sa peur comme son dernier souvenir heureux : elle n'avait pas encore vu Marc.

On apporta son déjeuner. Elle mangea debout, car il lui semblait qu'elle ne devait pas perdre de

temps. Une tâche urgente l'appelait au dehors. Laquelle ? Elle ne se le demandait pas. Sa tête était comme remplie de grosses pierres mal ajustées et à travers leurs interstices serpentaient des pensées étriquées, absurdes. La blanchisseuse, vers midi, devait lui apporter du linge. Elle n'avait plus assez d'épingles à cheveux.

Cette constatation lui fit remarquer qu'elle se coiffait et que sa chevelure ne tenait pas. Elle la tordit avec impatience en nattes grossières. Elle ne devait pas s'attarder. Il y avait quelque chose de trop important à faire au delà de ces murs entre lesquels depuis l'aube elle se débattait comme une bête blessée. Elle sortit tête nue.

Dehors, Thérèse n'hésita point. Elle prit la route qui montait vers le Trou des Diables et le calvaire. Cette route était la seule qui ne portât point de traces humaines. La neige avait eu beau refaire chaque jour les chemins qui menaient au village, il y persistait le sillon des traîneaux, des marques de semelles. Tandis que la piste haute semblait conduire vers un blanc désert.

A l'ordinaire, Thérèse la gravissait vite. Elle savait marcher et, connaissant tous les repères de cette promenade, trouvait le trajet très court. Mais, ce matin, la route était toute changée. Thérèse ne retrouvait aucun de ses jalons familiers, ni l'arbre foudroyé, ni le banc déteint, ni la barrière qui délimitait les pâturages, ni le chalet aux fenêtres clouées, ouvert seulement à la saison clémente.

C'est que la jeune femme avançait, les yeux tendus vers le ciel, comme hallucinée. Elle trébuchait sans cesse. La neige était neuve, n'offrait pas d'appui à ses pieds sans force. Ils y enfonçaient pesamment et, pour les retirer, il fallait à Thérèse un effort immense. Mais elle ne s'en occupait pas, laissant ce soin à un corps qui ne lui appartenait plus. Thérèse, elle, voulait s'élever toujours plus haut, pour rentrer au sein des lourdes nuées que le vent entraînait comme un radeau en détresse, sans en changer la couleur ni la forme. Elle en avait un désir si profond, si élémentaire que, les jambes broyées, elle se fût encore traînée vers elles.

La voûte mouvante reculait toujours. Thérèse sentait bien l'humidité des nuages sur sa figure, sur ses mains, mais la densité, la masse où elle cherchait à s'ensevelir lui échappaient. Cette poursuite la mena au Trou des Diables.

Sur le pont qui couvrait le torrent gelé, elle glissa. Elle mit très longtemps à se relever. A bout de force, elle s'adossa au socle du calvaire. De là, Thérèse promena des yeux étonnés sur ce qui l'entourait. Pourquoi donc était-elle venue ? Que s'était-il donc passé ? La souffrance de la jeune femme était telle qu'elle en avait oublié l'objet.

Ce n'était pas la mort d'Édith, ni son départ, ni la cruauté de Marc, ni la rupture qui l'avaient amenée là. Sa désolation dépassait en ampleur des blessures précises. Se les fût-elle rappelées qu'elles lui fussent apparues comme négligeables et mes-

quines. Mais sa mémoire affaiblie ne les faisait point repasser devant elle. Thérèse ne se souvenait même plus qu'à cet endroit elle avait pour la première fois parlé à Marc. Tout le passé, tout l'avenir, n'était-ce pas cette gorge sauvage, ce torrent qui semblait tout jonché de squelettes, cette muraille ténébreuse de sapins, si abrupte que la neige ne pouvait y tenir ?

Au-dessus de la ravine, le vent coulait avec une rumeur régulière de fleuve sans fin, mais il ne touchait pas à l'immobilité de l'air cerné par les rocs. Thérèse ne songeait à rien, n'éprouvait rien. Elle laissait chacune de ses cellules s'imprégner de néant. Peu à peu ses jambes faiblirent, son corps suivit leur flexion. Elle ne perdit pas connaissance et se retrouva dans la neige sans pouvoir ni vouloir se relever. Ses yeux étaient au niveau de la date gravée sur le granit : 1685.

Une obsession s'empara de Thérèse : elle avait besoin de savoir depuis combien de temps cette croix avait été dressée. Le calcul fut épuisant à faire. Elle se trompait sans cesse, reprenait ses évaluations, dessinait des chiffres sur la neige. Enfin, elle triompha : des hommes étaient venus là et y avaient planté le signe, il y avait deux cent quarante et un ans. Elle répéta ces nombres mentalement d'abord, puis à voix plus haute. Ils lui semblaient interminables à proférer, pleins d'une gravité accablante, révélatrice. C'était comme une incantation de délire pour conjurer tout appel de

cette vie où tout n'était que brisure et tourment.

Des choucas passèrent à même le ciel et, voyant cette forme immobile comme un cadavre, vinrent se poser près d'elle. Ils étaient insolents et noirs. Comme Thérèse remua faiblement, ils s'envolèrent avec des cris aigres.

L'une après l'autre se renouvelaient les nuées toujours pareilles. Le vent, sur la cime des sapins, essayait sa force et ses murmures. Dans la gorge ne bougeaient ni les branches, ni l'air, ni Thérèse.

Des bûcherons qui accompagnaient un traîneau de bois la découvrirent. Ils la crurent d'abord évanouie, mais, apercevant ses yeux vivants, l'un d'eux dit avec sollicitude :

— Ce n'est pas un temps pour malades, ma pauvre dame. Votre docteur ne va pas être content.

Thérèse approuva de la tête, essaya de se redresser, mais il lui fallut le secours de bras puissants. On écarta des troncs pour qu'elle pût s'asseoir et on la couvrit d'une houppelande fourrée. Les bûcherons parlaient peu, mais leur présence, le bruit du traîneau, le piaffement du cheval, la chaleur trop vive qui brûlait maintenant les épaules transies de Thérèse la ramenaient à une vague notion des choses.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-elle soudain.

— Pas loin de midi.

De nouveau le souvenir de la blanchisseuse revint à Thérèse, mais elle eut en même temps la certitude qu'elle ne mettrait jamais le linge qu'on

lui apporterait. Par là, elle sut qu'elle allait mourir ce matin.

Elle regarda avec une curiosité stupéfaite les hommes qui l'accompagnaient. Comment ne comprenaient-ils pas que l'on ne pouvait plus vivre après ce qu'elle avait senti au Trou des Diables ? Elle essaya de le leur expliquer. Ils hochaient le menton en l'écoutant.

— Oui, oui, ma pauvre dame, dit enfin celui qui avait déjà parlé. Mais où faut-il vous mettre ? Au *Pelvoux* ? Au hameau ?

Tout à coup Thérèse pensa que si elle arrivait jusqu'au sanatorium dans cet équipage, on l'interrogerait, le docteur viendrait, l'infirmière. Or elle ne voulait voir personne. La seule pensée d'un visage inconnu, d'une conversation, lui était intolérable. Elle sauta du traîneau d'un mouvement peureux.

— Je rentrerai seule, dit-elle si farouchement que les bûcherons la laissèrent partir.

Dans le hall il n'y avait encore personne. Pour ne pas subir le regard du groom, Thérèse évita l'ascenseur et, comme traquée, monta l'escalier en courant.

Quelques minutes elle resta étendue sans force sur son lit, mais bientôt eut très froid. Elle enleva son manteau imbibé de neige fondue, ses vêtements. Des mois de cure avaient si bien incrusté en elle le souci de protéger sa santé que, résolue à la mort, elle mit une écharpe.

L'idée lui vint que Marc la verrait après son acte. Elle demanda à la femme de chambre des épingles à cheveux, se coiffa bien. Se rappelant que Marc aimait les femmes légèrement fardées, elle passa avec soin du rouge sur ses lèvres. Dans une glace, le contraste de sa bouche ardente et de son visage tout pâle lui plut beaucoup.

Ensuite Thérèse ouvrit le tiroir de sa table de nuit, déboucha un tube qui contenait des pilules soporifiques. La sûreté de son geste l'étonna, car elle était devenue miraculeusement lucide.

— Sans doute, se dit-elle, ai-je plus d'une fois, sans le savoir, songé à ce moyen.

C'était en effet si simple. Une de ces petites boules blanchâtres procurait le sommeil pour une nuit. Le tube entier le donnerait pour toujours. Thérèse versa de l'eau dans un verre, vida les pilules au creux de sa main gauche, les considéra quelque temps. Tous ses gestes étaient ordonnés sans hâte ni hésitation. Autant, sous le calvaire, elle avait été la proie des éléments, autant, en cette minute, elle n'avait plus pour guide que sa volonté. Mais c'était là-haut que son destin s'était imposé à elle et ne se servait de son intelligence que pour s'accomplir avec plus de certitude.

Thérèse, mesurant les gorgées d'eau pour que le verre lui suffît, avala une à une les pilules. Ayant fait, elle se coucha.

Mais la mort ne vint pas tout de suite comme elle l'avait cru. D'abord elle ne ressentit qu'un

léger étourdissement. Tout se déplaçait dans la chambre et le lit la balançait avec mollesse. Elle remuait ses membres, étonnée de les voir lui obéir encore. Peu à peu ils ne répondirent plus à son appel ; seulement, elle ne s'en aperçut point.

Que faisait Marc à cette heure ? Sans doute il regrettait de l'avoir chassée et luttait avec son orgueil pour venir chez elle. Bientôt il ne serait plus temps. Elle ne s'en souciait pas. Elle n'avait pas besoin de pardonner, car elle savait maintenant qu'elle ne lui en avait jamais voulu. Elle se sentait débordante de paix, de bonté. Là-bas, sur le versant de l'autre côté de la vallée, se trouvait un petit village à peine perceptible au milieu d'une clairière. Souvent Thérèse avait souhaité y habiter avec un puissant amour. Elle savait que ce vœu allait se trouver réalisé.

Elle aimait tant ce village que, même lorsqu'elle n'eut plus la force de tenir ses paupières levées, elle le vit encore. Sa tête penchait sur le bord du lit, plus lourde sans cesse et plus confuse. Mais le merveilleux bien-être durait toujours.

« C'est donc si facile ? » pensa vaguement Thérèse.

Tout à coup son cœur lui fit atrocement mal. Il semblait que, à coups de marteau, un impitoyable forgeron en voulait changer la forme. Thérèse espéra que ce serait fugitif, que la félicité qui ne s'était pas encore complètement retirée de ses membres allait vaincre la souffrance. Mais celle-ci

croissait à chaque instant. Dans son flanc le forgeron s'acharnait, frappait plus fort. Parfois, il s'arrêtait net, et c'était alors une angoisse pire que toutes les tortures. Thérèse eut peur et voulut appeler, mais elle en était incapable. Elle croyait crier au secours, tandis que sa bouche ne remuait pas. Cette mort consciente dura une éternité.

A midi, elle entendit la blanchisseuse entrer, un cri, puis le docteur... Des piqûres... des révulsifs... elle ne perdit connaissance que lorsqu'elle fut sauvée.

Le soir, Oetilé apprit la tentative de Thérèse. Il s'habilla très vite, alla vers la chambre de la jeune femme. Mais là, il ouvrit la porte voisine, celle de Stream. Ils burent beaucoup et, pour la première fois depuis qu'il avait appris qu'il était malade, Marc fuma.



V

La santé de Marc se raffermît rapidement. Le docteur lui démontra même que cette crise légère avait été propice et qu'il pourrait quitter le sanatorium aux premiers jours de l'été. Mais, de cette alerte, il resta à Marc une inquiétude qui lui fit observer un repos complet pendant une semaine. Il la passa sur la terrasse, le soleil étant revenu.

Après les chutes de neige, après l'informe amas de brumes et de blancheurs douteuses qu'avaient composé le ciel, les montagnes et la terre, ce fut pour Marc comme une résurrection.

Il se sentait paisible. Le geste de Thérèse ne lui inspirait pas de remords. Tant que la vie de la jeune femme avait été menacée, il avait éprouvé comme une gêne physique qui l'avait empêché de se rendre chez elle. A mesure que le temps passait il s'en sentait de plus en plus incapable. Ainsi il s'accoutuma à l'idée de ne plus la voir, et lorsqu'il apprit qu'elle était sauvée, comme il n'admettait

point que l'on pût avoir de torts véritables envers une femme qui exigeait trop, il éprouva un soulagement secret à se dire que toutes ces scènes, ces larmes, ces réconciliations et ces étreintes épuisantes avaient pris fin.

Il allait retrouver son équilibre. Une vie réglée, des plaisirs bienfaisants comme ceux de la marche ou de la table, consolideraient sa santé. Quelques mois encore et il quitterait à jamais cette prison où à l'exemple de tant d'autres, il avait failli laisser corrompre sa force et sa ferme vision de la vie. Il pensait avec dégoût au poker misérable où il s'était acharné contre un gamin, à la douceur débilite qu'il avait aimée le soir du réveillon près de Thérèse, au déjeuner avec Louvier, à l'ivresse d'esclave qu'il était allé mendier chez Stream, à la terreur animale qui l'avait saisi en entendant grincer le funiculaire qui emmenait le corps d'Édith. Que de lâchetés, que d'abjections !

Marc ne voulait pas voir que c'était là pour lui le commencement d'un ordre nouveau, qu'une porte venait de s'ouvrir qu'il ne pouvait plus refermer et par où le passage se trouvait libéré à tout un monde inconnu.

Il s'en aperçut dès qu'il recommença de vivre. Au jardin d'hiver, au restaurant, il remarquait les vides. Sur les visages, il savait déchiffrer la défaite des tissus, l'angoisse qui l'accompagnait. La tristesse des parents qui habitaient avec des malades le frappa. Il fut ému de voir arriver par le train

du dimanche des enfants que des jeunes femmes serraient contre elles avec emportement, sans oser les embrasser.

Ce ne furent d'abord que des chocs sourds, automatiques. Bientôt, ils le blessèrent comme d'aigres traits. Il s'en irrita. Puisqu'il ne pouvait en rien secourir ces infortunes, pourquoi s'en préoccuper ? N'était-ce pas une sensiblerie haïssable ?

Octilé essaya de considérer la vie du *Pelvoux* avec les yeux qu'il avait en arrivant. C'était pourtant le même air de luxe, d'insouciance, les mêmes figures qui semblaient reposées, les mêmes fleurs sur les tables, le même orchestre. Mais, à présent, Marc, trop clairvoyant, perceait le masque. Il ne pouvait plus oublier que ces gens qui riaient, jouaient, flirtaient, iraient tout à l'heure regagner leur terrasse pour y défendre leur vie, qu'ils économisaient leurs mouvements, leurs paroles, qu'un impitoyable rappel suivait toute imprudence et qu'ils étaient plus prisonniers de leurs corps amoindris que du sanatorium lui-même.

Que lui rappelait donc cette existence où la mort sans répit insinuait son muflle ? N'était-ce pas le front ? Sans doute rien, apparemment, n'était semblable. Là-bas, la tranchée, la vermine, ici tout le confort. Là-bas, des hommes ensauvagés et le vol ululant des obus ; ici, le raffinement, l'amour et la douce mitraille de la neige. Mais sur l'Yser ou à Verdun, l'on ne pensait pas tout de temps à la balle qui frappe. La vie s'organisait dans les

boyaux, les abris. Il y avait des amitiés, des joies, le repos. Quand on emportait un camarade, c'était comme par hasard. On y songeait un peu et l'on se remettait à la tâche d'exister... N'en allait-il pas de même au *Pelroux*? C'était un combat plus veule, plus secret, mais aussi périlleux. Si la forme de vie et de mort y était différente, le rythme profond était le même dans ce cirque abrité que dans les petits postes.

Cette découverte frappa Oetilé. Comme il se dirigeait suivant une logique sans complexité, mais impérieuse, comme ses règles morales étaient réduites mais catégoriques, comme il avait un sens du devoir canalisé étroitement, mais d'autant plus fermement, une vérité obligatoire s'imposait à lui, dont il demeurait étourdi. Ces gens qui l'entouraient, il n'avait plus sur eux droit de dédain ni même de négligence. C'étaient des camarades comme ceux des relèves, comme ceux des attaques.

Camarades ! Aucun mot autant que celui-là n'avait d'empire sur Marc. Sa sonorité même répondait à tout ce qu'il aimait : la simplicité, la rudesse, les coudes francs et la pudeur dans l'affection. Et ce mot-là qu'il n'appliquait qu'à des corps guerriers et des âmes solides, il devait en étendre le bénéfice, le miracle, la sauvegarde à ces hommes qu'il avait jugés jusque-là les bâtards de la vie. Et aux femmes, race pleureuse, impure, vainement agitée, misérablement suppliante...

C'était impossible. Il fallait s'arrêter sur ce chemin, il le fallait à tout prix.

Marc était sur son balcon lorsque ces questions l'assaillirent de leurs flèches pressées. Il n'en put supporter les pointes pénétrantes. A qui s'adresser dans ce désarroi sans nom ? Stream ? Mais il ne lui offrirait qu'un gobelet de whisky. Lemerre ? Un enfant. Marc songea à un jeune lieutenant taciturne qui avait été tué à ses côtés et alla chez Syngie.

Au visage de son beau-frère, la jeune femme devina qu'il avait besoin d'elle. Aussitôt son attention s'émut.

Ce fut en vain. Marc avait déjà retrouvé son orgueil. Le ridicule de sa démarche le torturait. Il parla de choses indifférentes mais la colère et un secret effroi donnaient à sa conversation une tension singulière. Syngie l'observait.

— J'ai une visite à faire, dit-elle tout à coup. Vous allez m'accompagner.

— Avec plaisir, accepta Marc qui préférait tout à l'humiliation de cet entretien.

Mais au malaise qui l'envahit dans la chambre de Michelle, il jugea qu'il avait eu tort de suivre sa belle-sœur. Il n'avait de la petite qu'un souvenir assez confus et déplaisant, celui du dîner où elle avait été un poids mort. Il la retrouvait couchée, plus laide, avec des yeux plus grands.

Elle avait peur de lui, c'était visible, et il restait muet. Syngie, que Michelle regardait avec adoration, essayait bien de faire parler Marc. Mais quel

lien pouvait le rattacher à cette enfant timide, hébétée ?

Il était plein d'exaltation contre lui-même. Cette journée était la plus stupide de son existence : des raisonnements inadmissibles, un élan de lâche vers une femme, et, pour tout couronner, cette visite. Gêné, furieux, il chercha une contenance. Bien qu'il ne fumât plus, il avait conservé un briquet de guerre. C'était, en cuivre doux, admirablement travaillé, un singe dans la queue et la langue étaient figurées par la même mèche d'amadou. Il le sortit de sa poche et, machinalement, se mit à l'allumer. Une étincelle brilla dans la bouche du jouet.

— Regardez, Syngie, regardez, murmura Michelle.

Surpris de cette voix passionnée, Marc considéra la petite. Ses yeux en rencontrèrent d'autres, immenses, et pleins d'une avidité ingénue.

— Le voulez-vous ? dit-il.

Sans répondre, elle tendit la main.

Mais à peine eut-elle pris le briquet que Marc en éprouva un regret mortel. C'était le cadeau d'un artisan en fer près duquel il s'était battu deux ans. Il venait de commettre un sacrilège. Mais surtout, surtout, il était épouvanté du sentiment invincible qui, devant ce regard, l'avait saisi et contraint. Il lui semblait que sa poitrine portait encore une trace de feu. Non, il ne voulait plus laisser pénétrer en lui des forces aussi déchirantes.

— Attendez, dit-il à la petite, je vais vous montrer comment on s'en sert.

Elle lui rendit le jouet. D'un mouvement de ses doigts puissants, il le tordit, le cassa.

Syngie eut peur de l'égarement qui se marqua sur le visage de Michelle, plus encore de la figure de Marc. Elle eut un mouvement d'indignation, mais comprit aussitôt qu'il ne fallait point que Michelle pût croire à tant de férocité.

— Vous êtes toujours aussi maladroit, dit-elle à Marc.

Il voulut protester et n'osa point.

VI

Des trompettes de nacre semblèrent annoncer le printemps précoce et brutal. Du ruissellement continu des pentes, de la neige qui, bulle par bulle, crevait au soleil, des sapins qui tout à coup sentaient la résine, de l'air dilaté, du bruit des roues succédant aux traîneaux silencieux, des torrents déchaînés, du vol et des cris plus francs des moineaux, de tout cela montait un arôme frais et sensuel. Quelque chose de neuf, de fort et de trouble avançait sur le monde.

Mais ce réveil puissant de la terre et de l'espace, ce visage de fête et d'ondée apportaient aux malades d'épuisantes délices. Il y avait de la mort dans cette joie. La saison qui faisait à l'univers une moelle nouvelle, jonchait son sillage triomphant d'écorces inutiles et de corps trop usés.

Au début de mars, le docteur Albert écrivit aux parents de Pierre Lemerre. Il les priait de venir, mais de dire à leur fils qu'ils voulaient simplement le voir.

Leur ami, Robert Desfeuilles, qui devait voir sa femme, les accompagna.

Quand M. Lemerre quitta le cabinet du docteur, rien en lui ne pouvait montrer qu'il venait d'entendre condamner son fils.

— Ce n'est pas grave, dit-il à sa femme anxieuse. Pierre a eu une alerte qui a inquiété le médecin. Maintenant, il est rassuré, mais comme l'enfant tenait à nous voir, le docteur n'a pas voulu nous décommander.

Elle le crut, ainsi qu'elle avait fait toute sa vie et, dans son contentement, se mit à rire avec nervosité. Lui, se retourna d'un bloc comme pour examiner les gens qui passaient.

Marthe, elle, ne se méprit point à cette brusque arrivée. Dès qu'elle fut seule avec son mari, elle demanda :

— Perdu, n'est-il pas vrai ?

— Qui ?

— Mais Pierre.

Robert Desfeuilles s'étonna un peu de l'intensité de cette angoisse. Il répouvait que l'on pût la montrer pour quelqu'un qui ne touchait pas au cercle de la famille, mais comme il plaignait profondément sa femme de la vie qu'elle était obligée de mener, il ne lui en voulut point de ne s'être pas inquiétée d'abord de ses enfants. Pour ménager Marthe, il mentit.

— Mais non, dit-il, tu t'affoles inutilement. Les

Lemerre avaient l'intention de voir leur fils ce mois-ci. Comme il n'allait pas très bien, ils ont pressé leur voyage, voilà tout.

Il avait une voix bien posée, monocorde. Ses traits, plus jeunes, ne ressemblaient en rien à ceux du père de Pierre, mais le sens du devoir et une profession identique y avaient marqué des rides aux mêmes endroits.

— Et combien de temps vont-ils rester ici ? reprit Marthe.

— Je ne sais pas au juste.

— Tu vois bien.

— Mais quoi ?

— M. Lemerre n'est pas homme à rester indécis sur la date de son retour. C'est qu'il attend...

Elle n'acheva pas, effrayée du mot qu'elle allait prononcer. Son mari écoutait avec une surprise grandissante l'âpreté, le frémissement de sa femme si réservée à l'ordinaire.

— Comme tu es nerveuse ! dit-il avec douceur. Tu ne veux pas savoir les nouvelles de la maison ?

Marthe eut le sentiment d'avoir commis une faute.

— C'est que tu ne l'as pas vu fondre, dit-elle, c'est terrible. Alors, dis-moi, Jacques doit être un grand garçon, tout à fait.

Robert Desfeuilles l'embrassa sur les cheveux et se mit à raconter. Mais, tout en suivant cette voix unie, Marthe épiait les moindres bruits du *Pel-voux*.

Pierre Lemerre, depuis qu'il avait reçu leur lettre, attendait ses parents avec une impatience dévorante. Dans sa faiblesse et sa fièvre, plus aiguës chaque jour, cette arrivée était le centre de toutes ses pensées. Il l'attendait comme le commencement d'un ordre neuf, comme la fin de cette crise dont le docteur lui annonçait patiemment qu'elle se terminerait bientôt. Car il avait beau sentir sa force fuir par mille pores, et le printemps lui entrer dans la poitrine comme un grand soc merveilleux et terrible, il avait beau avoir étudié, dans les livres et sur d'autres malades, la marche que l'on n'arrête point, Pierre ne pouvait pas croire qu'il allait cesser de vivre. Tout se refusait en lui à cette acceptation : ses espoirs, sa jeunesse, le souvenir d'avoir déjà échappé à la mort et surtout une attente qu'il ne pouvait définir.

Il fut pourtant saisi de la surprise épouvantée qui, à sa vue, défigura le visage de sa mère.

— J'ai tellement changé ? demanda-t-il.

— Mais non, pas du tout, répondit tranquillement M. Lemerre. Un peu maigri, voilà tout. Tu sais bien que maman juge la santé au poids.

Ces paroles eurent pour effet de rassurer la mère aussi bien que le fils ; la conversation s'engagea, paisible et naturelle. D'abord, Pierre fut heureux. Ses parents lui apportaient l'atmosphère où il avait grandi et qui lui était indispensable : la dignité, le travail, le devoir, l'anneau serré de la famille. Il aimait la façon sobre dont son père parlait, le pli

sévère et serein de sa bouche. Il écoutait avec joie madame Lemerre lui dire les succès au barreau de son frère aîné qu'il admirait. Mais, à mesure qu'avancait le matin, son bonheur se fêlait. Pierre avait le sentiment d'un vide, d'une tristesse de plus en plus absorbante. Il crut que le rappel d'une vie si pleine, si active, lui faisait mal, alors qu'il demeurerait en marge, comme jeté par-dessus bord. Mais ce n'était pas cela, puisqu'il demandait avec intérêt de nouveaux détails.

Que lui manquait-il donc ? Qui occupait, à l'ordinaire, dans cette chambre, la place que la présence chérie de ses parents ne pouvait remplir ? Comme sa fièvre intense était, le matin même, tombée brutalement, il était trop exténué pour fixer son attention sur ce problème et le résoudre.

A l'heure du déjeuner, on lui servit du bouillon avec des œufs battus. Il en avala quelques gorgées et le repoussa avec dégoût. Épuisé par cet effort, il laissa retomber sa tête sur l'oreiller, ferma les yeux. Sa mère prit la cuillère et, très doucement, la porta à la bouche de Pierre. Il murmura :

— Non, non, ma petite Marthe, vous voyez bien que je ne peux plus.

Madame Lemerre regarda son mari, mais, depuis qu'ils étaient arrivés, elle ne parvenait pas à rencontrer ses yeux.

— Allons ! un effort pour moi, Pierrot, prie-t-elle.

A cette voix, le malade eut un faible tressaille-

ment de surprise. Il souleva ses paupières : un bon et vieux visage était contre le sien. Une sorte de colère passa dans les prunelles décolorées du jeune homme. Cette figure empêchait qu'une autre, dont il avait besoin, fût là.

— Laisse-moi, dit-il durement. Tu ne sais rien faire.

D'aucun de ses enfants, madame Lemerre n'avait entendu un ton pareil. Elle se retourna avec presque autant d'indignation que de souffrance vers son mari. Il lui fit un signe d'apaisement et dit :

— Ne mange pas si tu n'as pas faim, mon chéri.

Jamais madame Lemerre n'avait connu tant de douceur à cette voix.

A la même heure, Marthe interrompit tout à coup Robert Desfeuilles.

— Il faut que j'aille, dit-elle machinalement.

— Où ?

— Chez Pierre. Il ne mange rien sans moi.

— Il a ses parents, voyons.

— C'est vrai, murmura-t-elle.

Il continua de parler de ses affaires, de leurs amis, de tout ce à quoi, d'ordinaire, elle prêtait un intérêt si vif. Mais elle ne l'entendait plus. Une inquiétude la tourmentait, qui la rendait insensible à tout le reste.

— Non, Robert, il faut que j'aille tout de même, dit-elle. Ils ne connaissent pas ses habitudes. Il va encore s'affaiblir.

Il hocha la tête comme devant une maniaque et répondit sans changer de voix :

— Tu ne peux pas faire cela. Ils t'en voudraient. C'est la moindre des choses de les laisser ensemble.

Le regard que Pierre avait adressé à sa mère, Marthe l'eut pour son mari. Mais si forte était chez le jeune homme et chez elle la répugnance pour les entraînements défendus, qu'ils ne comprirent pas encore qu'ils s'aimaient.

Pourtant, vers le milieu de l'après-midi, Marthe n'y put tenir. Elle devait aller dans cette chambre que, depuis trois semaines, elle ne quittait presque pas. Un appel trop fort en venait.

— Écoute, mon ami, dit-elle. Tu devrais distraire un peu les Lemerre. Emmène-les en promenade. D'ailleurs, ils fatiguent leur fils, c'est l'heure de la cure. Je resterai avec lui, j'ai l'habitude.

Robert Desfeuilles trouva la proposition naturelle. Marthe parlait enfin un langage qu'il entendait. Mais à ce moment on annonça les parents de Pierre.

— Nous l'avons laissé un instant, dit M. Lemerre avec un peu trop de raideur. Il a besoin de se reposer.

— Je vais voir s'il ne veut rien, dit obstinément Marthe.

Elle sortit, bien que, se cachant de sa femme, M. Lemerre eût fait le geste de la retenir. Enfin elle allait voir Pierre seule. Elle ne dirait rien,

lui non plus, mais elle trouverait dans ses yeux la reconnaissance dont elle avait besoin.

Comme elle arrivait à sa chambre, un éblouissement l'arrêta. Une haute forme noire franchissait le seuil, fermait la porte.

— Le père Garric, balbutia Marthe, et elle resta écrasée contre le mur.

Elle ne sut jamais combien de temps elle attendit. Derrière la cloison se passait un acte si solennel qu'elle était sans pensée. Mais, quand le prêtre fut parti, elle s'élança.

— Pierre, Pierre, dit-elle. C'est une précaution, cela ne veut rien dire.

Il ne l'entendait pas, ses paupières restaient fermées. Une idée terrible traversa Marthe. Déjà ?

Mais non, la poitrine du jeune homme se soulevait très haut. Marthe tira les rideaux et, dans cette obscurité qu'elle avait faite plus pour cacher son geste que pour protéger Pierre, lui embrassa les yeux... Des pas dans le couloir... elle se redressa. M. Lemerre parut.

— Ma femme ne se doute de rien, murmura-t-il avec accablement. Mais comment la préparer ?

— Tu vois, dit-il à madame Lemerre qui entrait, rien n'est arrivé. Il dort.

Ils restèrent dans la pénombre, seuls avec ce fils qu'ils ne voyaient presque plus. Le temps passa. Ils ne parlaient point. Parfois, lorsqu'un sifflement pénible venait de l'oreiller, madame Lemerre faisait un mouvement vers le lit mais son mari

aussitôt l'arrêtait. Elle comprenait mal ce long sommeil et que M. Lemerre, si actif, se crût forcé de rester là. Mais, habituée toute sa vie à obéir, elle ne demandait pas d'explications. Comme le voyage l'avait fatiguée, elle se laissa aller à une somnolence légère.

Alors, M. Lemerre s'approcha furtivement de Pierre et se mit à lui caresser les cheveux, le front. Sa main osseuse tremblait sur cette chair qui était la sienne, pour laquelle il ne pouvait rien. Tout à coup il sortit.

Plus d'une fois, ce soir-là, on vit dans le couloir un homme très haut, qui marchait à grands pas en comprimant ses mâchoires entre deux poings serrés.

Beaucoup plus tard, madame Lemerre se réveilla, inquiète. Il lui avait semblé sentir une passante dans la chambre. Mais elle ne vit que son mari immobile dans un fauteuil. Elle regarda son fils et trouva fixé sur elle des yeux qui semblaient de verre.

Le soir n'avait pas calmé la fièvre de Marthe. Elle avait simulé une lassitude accablante pour éviter de parler et surtout d'écouter la voix sans nuances. Robert Desfeuilles avait pris un livre. C'était le volume des *Essais* que Marthe avait lu si souvent à Pierre.

— Il faudra que je le demande à ses parents, pensa-t-elle.

Mais elle s'en voulut de cette anticipation funèbre. Elle n'avait pas le droit de s'abandonner au désespoir. Croyante, elle devait attendre un miracle : n'avait-elle pas entendu dire que, souvent, après la confession suprême, les malades allaient mieux, que, parfois même, ils guérissaient ? Mais ce livre dans les mains de son mari lui faisait mal.

— Le bruit des pages me fatigue, dit-elle.

Il répondit avec inquiétude :

— Tu as les nerfs tout à fait dérangés, ma chérie. Je ne sais pas s'il ne vaudrait pas mieux que tu partes d'ici.

— Non, par pitié, s'écria-t-elle, comme s'il avait voulu l'emmenner tout de suite.

— Calme-toi, calme-toi, je ferai ce que tu voudras, après avoir consulté le médecin bien entendu.

— Robert, écoute, écoute...

Elle lui avait enfoncé les ongles dans les paumes et ses lèvres restaient béantes comme si elle ne pouvait plus respirer.

Un cri de femme, un cri de surprise meurtrière, un cri d'assassinat, venait de traverser les cloisons et les portes. Robert Desfeuilles, légèrement pâli, murmura :

— La malheureuse ! Elle n'était pas prévenue.

Marthe ne disait rien. Il lui semblait que, si elle prononçait un mot, elle allait livrer le secret qui s'était enfin découvert à elle. Elle aimait Pierre. Elle l'aimait. Ce mot dont elle n'avait subi jusqu'alors ni le sens, ni la loi, le voici qui l'écrasait

de ses ténèbres et de sa flamme. Elle aimait Pierre. Ce cri avait été son cri, plus profond, plus déchirant encore que celui de la mère. Rien au monde ne pouvait égaler son regret, son épouvante et sa funeste félicité. Car un instant elle fut heureuse d'un si dévorant bonheur qu'elle faillit en délirer. Que de joie aiguë, que d'indicibles chansons dans son corps ! Et quelle spirale de glace et de feu ! Elle avait à la gorge un nœud qui, s'il ne se déliait pas, allait la tuer. Soudain elle s'affaissa, avec des plaintes stridentes.

Quand elle reprit conscience, elle vit penché sur elle le visage de son mari. Il était si inquiet, si bon, qu'il la soulagea. Depuis des années, elle avait l'habitude de penser à lui aux heures difficiles. Elle lui sourit.

— Ne bouge pas, ma pauvre chérie, dit-il... je comprends, c'est atroce.

Elle se souvint. Une expression d'égarement passa sur ses traits. Elle aimait Pierre et il était mort. Elle eut besoin de partager son désespoir avec cet homme attentif et calme. Marthe prit les mains de son mari, mais, au moment où elle allait parler, rencontra un regard si limité qu'elle ferma les yeux. Qu'allait-elle dire ? Sa découverte ? C'était impossible et le reste n'importait point. Confier à Robert un amour coupable ? Il se révolterait, avec raison. Raison ? Certes, on devait tout à son mari. Le foyer était la borne des passions. Mais pourquoi donc ne se sentait-elle pas criminelle ?

Oh ! ce front jeune, cette ardeur, cette voix surtout, cette voix diverse, tantôt exaltée, tantôt repentante et toujours nourrie de feu intérieur, — elle avait le droit... Mais alors, toutes ces règles, toutes ces fermes exigences qu'elle n'avait qu'à ouvrir les yeux pour reconnaître en l'image de Robert ?

Elle n'essaya pas de démêler un si trouble écheveau, mais elle sentit que de cette mort était né en elle quelque chose de vaste et de miséricordieux qui ne connaissait plus de barrières.

Le cri de madame Lemerre, Marthe n'avait pas été la seule à l'entendre. S'il avait ému le *Pelvoux* tout entier, nul, autant que Stream, n'en avait tremblé.

A lui aussi, le printemps, de son glaive étincelant et vierge, portait le dernier coup. Son immense corps, qui avait été si agile, il était incapable d'en user sans aide. Chaque aspiration était un supplice. Il n'avait pas le bénéfice d'une seconde d'inconscience, car l'alcool entretenait le jeu de sa pensée, et cette pensée, sans répit, revenait buter, stupide, impuissante à l'éviter comme à le franchir, sur le même obstacle : la fin.

Or Stream avait une peur misérable, animale, de l'insondable qui approchait. Lui qui, sur les champs d'aviation, étonnait par ses folies, qui cherchait le combat avec amour et qui, là-haut, eût accepté la mort comme une camarade, éprouvait dans son lit, devant la sournoiserie du mal

qui le rongait lentement, devant la désagrégation perfide de ses muscles, une épouvante qu'il n'arrivait pas à réduire. Depuis le jour déjà lointain, où un avertissement intérieur lui avait fait sentir qu'il cédaît, feinte était son insouciance et feint son courage.

Il savait que l'alcool le condamnait sans merci. Il avait voulu cesser de boire. Mais la terreur l'avait assailli comme une hyène. Il fallut doubler, tripler la dose pour étouffer ses grincements. Dès lors, il ne résista plus et chaque fois que la peur montait, il l'assommait à force de whisky.

Vint une nuit où le baume vénéneux fut impuissant.

Il se souvenait de cette nuit, la précédente, avec une si profonde terreur, qu'il en perdait le souffle. Et voici qu'une autre, pareille, s'annonçait. Et, tout à coup, ce cri.

Il avait fait mettre à portée de sa main une cruche de gin, le whisky n'étant plus assez brûlant, car il n'avait plus la force de remplir un verre. Il l'approcha péniblement de ses lèvres et avala tout ce que sa bouche pouvait contenir. Un peu de liquide se répandit sur les draps. Il huma son odeur violente avec avidité, mais la note suraiguë persistait dans son oreille. Il ne se trompait pas sur la nouvelle qu'elle portait : c'était un hurlement à la mort. La mort... Il la voyait jaune et pleine d'horribles trous... La cruche fut de nouveau à sa bouche.

Il se trouva mieux. Il n'avait plus, fichée au milieu de sa tête, cette borne damnée dont il croyait sentir la consistance. Son regard fit le tour de la chambre. Depuis sa dernière rechute il avait fait placer son lit dans un coin, pour qu'il pût tout observer, car il lui semblait sans cesse qu'un intrus voulait s'introduire. Il avait veillé à ce que l'on calfeutrât toutes les fentes des portes, des fenêtres. Quand la clé n'était pas à la serrure, cet orifice tourmenté ne lui laissait pas de repos. Ce soir, tout paraissait en ordre. Mais il tressaillit. Pourquoi les rideaux ne se croisaient-ils pas complètement ? Quelqu'un, par là, pouvait glisser. Il sonna, commanda brutalement de réparer cette faute.

Cependant la paix qu'il avait si difficilement acquise ne revenait pas. Il but et but encore. Il était ivre, mais son cerveau n'en travaillait qu'avec plus de rigueur. Il n'y avait plus de salut à espérer. Il ne quitterait son lit que pour la terre et ce serait bientôt, cette nuit peut-être. Cette nuit même, sûrement. Comment cela viendrait-il ? Prenait-elle à la gorge ? Écrasait-elle le cœur ? Ou était-ce pire encore, quelque chose d'innommable, une étreinte si sordide que les hommes ne la pouvaient imaginer ?

Oh ! une balle au front, une belle et luisante balle, un avion en flammes, mais pas cette marche feutrée qui rampait le long de sa poitrine. Peut-être, la mort c'était des milliers de larves ? Pour-

quoi la vouloir une, sûre d'elle-même et suffisant seule à son ouvrage ?

La cruche de gin était vide quand Oetilé vint chez Stream, mais les yeux du moribond étaient sans voile.

Marc avait pris l'habitude, chaque soir, de rendre visite au pilote. Il s'était aperçu peu à peu que Stream était le seul malade auquel il tint dans le sanatorium. Il l'aimait d'avoir fait la guerre et, dupe comme tout le monde, admirait sa tranquillité.

— Vous avez meilleur air, ce soir, dit-il.

Avec un ami dans la chambre, il était plus facile à Stream de porter son masque.

— Une goutte de gin, proposa-t-il faiblement.

— Non merci, je n'ai pas votre entraînement.

— Alors, remplissez ma cruche.

Le pilote avait une voix faible, mais assurée, un visage paisible. Après l'avoir entretenu quelques instants, Oetilé se leva. Alors il entendit pour la première fois la plainte qu'il devait subir tout le long de cette nuit :

— Non, non, pas encore.

Stream n'avait plus le courage de simuler et, à cette capitulation, ils sentirent tous deux que la dernière défaite était proche. La surprise, la pitié, la tristesse et l'effroi se disputaient le cœur de Marc. Il n'en laissa rien paraître et répondit, tâchant de ne pas voir les traits abâtardis de Stream :

— Mais je resterai tant que vous voudrez, mon vieux.

Puis avec beaucoup d'entrain :

— Voulez-vous que je vous raconte un coup de poker vraiment dur ?

Il commença son récit du plus loin qu'il put, l'entourant en chemin de mille détails inutiles. Il ne voulait pas de pauses, il ne voulait pas que Stream lui livrât des craintes que personne n'était en mesure de calmer. Celui-ci ne l'écoutait pas. Que pouvaient lui faire ces carrés et ces couleurs royales, ce jargon dont il ne saisissait plus l'intérêt ? Mais la présence de Marc, la chaleur miraculeuse de son corps, le bruit si beau des paroles humaines, voilà ce qui lui importait.

Elle s'écartait, peureuse, celle qui se nourrit de silence, de froid et d'ombre.

Oetilé, malgré tous ses efforts, dut achever, et le regrad de Stream, qui ne le quittait pas, lui fut un tourment.

A dix heures, il crut pouvoir le laisser. L'infirmier de nuit venait prendre sa garde.

— Allez-vous-en, cria Stream, vite. Pas de lugubre chose blanche comme vous chez moi.

Oetilé comprit qu'il lui faudrait veiller jusqu'au matin.

— Je vous remplacerai, dit-il à l'homme interdit.

Il acceptait cette tâche, sans contrainte, sans étonnement même de risquer un peu de sa santé

pour un étranger. Ce qui le préoccupait, c'était de savoir comment il pourrait distraire Stream. Ne trouvant rien, il proposa :

— Voulez-vous un peu de morphine ? Le repos vous fera du bien.

— Non, non.

A son accent, Marc devina qu'il redoutait de se laisser surprendre. Il n'insista point, mais Stream eut peur qu'Oetilé, à bout de forces, s'en allât ou s'endormît. Il se mit à parler. Sans lien ou plutôt selon d'étranges associations que lui inspiraient son épouvante, son épuisement et le gin.

Des cottages anglais, des bungalows de l'Inde, des hangars pour avions, des garages, tels furent les lieux où il entraîna Marc désarmé. Mais tous ces endroits étaient clos. L'obsession qui lui avait fait obturer sa chambre régissait les discours de Stream. Cet homme qui, plus que nul autre, s'était gorgé d'espace, choisissait, à l'heure de sa fin, tout ce qu'il avait connu de surfaces limitées et défendues par des murs. Il revenait sans cesse sur leur épaisseur, leur solidité, en comptait amoureusement les moellons et les poutres.

Il ne s'arrêtait que pour boire, et Marc attendait avec impatience ces haltes, car elles desserraient l'étau où il lui semblait que Stream l'étranglait. Tandis que la nuit avançait, le pilote réduisait davantage l'étendue que lui accordait son délire. Il décrivait maintenant des caves. Il les voulait étroites, basses, en béton et gonflées d'éclatantes

lumières... Peu à peu sa voix décrut. Il se fit un étonnant silence.

Marc, hanté par un désir poignant de grand air, ouvrit avec mille précautions la fenêtre. La nuit déjà pâlisait. Un grand souffle qui élargissait la vie montait des profondeurs. Outilé demeura de longues minutes devant la face obscure du printemps.

Un murmure le fit se retourner :

— Le matin, le soleil... je veux les voir.

Stream revenait des limbes sans fond, lucide. Et il se disait que, s'il tenait jusqu'à l'aurore, il aurait tout un jour devant lui. Sa figure était telle que Marc songea à faire venir le docteur. Il ne put s'y résoudre. Une secrète assurance lui disait qu'il valait mieux que tout s'accomplît sans inutiles soins.

Il tira les rideaux et répondit à Stream :

— Patience. Tout cela va venir bientôt.

— Alors, donnez-moi la cruche. Je ne peux plus moi-même.

Le soleil parut, mais au lieu de la résurrection qu'il en espérait, Stream sentit une chape affreuse sur ses mains, sur son cou.

— Je ne veux pas, je ne veux pas, balbutia-t-il.

Un rictus de mendiant tordait son visage et d'un murmure qui allait s'affaiblissant, il répétait :

— Je ne veux pas, je ne veux pas.

A mesure que la supplication se faisait plus indistincte, Marc se rapprochait de Stream. Ce n'était

plus le besoin de porter secours qui l'attirait ainsi. Désormais il ne s'appartenait point. Une tentation obscure, invincible était derrière lui. Elle venait du plus profond des âges, de la plus avide activité humaine : connaître.

Plein de fatigue et d'horreur, Oetilé ne parvenait pourtant pas à détacher son regard de cette forme qui lui ressemblait encore par son épouvante, par son ignorance et qui, dans quelques minutes, allait tout comprendre. Marc eut l'espoir insensé que, lui aussi, à travers elle, saurait. Jamais il n'avait senti aussi transparent, aussi matérialisé, le grand passage, car la lutte désespérée de l'agonisant réduisait la marge flottante de la vie à la mort, la rongea jusqu'à cette pointe extrême où l'une se mêle à l'autre impénétrablement.

Cet instant liminaire, il fallait le saisir, il fallait le saisir, quitte à en perdre la raison. Il venait, il venait... Oetilé, comme ivre, se penchait toujours davantage sur Stream. Voici que celui-ci tressaillait de toutes ses fibres. Ses yeux, de vacillants, devinrent attentifs. Marc, tout frissonnant, riva les siens sur la bouche entr'ouverte.

Un souffle lui parvint :

— Et c'est tout...

Sans qu'il pût discerner si ce souffle portait un divin apaisement ou quelque déception immense.

Le visage de Stream était très sévère et très beau.

VII

Après la mort de Stream on ne vit Oetilé nulle part. On eût dit que pour le punir de sa curiosité interdite et d'avoir voulu toucher à l'arbre de la mort, une paralysie de sentiments l'avait atteint.

Il ne se souciait plus de rien, même de sa santé. Il n'éprouvait nulle joie de la voir se raffermir chaque jour. Au contraire, lorsqu'il pensait qu'il lui faudrait rentrer sous peu dans la vie ordinaire, c'était avec un malaise craintif, comme s'il était renvoyé au combat sans arme et sans bouclier.

Pourtant, si puissante que fût l'apathie de Marc, son corps devenait de plus en plus exigeant. Lui se refusait d'agir, trouvant dans le spectacle des montagnes que le printemps renouvelait, une ressource indéfinie de contemplation, mais ses muscles voulaient agir.

Il résista aussi longtemps qu'il put à cet appel impérieux qui lui semblait venir d'une force étrangère. Un jour cependant, il se donna le prétexte de quelques achats et descendit au village. Là, il

apprit que Portin avait vendu son magasin et qu'il était parti on ne savait où. Marc se souvint alors qu'Antoinette de Verneuil, elle aussi, avait quitté le *Pelvoux*. Il songea avec amitié au coiffeur, à sa triste sagesse.

Quand il revint au sanatorium, il s'aperçut que les barrières où son âme s'était longtemps enfermée étaient rompues. Mais ce retour qu'il redoutait à la nécessité de sentir et de penser ne fut pas déchirant. L'influence de la saison, la résurrection définitive de sa vigueur, un approfondissement de tout son être, des facultés neuves de souffrance et d'exaltation, opéraient en lui un mélange de mélancolie sans tourment et d'inquiète espérance. Il n'aurait su dire ce qu'il attendait d'un avenir que des souffles exhalés par la jeune terre promettaient si beau. Il ne songeait pas à des victoires imprécises, mais magnifiques, ainsi qu'il le faisait avant, lorsqu'il lui arrivait de se laisser aller aux rêveries. Aucun de ses goûts anciens ne trouvait place dans sa poitrine que tant de débats étranges avaient ravagée depuis qu'il était au *Pelvoux*. Mais quelque chose en lui était révolu, — il le savait, — une semence avait germé et il en espérait la moisson.

Il se surprit à avoir besoin de bonté. Mais était-ce pour en recevoir ou en répandre ? Quand il se souvenait du visage de Stream, il eût voulu qu'on le consolât. Mais s'il pensait à Thérèse, il se trouvait indigne de charité.

Thérèse... Il craignait de s'informer d'elle. Que

n'aurait-il point fait pour redresser la courbe d'un destin qu'il avait déformé ? Ne s'était-il pas acharné à le rompre entre ses mains furieuses...

Mais, à quoi donc cette image le ramenait-elle ? Des yeux puérils, pleins de panique... un jouet cassé... Michelle... Quel homme était-il pour désespérer une enfant ? Ce souvenir-là, il ne le put supporter.

— Je veux que vous me meniez voir Michelle, dit-il en entrant brusquement chez Syngie.

La jeune femme fut frappée de la rudesse de cette voix. Un instant elle voulut refuser, redoutant que Marc ne se livrât de nouveau à quelque cruauté pareille à celle qu'elle n'arrivait pas à lui pardonner. Mais, à mieux examiner son beau-frère, elle eut le sentiment qu'elle ne le reconnaissait pas. C'était bien le même profil âpre, la même bouche serrée. Tous les emportements, toutes les duretés étaient possibles avec cette coupe aiguë des yeux. Et pourtant Syngie découvrit en eux une indéfinissable patience qui lui faisait aimer et plaindre ce visage. Elle déchiffrait autrement qu'à l'ordinaire les lignes violentes qui s'y trouvaient inscrites.

Durant la visite qu'ils firent, Marc ne parla presque pas. Il était aussi gauche que lors de la première, mais cette fois, au lieu de s'irriter de sa gêne, il en souffrait. Il ne souriait qu'en rencontrant le regard de la petite. Sans qu'il s'en doutât, dans ce sourire, passait le reflet de son âme changée.

Il revint souvent avec Syngie. Michelle s'habituaît mal à l'assiduité de cet homme taciturne et bizarre qui, assis loin d'elle, semblait absent. Que pouvait-il lui vouloir ? Pourquoi venir et ne rien dire ? Et ce petit singe qu'il avait tordu...

Cette présence lui gâtait le plaisir sans égal qu'elle avait à voir Syngie. C'était le seul instant du jour où elle ne se sentît pas abandonnée. La grâce de la jeune femme, sa jeunesse et sa fragilité laissaient dans l'esprit naïf de l'enfant un sillage angélique. Sans les visites de la jeune femme, que fût-elle devenue, seule dans cette chambre, sachant que personne des siens ne pouvait venir. Et voici que l'apparition si douce et tant attendue était toujours doublée d'une silhouette silencieuse qui lui faisait peur. Timide naturellement, Michelle, quand Marc était là, devenait sauvage et il fallait à Syngie beaucoup d'art pour détendre ses traits.

Un jour, Oetilé, venant comme à l'ordinaire chercher sa belle-sœur, la trouva couchée.

— J'ai pris un peu froid, dit Syngie. Ce n'est pas grave, mais le docteur me met au lit.

— Et Michelle ?

La jeune femme jusque-là n'avait jamais interrogé Marc sur la persévérance qu'il mettait à l'accompagner chez la petite. Elle avait comme peur de compromettre par des questions trop précises une difficile croissance. Cette fois, cependant, elle ne put se retenir et demanda :

— Vous vous êtes un peu attaché à elle ?

— Vous croyez, dit Marc avec confusion... Non... l'habitude.

Syngie changea l'entretien. Seulement, quand Marc la quitta, elle conseilla :

— Vous devriez y aller. A part nous, elle ne connaît personne.

— Je verrai... peut-être... dit-il précipitamment, et sortit.

L'incertitude où fut Marc jusqu'au dernier instant lui fit ouvrir la porte sans frapper. Malgré le saisissement qu'elle eut de le voir seul, Michelle couvrit de ses bras maigres un cahier qu'elle tenait sur les genoux.

— Votre amie n'a pu venir, dit Marc. Alors... vous voyez...

Il se tut, ne trouvant pas ses mots. Jamais il n'avait connu d'embarras pareil.

Il espéra que la réponse de Michelle lui permettrait de trouver une direction d'entretien, mais elle murmura :

— Oh ! il ne fallait pas, monsieur... Cela vous dérange.

Un découragement profond s'empara de Marc. S'il l'avait pu, il serait parti.

— Comment allez-vous ? se décida-t-il enfin à demander.

— Comme toujours. Merci bien, monsieur.

Le malaise de Michelle était si grand qu'elle se retirait instinctivement au fond de son lit. Ce mouvement fit tomber le cahier qu'elle tenait.

Outilé le ramassa. Elle eut un geste pour le lui prendre, mais n'osa point. Il l'ouvrit. C'étaient, dessinées d'une main gauche et rehaussées avec application, les cartes des pays d'Europe. Sans qu'il sût pourquoi, ces lignes tremblées et ces hachures malhabiles au crayon de couleur dissipèrent la gêne de Marc.

— C'est très ressemblant, dit-il avec douceur.

Elle le regarda fixement, étonnée qu'il ne se moquât point. Mais son sourire était si accueillant qu'elle murmura d'un trait :

— Vous savez, je veux faire tous les continents ainsi.

Marc ne fut pas surpris de cet enfantillage. Il avait appris que des hommes faits cherchaient au *Pelvoux* d'aussi puérils refuges. Que de collections de timbres et de soldats de plomb dans les chambres qui l'entouraient !

Mais ses réflexions avaient relâché le lien qui s'était noué un instant entre Michelle et lui. Il était redevenu sérieux et, de nouveau, elle le craignait. Pour échapper à cette contrainte Marc alla vers la terrasse. De légères vapeurs blanchissaient au bas des montagnes, mais, sur les Aiguilles Bleues, le soleil étalait sa royauté sans ombres.

— Pourquoi ne venez-vous pas sur la cure ? demanda Marc.

— Je ne peux pas marcher.

— Mais on peut vous porter.

— Oh ! ce n'est pas possible...

Il comprit qu'elle n'osait faire venir des infirmiers, leur demander chaque jour ce service et sentit dans sa bouche un goût très amer.

— Allons, je vais vous y mettre, dit-il.

— Non, non.

Il y avait un effroi si grand dans ce cri que Marc hésita. Tout à coup, sa violence lui revint. C'était vraiment par trop stupide de se laisser intimider par une enfant à laquelle il ne voulait que du bien. Il ne raisonna plus et, se penchant vers elle, la souleva avec les couvertures.

Elle se raidit un peu dans ses bras, mais lui, terrifié par la légèreté de ce corps, le portait si doucement qu'il se détendit. Quand Michelle fut sur la chaise longue, Marc baissa le store et déclara :

— Vous mangerez beaucoup mieux ici. Je reviendrai ce soir vous ramener dans la chambre.

VIII

La première phrase que Marc entendit de Syngie, fut celle-ci :

— Devinez qui sort de chez moi ? Thérèse Géranne.

— Ah ! vraiment, dit Marc avec difficulté.

— N'est-il pas vrai que c'est à peine croyable ? Vous savez bien ce qu'elle a fait, la malheureuse. Il faut vraiment qu'elle ait une résistance extraordinaire pour s'en remettre si vite.

Syngie s'étonna de la rapidité avec laquelle Marc la laissa, mais il avait besoin de fuir le *Pelvoux*. Puisque Thérèse sortait, il pouvait la rencontrer à tout instant. Comment l'aborder alors, et que lui dire ?

Il lui fallait mettre de l'ordre dans le tourbillon des pensées qui, à cette nouvelle, s'étaient levées en lui et maîtriser l'agitation qui l'empêchait de réfléchir. Pour cela, la marche était le meilleur moyen.

Marc allait s'engager sur la seule route qui

s'élevait du sanatorium vers les hauteurs, quand un réflexe l'arrêta : ce chemin menait au Trou des Diables. Mais descendre vers le village lui répugnait, il avait besoin de solitude. Alors, malgré une pente abrupte, il prit un sentier qui se perdait sous les sapins.

Au bout de quelques instants, il s'arrêta pour souffler. Les troncs lui cachaient tout mouvement ; une odeur violente et chaude de résine flottait sous les branches. Dans les endroits où les arbres touffus empêchaient le soleil de pénétrer, il y avait encore des plaques de neige. Elles dormaient là, comme éternelles, mais à côté, on apercevait un vague verdoisement. Les yeux de Marc erraient sur ce champ clos où le printemps livrait son plus opiniâtre combat, et cette lutte, que l'on sentait à des craquements imperceptibles, l'empêcha de méditer. Pourtant, lorsqu'il redescendit, sa décision était prise. Il allait voir Thérèse.

Elle était dehors sur sa chaise longue et Marc admira que le décor réduit de ces terrasses toutes pareilles, pût servir de fond à tant de débats déchirants. Il se sentait sérieux et triste. Thérèse, les mains légèrement soulevées, attendait qu'il parlât.

- - Pardonnez-moi, dit Marc, de venir aujourd'hui seulement. Mais tant que je vous savais menacée, je n'osais pas.

Il ajouta avec effort :

— C'était de ma faute.

Thérèse l'écoutait, surprise d'être tout à coup si tranquille.

Combien de fois, pourtant, elle avait songé à cette rencontre ! Il ne s'était passé de jour où elle ne l'eût imaginée avec désir et crainte. Elle avait peur d'aimer Marc encore et peut-être davantage. Et voilà qu'il lui suffisait de le voir pour se sentir délivrée de lui.

Comme il répétait : « c'est de ma faute ! » elle s'aperçut qu'il n'était plus le même. Ce n'était pas la boue que ses souliers avaient rapportée du sentier humide, ni sa chevelure défaits par les aiguilles de sapin qui le changeaient à ce point. Mais une humilité, une pitoyable humilité.

Un instant, Thérèse regretta qu'il ne fût pas revenu à elle, tel qu'elle l'avait connu, brutal, obstiné et sûr de la vaincre. Alors, peut-être...

Mais à présent, devant la dureté de ce visage, qui n'était qu'un mensonge, elle ne retrouvait plus rien de ses sentiments passés. Une stupeur profonde était sur elle. A quoi donc avaient servi tous ses déchirements et sa marche au calvaire ? A mettre un peu de remords au fond de cet homme, un remords qui le lui faisait dédaigner. Quelle pitié !

Elle regarda au loin, dans la clairière, le petit village, que, dans son délire, elle avait cru habiter avec Marc.

— C'est vrai, dit-elle, vous m'avez fait beaucoup de mal.

Le détachement de cette voix serra la gorge d'Oetilé. Il eût préféré découvrir chez Thérèse une douleur aiguë, mais vivante. Malgré tout, son amour-propre eût moins souffert et, surtout, il n'aurait pas eu le sentiment d'avoir tué.

— Et maintenant, vous allez mieux ? demandait-il.

— Oui, le docteur assure que je pourrai partir bientôt.

Marc eut un mouvement vers elle, comme pour lui saisir les mains, l'embrasser, mais il lut dans les yeux de Thérèse qu'il ne le pouvait pas. Ah ! s'il avait senti se réveiller en lui le désir qu'il avait eu de ce corps et sa fureur à triompher, il aurait su forcer cette indifférence. Mais de même qu'il était autre, de même Thérèse était nouvelle. Pour cette femme au regard pensif, sans ardeur, il ne pouvait rien, qu'entretenir un souvenir meurtri. Il songeait avec accablement que l'on ne recommence pas ce que l'on a défait, que, sans doute, jamais plus, il ne trouverait pareil amour. Mais ce qui s'était accompli, l'était sans retour. Thérèse revenait de régions si lointaines, qu'il n'avait sur elle plus d'empire.

Marc sentit qu'il ne pouvait rester davantage. Ils se séparèrent sur quelques paroles banales.

Mais à peine Oetilé fut-il dehors qu'un sentiment qu'il n'avait encore jamais éprouvé s'empara de lui. Il fallait qu'il fît du bien, il fallait que, grâce

à lui, un visage, fût-ce un instant, devînt heureux. C'était la seule façon, — il le sentait, — d'enlever de sa chair cette épine brûlante qui l'empoisonnait.

Marc descendit au village. Avec une sorte d'acharnement, il acheta des bonbons, des fruits, des fleurs, des jouets, des livres. Il n'avait plus aucune mesure. L'emportement qu'il mettait auparavant à régner par la force, il entendait l'appliquer aujourd'hui à séduire. Ce lui fut une joie profonde de retrouver soudain cette volonté rapide et droite qui avait été l'axe de sa vie. Il n'était plus l'indécis de ces derniers jours, ballotté au gré d'aspirations obscures. Maintenant, il savait de nouveau ce qu'il désirait.

Qu'importait que ce désir l'engageât dans une direction nouvelle, puisqu'il était aussi vigoureux, aussi décidé à se réaliser que ceux qu'il avait précédemment nourris ? Il se reconnaissait enfin, avec son énergie, sa résolution et cette âpreté à vaincre qui déjà était de la victoire. Il voulait donner une joie complète et qui fût sous sa dépendance.

Puisque sur Thérèse il ne pouvait plus rien, puisque Syngie avait une vie faite, lui se reportait naturellement vers Michelle. Et ce n'était pas de la pitié qu'il éprouvait pour la petite en cet instant. Il revendiquait joyeusement le droit de la rendre heureuse, il l'affirmait avait une violence despotique et tendre contre les plus terribles adver-

saïres qui se pussent trouver : la maladie, la solitude, un cœur sauvage, de grands yeux craintifs.

Comme ils étaient plus difficiles à dérouter que les roueries des hommes d'affaires, la résistance d'une maîtresse ou ses propres soucis ! Mais quelle allégresse aussi de les affronter et quelle récompense à les briser !

Il s'agissait de nouveau de combattre : pour apprivoiser Michelle, Marc ne connut plus ni maladresse, ni hésitation.

Devinant qu'il ne fallait heurter en rien sa timidité, il lui fit porter ses cadeaux un à un, au cours de la journée. Lui-même ne vint que lendemain. Tout de suite il vit qu'elle l'attendait. Jamais réussite d'un artifice auprès d'une femme ne lui avait procuré un pareil plaisir.

Ce premier succès assouplit ses mouvements. Il sut trouver un langage juste, partager des chocolats avec Michelle, lui montrer des gravures. Il avait compris que, pour ne pas la surprendre, il ne devait dépouiller que peu à peu le personnage qu'elle s'était composé de lui. Il contint l'infinie charité qui l'envahissait en voyant ces doigts sans chair feuilleter les pages, il ne laissa pas frémir sa voix lorsqu'elle lui dit que, depuis qu'elle avait quitté sa famille, elle avait en vain rêvé de manger des oranges aussi grosses que celles qu'il lui apportait. Patiemment, avec des ruses et des détours, il lui fit raconter sa vie. Ce qu'elle ne savait

pas dire, il le complétait avec une intuition singulière.

Elle était née à Tunis de parents qui tenaient un commerce d'huile ! Beaucoup de frères et de sœurs. Elle était la plus faible. On ne faisait guère attention à elle. La maladie l'avait surprise à quatorze ans. Depuis vingt-six mois, seule, elle errait à son gré, de sanatorium en sanatorium. Jamais ses parents, pris par leurs affaires, n'avaient pu venir.

— Le voyage coûte si cher ! disait-elle.

Elle n'avouait point qu'elle ne recevait que l'argent strictement indispensable, mais Marc l'avait deviné à la peur qu'elle avait de déranger les domestiques. Quand elle eut achevé, il hocha la tête. Michelle se mit à rire d'un rire très gai.

— Tiens ! vous avez fait comme le docteur, dit-elle, quand il m'ausculta.

Elle l'imita. Oetilé fit le simulacre d'applaudir.

— Voulez-vous que je vous fasse les Arabes au marché ? proposa-t-elle.

Marc se souvint du réveillon, mais avant qu'il eût pu la retenir, elle commença de psalmodier d'une voix nasillarde et comique. Vite fatiguée, elle se tut, mais quoiqu'elle respirât péniblement, ses yeux étaient pleins de joie. Et Marc se sentit pénétré de respect.

Il fut étonné qu'une enfant pût lui inspirer ce sentiment grave. Mais comment ne pas l'éprouver devant un courage si clair, si facilement porté ?

Que d'hommes, à la place de cette petite et creuse figure, se fussent laissés abattre ! Coupée de sa famille par des lieues de terre et de mer, sans amis, sans même la distraction que donne la fortune, incurable, elle riait d'un rire que nul n'avait dans le sanatorium. Stream avait précipité en flammes sept avions et pourtant...

Ce soir-là, après sa cure, Marc vint s'accouder sur le rebord de la terrasse. En bas, deux jardiniers ordonnaient des plates-bandes. Le soir vint. Les hommes s'en allèrent, parce que le jour était achevé.

Mais quelque chose de mystérieux, à quoi Marc fit soudain attention, se passait à l'endroit où les montagnes touchaient le ciel. Une bande translucide séparait les cimes violettes du bleu profond de la nuit, une bande qui ne voulait ni s'éteindre, ni s'effacer, qui demeurerait vivante on ne savait par quel enchantement. Au-dessus brûlait l'étoile qui s'allume la première et qui est toujours la plus belle. Des feux timides clignotaient en bas chez les hommes. Le *Pelvoux* était plus près de l'étoile que de ces lueurs.

Dans une aile du bâtiment, un phonographe dévidait une chanson d'Italie. La voix du disque était aussi banale que cette chanson. Mais que, par cette nuit de montagnes, elle avait de rauques, déchirantes délices ! L'étoile brilla d'un feu rose, la voix captive du métal se brisa sur une note aiguë.

Marc, des deux mains, comprima sa poitrine. Elle était trop lourde de tristesse et de félicité. Quand se calma cette douleur bienheureuse, Oetilé ne désirait plus rien.

Il rentra dans sa chambre. Il y faisait tiède. Quelques étoffes la décoraient sobrement. Pourquoi ne pas vivre là toute son existence ? De beaux soirs, Syngie, Michelle et cette tranquillité...

Une gravure ancienne dont Thérèse lui avait fait cadeau attira son regard. Marc sourit avec amitié. Il n'avait plus, en songeant à la jeune femme, aucun malaise. Ce qui avait été fait devait l'être. Mais que pesaient toutes les discordes auprès de ce qu'il venait de sentir ? Quoi qu'il arrivât désormais, la ruine, la faiblesse, la mort ou l'amour, il avait appris de ce crépuscule qu'il y avait en lui, au plus secret, un réduit intact et intangible que rien ne pouvait entamer. Il pouvait souffrir et faire souffrir, désespérer et désoler, mais cela jusqu'au bout il le porterait vierge, triomphant et ineffable, cela qui ne se révèle parfois jamais et qu'il était reconnaissant à la maladie de lui avoir ouvert.

Il prit un livre, mais ne put lire, noyé qu'il était par une douceur misérable.



IX

A l'ordinaire, Michelle recevait de Tunis plusieurs lettres à la fois. Il y en avait de sa mère, de ses sœurs aînées. Elle ne les décachetait pas tout de suite, les soupesant pour savoir leur longueur, s'amusant à deviner ce qu'elles pouvaient contenir.

Mais celle-ci vint seule et Michelle l'ouvrit sans attendre.

Quand elle en eut terminé la lecture, elle se mit à regarder l'enveloppe avec une hébétude attentive, comme pour se bien convaincre qu'elle lui était adressée. En même temps, des mots dénués de sens amenaient des images qui ne la touchaient pas encore. Liquidation, faillite, sanatorium populaire, une chambrée à quatre lits, des voisines méchantes, plus Syngie, plus Marc... Sans le remarquer, elle se mit à pleurer.

Ce fut d'abord une nappe liquide qui s'étendit sur ses yeux, puis, lentement, difficilement, il s'en détacha des gouttes. D'autres suivirent, plus

rapides. Elles s'arrêtaient un instant aux creux profonds des joues et tombaient avec un bruit mat sur le papier que serraient les mains de Michelle. L'encre en fut vite délayée. La petite s'en aperçut et cela lui sembla augmenter le désastre.

Syngie et Oetilé la trouvèrent sanglotante.

— Qu'y a-t-il, ma chérie ? demanda la jeune femme, tandis que Marc demeurait immobile, bouleversé par le son de ces gémissements enfantins.

Michelle essaya de se contenir, mais à la vue de ceux qu'elle allait perdre, enfonça sa tête dans les oreillers pour que l'on n'entendît pas son désespoir. Marc ferma les yeux, incapable de voir ainsi secouées ces pitoyables épaules.

Soudain il écarta Syngie qui, par des caresses, tâchait de calmer la petite, tourna de force le visage de Michelle vers le sien, et ordonna :

— Tu ne vas plus pleurer. Il n'y a rien de pire pour toi, tu entends, tu ne vas plus pleurer et tu vas nous dire tout de suite ce qui se passe. On verra ensuite.

Il avait une voix si dure que Michelle d'abord eut peur, mais cette peur, mieux que toute consolation, arrêta ses larmes.

— Allons, raconte, dit Marc plus doucement et la serrant un peu contre lui.

Cette épaule robuste et chaude réconforta la petite.

— Il faut que je parte, dit-elle.

— On te rappelle chez toi ? demanda Oetilé avec un commencement de crainte.

— Non, mais mon père est ruiné.

— Alors ?

— Je ne peux pas rester ici, c'est si cher !

Les lèvres de Michelle se remirent à trembler.

La jeune femme et Marc se regardèrent, et chacun, dans les yeux de l'autre, reconnut sa propre pitié.

— Ce n'est que cela ? dit Syngie avec une gaieté feinte. Alors, le mal n'est pas grand, vous resterez ici, je vous le promets. Nous allons régler...

— Mais non, mais non, interrompit Marc, pas nous.

— Comment ? demanda Syngie interdite et ne pouvant admettre qu'Oetilé voulût se livrer de nouveau à quelque jeu inhumain.

— C'est plus facile encore, poursuivit Marc. Je vais en parler à l'administrateur avec qui je suis en affaires. Il comprendra très bien. Et puis le docteur le forcera. J'y vais.

Comme sa belle-sœur l'accompagnait, il lui dit vite et très bas :

— De nous, je ne sais pas si elle eût accepté. Elle est si fière !

A partir de ce moment, les forces de Michelle déclinerent. Le choc moral qui l'avait ébranlée avait rompu la fragile accalmie où elle se maintenait depuis sa crise du nouvel an. En outre, bien

que Marc eût confirmé qu'elle ne quitterait le *Pelvoux* que lorsqu'elle le voudrait, elle n'était pas tranquille. Elle croyait chaque matin qu'on allait la chasser, et chaque fois qu'Oetilé entraît chez elle, elle le considérait avec angoisse, craignant qu'il ne lui annonçât le départ. Lui, souffrait de voir que cette insécurité vînt s'ajouter aux ravages rapides qui maintenant dévoraient Michelle. La figure maigrissait sans cesse, les pommettes devenaient mauves. Seuls, les yeux immenses vivaient tantôt d'inquiétudes, tantôt de gaieté.

Mais cette gaieté même que Marc avait crue irréductible, devint de plus en plus rare. Une sensibilité exaspérée en entravait le jaillissement. Bientôt Oetilé s'aperçut avec angoisse que Michelle déformait tout.

Il lui trouva un jour un regard de bête traquée, parce que la femme de chambre n'avait pas remis exactement à la même place un fauteuil.

— Amélie m'en veut, elle m'en veut, répétait obstinément Michelle.

Une autre fois, comme Marc parlait, elle l'arrêta soudain.

— Écoutez, on dit du mal de moi.

Il eut peur qu'elle n'eût le délire, et dit :

— Mais voyons, mon petit, il n'y a que nous ici.

— C'est chez les voisins.

Il prêta l'oreille, n'entendit rien. Elle insista :

— Ouvrez le placard.

Il obéit, et un murmure à peine perceptible lui parvint :

— C'est vrai, avoua-t-il, on parle à côté. Mais pourquoi veux-tu que ce soit de toi ?

— J'en suis sûre. Amélie a dû les monter.

Marc raconta ces deux incidents à Syngie :

— C'est mauvais signe, répondit-elle. Quand je me sens moins bien, les mêmes idées folles me viennent.

Ils redoublèrent d'attentions et de soins, mais ni eux, ni le docteur ne purent empêcher d'aboutir la crise qui se préparait. Marc, qui ne quittait presque plus Michelle, fut témoin de tout : du hoquet brutal, de la terreur mortelle qui fut un instant dans les yeux de la petite, de l'hémoptisie par où semblait devoir se précipiter tout le sang de ce pauvre corps.

Le docteur s'opposa à ce que Marc passât la nuit près d'elle.

— Vous ne voulez pas, dit-il, que cela recommence pour vous ? En tout cas, je ne le veux point. S'il arrive quelque chose, on vous préviendra, vous en avez ma parole.

On avait fait à Michelle une piqûre de morphine. Elle était très calme, mais ne pouvait dormir. Ses yeux contemplaient obstinément le plafonnier d'où filtrait une lumière sans éclat. Pourtant, elle attirait des moucherons nocturnes. Sur eux se fixait l'attention de Michelle.

Comme ils étaient stupides et drôles ! Ils s'en allaient un instant, pour revenir se prendre dans la gaze qui entourait l'ampoule. S'ils avaient peur, pourquoi y retournaient-ils ? C'était curieux, cette agitation, alors qu'il était tout simple de se tenir tranquille.

Comme elle l'était, elle. Jamais elle n'avait connu une pareille paix, ni chez ses parents, où l'on trouvait qu'elle ne travaillait pas assez, ni dans les maisons de santé où personne ne l'avait aimée, et même ici, puisqu'on pouvait la congédier. Maintenant, elle était sûre qu'on la garderait. Comme elle était tranquille ! Et pourtant, ce n'était pas aisé. Si sa tête et son cou se trouvaient bien, pour le reste il n'en allait pas de même. A partir des épaules, il semblait à Michelle que tout jouait à faux. Le cœur était beaucoup plus bas que de coutume, les reins s'étiraient étrangement et les poumons, qu'elle ne savait pas où placer, occupaient, tant ils faisaient de bruit, le torse entier. Mais ce dérèglement l'amusait. Auparavant, elle croyait qu'à l'intérieur tout était plein et lisse. Encore n'y songeait-elle jamais. Elle savait maintenant qu'il y avait d'étranges cavités, des places mortes, d'autres qui étaient remplies par des bêtes remuantes, d'autres par des bosses de fer. Une étrange machine, vraiment, qui ne lui appartenait pas, mais qui l'occupait par ses mouvements imprévus. Le docteur peut-être pourrait lui expliquer, mais alors ce serait beaucoup moins intéressant.

Le docteur... pourquoi venait-il si souvent cette nuit ? Ce n'était pas désagréable. Elle l'imitait bien, mais saurait-elle avoir ses yeux un peu rougis ? Quelle blouse propre il portait toujours ! Il y avait encore, dans la chambre, une autre blouse blanche qui restait tout le temps dans un fauteuil.

C'était bien qu'elle demeurât immobile au fond. Ainsi, elle changeait moins la pièce. Comment Amélie ne comprenait-elle pas qu'il fallait tout remettre à la même place ? On voyait bien qu'elle bougeait toute la journée, mais, quand on reste au lit, les objets n'ont pas la même figure, si on les remue. Comme Michelle connaissait bien sa chambre ! Elle en était fière. Elle savait à quelle fleur du papier s'arrêtait l'armoire et l'ombre que déplaçait la porte en s'ouvrant, et combien de plis comptaient les rideaux, et que l'imperceptible fissure au plâtre du plafond avait la forme d'un éclair. Qu'elle était savante et tranquille, tranquille, tranquille, pas comme ces étourdis de mouchérons qui continuaient à tourbillonner autour de la gaze lumineuse !

Au matin, ce calme cessa. Michelle se plaignit d'avoir mal à la tête, des rayons qui lui blessaient les paupières. Elle craignit de nouveau d'être obligée de partir. Sa nervosité fut telle que l'infirmière crut devoir appeler le docteur. Mais, dès le première coup d'œil, il eut un vague sourire.

— Ce n'est rien, dit-il. Elle est inquiète. Tant

mieux. J'avais peur que ce fût déjà le mieux de la fin.

Cette crise, en effet, n'emporta pas Michelle, mais son équilibre vital se fixa à un étiage plus bas. On eût dit qu'elle descendait de palier en palier une pente hérissée de pointes et qu'à chacune d'elles elle laissait de sa résistance. Maintenant, elle n'avait presque plus la force de parler et entretenait la conversation avec Marc par des signes de tête et des sourires.

Malgré cette demi-torpeur, Oetilé s'aperçut bientôt qu'un souci la rongeait. Il eut beau déployer ses plus tendres efforts et ses plus perspicaces, il ne put lui faire dire ce qui la préoccupait.

Or, un après-midi, comme il se rendait un peu plus tôt qu'à l'ordinaire chez elle, il vit sortir de sa chambre un vieil homme très blanc et très fin. Cet homme salua Marc et lui dit avec une autorité étrange :

— Cette enfant m'a parlé de vous. Je vous remercie, monsieur.

Il s'en alla, laissant Marc stupéfait. Michelle ne connaissait personne en Europe.

— Qui viens-tu de recevoir ? demanda-t-il très doucement à la petite.

— Vous avez vu..., murmura-t-elle.

Une épaisse rougeur couvrit ses traits et disparut rapidement, ce qui fit paraître sa figure encore plus blême.

— Voyons, calme-toi, dit Marc. Si tu ne veux rien dire, je ne t'en voudrai pas.

Cette confiance força mieux la réserve de Michelle que mille questions. Elle balbutia, comme à la torture :

— C'est... le rabbin.

— Eh bien ?

— J'avais... j'avais peur... que vous n'aimiez pas les Juifs.

Ce fut pour Marc une illumination. De l'autre côté de la mer, à Tunis, les haines de race devaient être féroces. C'était encore la vie des ghettos. De là venait cette crainte, cette affreuse angoisse d'être repoussée par tous, qu'il avait si souvent surprise chez Michelle et qui ne pouvait s'expliquer par la seule timidité. De là ses immenses yeux, pleins de tristesse séculaire.

Jamais Marc n'eut autant pitié d'elle. Quoi ! A tant de souffrances venait s'ajouter celle-là, la pire peut-être, celle de se sentir au rebut, avec un cœur affamé de tendresse. N'était-ce point inextinguible ? Il embrassa longuement le front couvert de sueur.

— Comme tu es bête ! dit-il. Chez nous, rien de tout cela n'existe.

Il pensa à la silhouette calme de l'homme qu'il avait vu sortir, à son visage qui avait la couleur des parchemins antiques et ajouta :

— Il a une belle figure, ce rabbin.

— N'est-ce pas ? N'est-ce pas ? Savez-vous pour-

quoi je l'avais demandé. Pour qu'il écrive à ma mère de venir. Elle est très obéissante à la loi.

— Elle viendra sûrement, mon petit, sûrement.

Michelle réfléchit un peu et interrogea encore, comme si elle ne pouvait y croire :

— Alors, vraiment, cela ne vous fait rien, ce que je vous ai dit ?

Il haussa les épaules et se mit à lui montrer la marche d'une ingénieuse mécanique qu'il apportait. A l'ordinaire, ces jouets amusaient infiniment Michelle, mais, cette fois, elle fixait sur Marc un regard si ardent de reconnaissance passionnée qu'il respirait difficilement.

X

Le docteur Albert parlait avec la voix qu'il avait toujours. Peut-être tenait-il la tête un peu plus inclinée qu'à l'ordinaire.

Il disait :

— Puisque vous vous êtes chargé de cette petite, je vous conseillerai de la mener dans une région moins élevée. L'air ici est trop vif. En plaine, elle respirerait mieux.

Marc écoutait cette sentence, les traits immobiles. Seulement, il lui semblait que les paroles du docteur venaient de loin.

— Elle est perdue, n'est-ce pas ? demanda-t-il enfin.

Comme s'il n'avait pas entendu, le médecin reprit :

— Naturellement, je l'accompagnerai pour l'installer et la recommander à un confrère.

— Merci, docteur, vous n'aurez pas à laisser vos malades. J'irai avec elle et je resterai.

Le docteur hésita, mais crut devoir prévenir :

— Il faut que vous sachiez, dit-il. Elle peut durer trois jours, comme trois semaines.

— Ah ! oui... bien... bien.

Marc s'en alla hébété. Il ne remarquait pas qu'il arpentait toujours le même corridor. Cette régularité de pendule s'accordait avec le mouvement de balancier que faisait en lui une pensée invariable. Michelle allait disparaître.

Par intervalles fixes, cette pensée s'éloignait de son esprit et il lui semblait qu'elle allait s'en échapper, mais aussitôt elle venait s'abattre au centre même de sa vie avec une force redoublée par la chute. Ce point mort n'occupait que quelques secondes, mais elles étaient si atroces que Marc serrait les dents pour ne pas gémir. Puis l'idée reprenait son oscillation, le libérait un peu pour le frapper de nouveau en plein cœur.

Michelle allait disparaître. Ah ! ce n'était plus l'angoisse métaphysique qui l'avait oppressé lors de la fin de Stream. Il avait le sentiment qu'on lui dévastait la poitrine. Il tenait à cette petite fille de toute son âme acharnée. Il apprenait à la connaître seulement, il venait juste de comprendre tout ce dont elle avait souffert et dont elle avait besoin. Il avait à peine eu le temps de s'approcher d'elle. Il se sentait si riche d'ingéniosité pour la distraire, pour lui apprendre que la vie pouvait être bonne ! Tout ne faisait que commencer.

— Et quoi ? Le docteur avait dit qu'il restait trois jours... trois semaines... Quelle dérision ! Trois jours... trois semaines... jours... semaines...

Cette répétition de mots lui en rappelait une autre qu'il n'arrivait pas à situer... Ah ! oui, c'était Marc Oetilé, le carrossier de Paris, lorsqu'il avait appris qu'il était malade. Mais c'était lui-même.

Il ne s'arrêta pas à ce rapprochement. Il se souciait si peu de cette ombre lointaine !

— Nous déménageons, mon petit, dit Marc gaiement.

Déjà, Michelle avait peur, mais il lui expliqua que pour assurer sa guérison, il fallait aller plus bas. Il poursuivit :

— Cela vaudra mieux pour moi aussi. Nous ferons notre convalescence ensemble.

D'abord, elle ne dit rien, comme si la vérité venait de lui apparaître, mais, très vite, l'idée que s'élargirait enfin l'horizon de sa chambre, qu'elle allait voir des arbres, un chemin de fer, une ville, qu'elle serait avec Marc tout le temps, la rendit impatiente.

— Partons, partons, dit-elle. C'est vrai que j'étouffe ici. Et puis là-bas il y aura des routes plates et au bout de quelque temps je pourrai marcher.

Elle fit des projets sans nombre.

Deux infirmiers la portèrent en brancard jus-

qu'au funiculaire. Au grand jour, sa figure parut plus réduite, plus transparente. Les longs mois de lit l'avaient rendue très frileuse et, malgré la chaleur de l'été qui commençait, une couverture épaisse la cachait jusqu'au menton. Sur cette couverture, Syngie avait fait mettre trois bouquets de roses.

De ses immenses yeux Michelle souriait au soleil, aux gens qu'elle rencontrait et s'étonnait qu'ils ne pussent soutenir son sourire. Le docteur accompagnait le brancard. Il avait tenu à faire le voyage. Il portait une jaquette marron, car il ne connaissait, outre la blouse, que ce costume.

A la gare, il y avait quelque mouvement. Les postiers venaient chercher les lettres, les journaux. De nouveaux malades arrivaient. On attendait des parents, des amis. Tout cela divertissait infiniment Michelle. Et les infirmiers tenaient si soigneusement le brancard qu'elle se sentait glisser dans l'air tiède. Et tout le monde faisait attention à elle. Jamais elle n'avait croisé autant de bons regards.

Quand elle fut installée dans la voiture des grands malades, Syngie murmura :

— Au revoir, ma chérie. Il fait trop humide pour moi sous le tunnel... il faut...

Elle s'arrêta, ne voulant pas que Michelle entendît sa voix fléchir. Elle l'embrassa rapidement, profondément, les yeux fermés sur ses larmes. Saisissant le bras de Marc, elle l'entraîna sur le quai.

— Je ne peux pas la voir partir, dit-elle.

La gare donnait à même sur les sapins. Les premiers souffles de l'été faisaient jaillir des flancs de la montagne un sauvage parfum. On devinait sous les arbres et dans les clairières des fleurs hâtivement poussées et condamnées à mourir vile. Syngie et Marc respiraient leur odeur sans parler. Un coup de sifflet vint des rails obscurs. La jeune femme pâlit.

— Au revoir, mon petit Marc, dit-elle, ne souffrez pas trop.

Ils se regardèrent comme des êtres nus. Elle imaginait cet homme, dont elle savait que la vie avait été rude et carnassière, penché, avec une tendresse miraculeuse, sur les quelques jours qui restaient à une petite fille. Lui pensait au retour de Syngie vers le *Pelvoux*, la cure, le silence, l'immobilité et l'angoisse.

Arrivé à son compartiment, Oetilé remarqua près de la portière un singulier personnage. Il respirait la santé. Son regard était fixé sur Michelle étendue, avec compassion, mais plus encore avec une bizarre curiosité professionnelle. Comme le train s'ébranlait, Marc demanda au docteur :

— Un confrère ?

— Non du tout. Un romancier, paraît-il, qui vient écrire sur les malades.

Marc eut un triste sourire : ce robuste garçon, que pouvait-il y comprendre ?

IMPRIMERIE DE LAGNY
EMMANUEL GREVIN ET FILS
- - - - 4-1949 - - - -

Dépôt légal : 25 Avril 1930.
N° d'Éd. 1648. — N° d'Imp. 1951.
Imprimé en France.

WITHDRAWN

PQ

2621

E7.7

C3



Les *Nouveaux Romanciers français*

Béatrix BECK.	BARNY
Jean BLOCH-MICHEL	LE TÉMOIN
Any BONNEVAL	LA NUIT DE PAQUES
Georges BRISSAC	TÊTE A TÊTE
Jean CAU	MARIA-NÈGRE
René-Jean CLOT	LE NOIR DE LA VIGNE
Yvonne ESCOULA	PROMENADE DES PROMESSES
Jean FAUREL	LES HOMMES SANS NOM
Arthur FRASNE.	FUBLAINE
Marie-Josèphe GAUTHIER.	AUTOUR D'UNE JARRE DE GRÈS
Gérard JARLOT.	UN MAUVAIS LIEU
Violette LEDUC	L'AFFAMÉE
Jacques MASSOULIER	VAUTOURS SUR LE PLATEAU
Maurice MEUNIER	ANNE ET LE SOUVENIR
Roger NIMIER	LES ÉPÉES
René ROGER	RIGUEURS DE LA LÉGENDE
Roger SABRAN	JOAN
Julien SEGNAIRE	LE DÉLIRE LOGIQUE
René de SOLIER	LA CORDE A
Jean-Michel SUE	LA MARIE DES

publiés en 1948 par la

nrf

